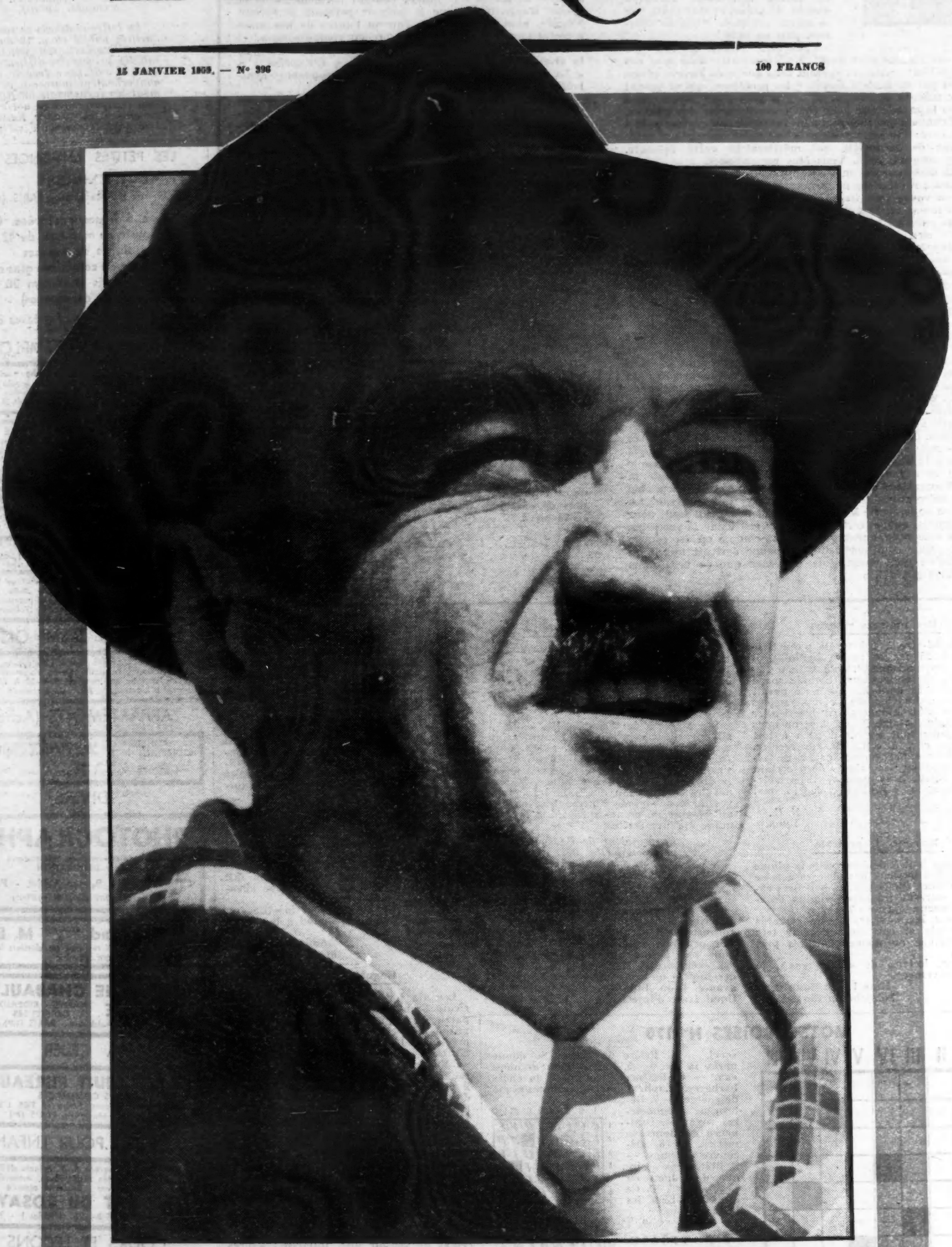
DE GAULLE ATTAQUE...

L'EXPRESS

15 JANVIER 1959. — N° 396 | 100 FRANCS



(Camera Press)

M. ANASTASE MIKOYAN AUX U.S.A., L'HOMME DE LA SEMAINE

« Nous venons te voir te tenir en garde, te voir de ci, te voir de là, te voir pousser ta pointe, ton estocade, ta riposte, ta parade, ta tierce... »

(Shakespeare.)

La lettre de « L'Express »

« AH ! ne me parlez plus de « liberté », de « dignité humaine » et autres balivernes. Enterrez Jaurès, de grâce, et Gambetta par la même occasion. Nous ne sommes plus en 1848 !

Consentez plutôt à voir les choses comme elles sont. La démocratie, telle que nos pères l'ont connue et surtout telle que nous l'avons rêvée, n'est pas de taille à dominer les problèmes qui se posent aux nations modernes. Il n'y a plus place aujourd'hui dans le monde que pour des gouvernements autoritaires.

J'entends que l'on reproche volontiers au régime actuel son caractère anachronique. C'est votre conception, votre vision de la société qui mériteraient cette épithète. Romantiques, voilà. Vous êtes romantiques.

Le désespoir des masses opprimées et exploitées où les grandes révolutions de structure ont trouvé leurs sources, où en voyez-vous trace dans les pays européens ? Point en France, en tout cas, où j'admets que certaines privations puissent engendrer l'irritation des moins favorisés, mais rien qui ressemble — heureusement — à du désespoir.

L'espoir en une société de paix et de justice, où l'homme, dûment éduqué, cessera d'être un loup pour l'homme, où voyez-vous qu'on le conserve réellement vivant ? Pas en France, en tout cas, où seuls quelques chrétiens illuminés et quelques intellectuels attardés en sont à entretenir de telles illusions.

Ce que les peuples hautement évolués demandent, c'est de l'ordre, de la sécurité et des machines à laver.

Seul un gouvernement fort, planificateur, dont les décisions ne sont pas soumises à l'approbation permanente du pays, peut y satisfaire. Ce gouvernement, nous l'avons et la main qui nous mène ne nous impose, de surcroît, aucune contrainte telle que les belles consciences aient lieu de s'alarmer.

Alors, discutez telle ou telle modalité technique du plan économique ou de la réforme judiciaire, faites valoir que si la paix aboutit en Algérie, ce sera par les chemins que vous avez toujours indiqués, mais reconnaissez que la « démocratie » que nous avons connue eût été incapable d'en faire autant. Vous imaginez Guy Mollet ouvrant les portes de la Santé à Ben Bella ? Et même s'il faut, pour un temps, qu'une certaine rigueur contienne l'expression du « mécontentement populaire », comme on dit (ou de la « panne d'enthousiasme », comme écrivait mardi un quotidien gouvernemental) convenez que ce sera dans l'intérêt général. »

CE discours, il est désormais fréquent de l'entendre. Et en publiant cette semaine l'extrait du livre de Raymond Manevy contant les démêlés de la presse d'opposition avec le pouvoir pendant le Second Empire, nous risquons que l'un ou l'autre de nos amis « technocrates » s'écrie : « Encore du romantisme ».

C'est juste. Il ne s'agit pas d'assimiler sournoisement la situation présente à celle de 1860, « L'Express » à « La Lanterne », et de jouer aux correspondances symboliques.

Mais s'il est vrai que le temps de la démocratie parlementaire est révolu, si le césarisme — fût-il aussi paternel que possible — est nécessaire à la conduite des nations modernes, encore peut-on s'interroger sur ce vers quoi il mène, puisque tout régime est transitoire.

L'ordre à l'espagnole ? L'ordre à la russe ? Ou un nouvel ordre démocratique qui reste à inventer ?

L'ordre à l'espagnole, c'est le maintien de l'homme par la force dans la crasse de l'esprit et dans la peur de l'enfer. Grâce à quoi, un petit nombre peut agréablement jouir des biens terrestres.

L'ordre à la russe, c'est l'obligation faite à l'homme de se considérer comme une pièce de machine. Grâce à quoi personne n'exploite la peine de personne, mais chacun peut être jeté au rebut s'il ne fonctionne pas de façon satisfaisante.

Ordres sinistres et entre lesquels on voudrait bien n'avoir jamais à choisir. S'il le fallait, cependant, lequel choisiriez-vous ? La question mérite d'être posée, car la réponse indique non ce que chacun préfère, mais ce contre quoi en premier lieu il s'insurge.

Reste à définir les conditions d'un troisième ordre où les prisons demeureraient vides et les guillotines sèches, les hommes disciplinés et cependant libres — et singulièrement libres d'être tolérants — les dirigeants respectés et cependant soumis au verdict populaire, la politique cohérente et cependant proposée à la discussion; un ordre où l'on ne se contenterait pas de « reconnaître des égaux mais d'en faire ».

Il n'est concevable que si, aux merveilles de la planification, vient s'ajouter ce goût « romantique » de la dignité humaine qui, à travers les siècles, a déclenché plus de croisades que les grands conquérants n'ont su en inspirer. Y compris la rébellion algérienne.

Françoise Giroud.

Des mesures simples

La gaul-l-oise à 110 frs le paquet, le timbre à 25 frs et autres babioles, il faut bien avouer que, jusqu'à cette Ve République, personne n'avait jamais songé à ces mesures dont la simplicité aurait dû tomber sous le sens de nos anciens ministres des Finances, en particulier d'un certain Antoine Pinay, dont on nous faisait jadis tout un plat ! Bien à tort d'ailleurs, car, à cette époque reculée, comme bien auparavant encore, il ne faisait qu'appliquer les règles d'un certain Jacques Rueff, heureusement disparu depuis, avec le « système », le 13 mai dernier.

N. C.,
Lyon.

Epicière, je proteste

Pourquoi faut-il déplorer sous la plume de M. Michel Bosquet des phrases comme celle-ci : « Les épiciers et les bouchers exploitent souvent les salariés plus durement qu'aucun patron » ?

Il dresse les ouvriers contre certains commerçants et cela peut devenir très grave, surtout au moment où les prix montent.

Epicière. lectrice de « L'Express », je proteste vivement.

Mme LUCIE COMEAU,
Montchanin (S.-et-L.)

Le traitement d'un externe

Nous vous informons que la rémunération des externes, révisée à compter du 1er novembre 1958, est actuellement de : 505 frs par jour pour un externe de 1re année ; 575 frs par jour pour un externe de 2e année ; 650 frs par jour pour un externe de 3e année.

Les externes de 4e année, dits « admissibles », bénéficient de la rémunération maximum, 720 frs par jour ; soit, pour trente jours de travail, 21.600 frs. Il ne s'agit là que d'une minorité, seuls ayant le droit d'effectuer une 4e année d'externat les étudiants ayant subi les épreuves du concours de l'internat et obtenu un nombre de points suffisant à la première épreuve écrite.

Le président de l'Association professionnelle des externes et anciens externes des hôpitaux de Bordeaux.

Puissance de Léon Blum

Ecrire que le Front populaire, sous le gouvernement de Léon Blum, était en fait peu réellement puissant ne correspond pas à une interprétation correcte des événements. Sans doute il a connu des limites qu'avait prévues du reste par avance Léon Blum, car son but politique était d'injecter à la société française de l'époque le maximum de réformes sociales qu'elle pût supporter et il n'avait pas d'autre dessein.

Mais Léon Blum, chef du gouvernement, avait de l'autorité et de l'efficacité et son ministère une force qu'ont rarement atteinte d'autres gouvernements en France. Souvent, il a en plus à redouter les maladresses gauchistes de certains de ses amis ou les excès amplificateurs de hauts fonctionnaires qui allaient au-delà des désirs gouvernementaux, que le combat acharné de ses adversaires et le problème de l'éventualité d'un coup d'Etat militaire en cas d'intervention ne s'est pas posé.

La politique de « non-intervention relâchée » a été pratiquée par les hommes les plus inattendus. Les préfets ont rivalisé d'émulation illicite pour les républicains espagnols et peut-être l'homme qui a fait le plus pour eux restera-t-il l'amiral Darlan, et la marine qu'en fait il dirigeait d'une manière presque absolue !

Tout cela peut sembler insolite ou surprenant, mais correspond à la réalité historique.

André BLUMEL
avocat à la Cour.

Enquête au Rif

Les dix jours que le journaliste américain Stanley Karnow a passé dans une partie du Rif ne semblent pas avoir permis à celui-ci d'avoir une vue exacte et précise de la situation dans cette région. L'article qu'il a fait paraître dans « L'Express » sous le titre « Le Rif bouge » est, à cet égard, plein d'irrégularités et il m'incombe, en ma qualité de président de la Commission royale d'enquête, de rétablir l'exactitude des faits, notamment sur un point précis.

Dans l'article en question, il est dit que le prétendu chef Ameziane avait refusé de rencontrer la commission royale. Je m'empresse de dire que c'est plutôt la commission qui n'avait pas accepté de se déplacer pour entendre les gens qu'Ameziane voulait lui-même rassembler. En effet, le 4 décembre, un de ses émissaires était venu solliciter du gouverneur militaire de la province d'Alhucemas de vouloir bien intercéder auprès de la commission pour qu'elle accepte de se rendre le lendemain à un souk des environs où quelque dix mille personnes — disait-il — devaient se rassembler pour la recevoir.

J'avais opposé un refus catégorique à cette demande pour la seule raison que personne n'a, en dehors des autorités légales, le droit de convoquer ou de rassembler les gens du pays.

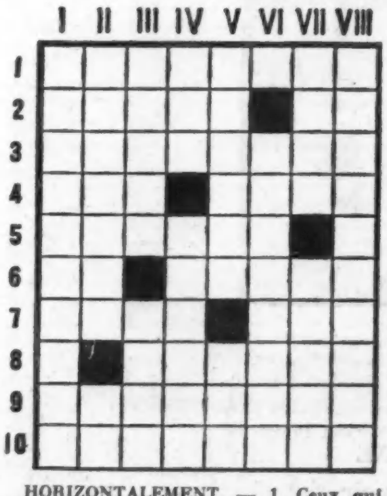
La commission a appris par la suite que son attitude imprévue avait été considérée par l'entourage d'Ameziane comme un grave échec aux efforts qu'il n'a cessé de déployer pour édifier un prestige inexistant.

A supposer toutefois que le journaliste américain ait rapporté fidèlement les propos d'Ameziane, je n'y verrais là que son intention manifeste de couvrir cet échec.

ABDERRAHMAN ANEGAY,
président de la Commission royale d'enquête au Rif.

[*La lettre ci-dessus se rapporte à l'article publié en p. 19 du n° 394 de « L'Express ». Cet article signalait les principales difficultés auxquelles doit faire face le nouveau gouvernement marocain et notamment les événements du Rif, en citant le témoignage de notre confrère américain Stanley Karnow publié dans le magazine « Time ».*]

MOTS CROISES N° 170



HORIZONTALEMENT. — 1. Ceux qui la suivent passent une partie de leur temps sur les bords de la Seine ou en pays étranger. — 2. La partie la plus plaisante d'un compte. Diminutif masculin. — 3. Ne passe pas pour être le mieux servi. — 4. Prière de prière. Se donne après la vie. — 5. Passer à la dernière eau. — 6. Désinence de noms de chefs barbares. Euphémisme de communiqué de guerre. — 7. Détermine d'éphémères royautés. Désinence de noms de métier. — 8. Découvre à temps. — 9. Prête plus à rire que don Juan ou Lovelace. — 10. Ce que font bien les herses.

VERTICALEMENT. — I. Apprécié pendant les grands froids et pendant la canicule. — II. Doigts crochus et esprit inquiet. Département de soleil. — III. Qualifie sans méchanceté un récit suspect. Sous son autre nom, une reine de faible dimension. — IV. Opérette et revuiste. Eût fait bien moins noble, dans la fameuse réponse du vieil Horace. — V. Pas unie. Désinence pour la troisième personne du pluriel. — VI. Ne va pas droit comme le canal. — VII. Ne saurait précéder les claires. Esprit sans férocité. — VIII. Ce que firent trop souvent les examinateurs au gré des examinés.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	R	E	M	E	R	I	E
2	L	E	G	A	T	■	C	P
3	E	V	A	N	O	U	I	E
4	P	E	L	E	N	T	■	R
5	T	R	I	■	N	E	M	O
6	O	S	T	I	E	■	A	N
7	M	■	A	L	E	V	I	N
8	A	S	I	E	■	O	D	E
9	N	E	R	O	N	I	E	N
10	E	T	E	N	D	E	N	T

Solution du n° 169

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

ETUDIANTE, 3 certificats : français-latin-grec, licence d'enseignement, cherche leçons classes secondaires. Téléphoner jeudi, vendredi, samedi de 14 à 17 heures à LIT. 46-26

DIRECTEUR AFFAIRE COMMERCIALE depuis 1949, parlant anglais et allemand - 2 ans mathématiques spéciales - cherche Outre-Mer ou Etranger place cadre commercial ou administratif. Ecr. Express N° 2.512, 29, rue de Marignan, Paris-8e

SECRETAIRE A DOMICILE
TOUS TRAVAUX STENO-DACTYLO
BAL. 03-28

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Pour importante Entreprise de chauffage Paris et province cherche TECHNICIEN 35-40 ans au courant techn. de chauffage par panneaux. Ecr. réf. et prét. LAMARRE, 29, r. de Tolbiac, Paris

OFFRES D'EMPLOIS

Cherche EXCELLENTE DACTYLO, rapide, expérience classement pour service abonnement. Se présenter tous les jours de 9 h. 30 à 17 h. au journal « L'Express », 29, r. de Marignan, Paris-8e

APPARTEMENTS (Achat)

ACHETE COMPTANT PETIT APPARTEMENT
même sans confort
MERCIER, 46, rue Claude-Terrasse, PARIS

DIVERS

PHOTOGRAPHIE
Agrandissements au mètre carré pour DECORATION
CHEVOJON - 9, rue Cadet - PARIS
Photothèque noir et couleur

M. Piochaud demande à M. Evin de bien vouloir lui restituer ses dossiers le plus tôt possible

DELPHINE CHABAULT
SOLDE NAPPES - RIDEAUX COIFFEUSES
2, rue de Phalsbourg - PARIS (17e)

A CÉDER

TUILERIES HUIT BUREAUX
TOUS COMMERCES
3 lignes téléphoniques. Ecrire n° 2300 L'Express 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

PENSIONS POUR ENFANTS

Maison d'enfants agréée S. S. Enfants déficients, convalescents, dilatés bronchiques, asthmatiques. Sports d'hiver - Scolarité assurée
CHALET DU ROSAY
SAINT-GERVAIS-LES-BAINS (Hte-Sav.) - Tél. 44

COURS ET LEÇONS

LEÇONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14e)

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

(A.P.)

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
Voilà la France

LA NATION

De Gaulle attaque

APRES avoir achevé un mémorable gâchis en matière parlementaire et en matière économique, le général de Gaulle, parvenu à l'Elysée, passe à l'action sur l'Algérie.

Aussi désolé que l'on soit devant le résultat de ses sept premiers mois de règne, il faut examiner sans passion, sans préjugé, ce que l'équipe gaulliste au pouvoir, sous l'impulsion de son chef, vient de décider au moment de la rentrée parlementaire.

Il y a, en ce milieu de semaine, deux séries d'éléments traçant la perspective algérienne du chef de l'Etat (le gouvernement n'étant qu'un organe d'exécution : une « courroie de transmission », comme dit le général lui-même). D'une part des faits, d'autre part des bruits.

Les faits sont les mesures annoncées par le Conseil des ministres. Nettement en retrait sur ce qui avait été prévu au sujet du chef nationaliste Ben Bella et de ses compagnons (Alger s'étant fortement ému et remué), provocantes même par la différence excessive de traitement qu'elles établissent entre le leader M.N.A., Messali — dont tous les gouvernements successifs ont espéré faire un Bao Daï — et ses équivalents du F.L.N., ces mesures ont été au contraire généreuses, presque radicales, dans la grâce accordée aux condamnés à mort d'Alger et la mise en liberté des internés politiques. L'ensemble constitue un pas en avant très net, un geste de détente envers l'opinion musulmane nationaliste, un acte d'autorité à l'égard des ultras de l'armée et de la colonisation.

RUMEURS, ESPOIR

Les rumeurs habituelles accompagnent ces décisions. Les agences étrangères, la presse quotidienne française, en ont fait état : des contacts seraient établis actuellement au Caire, à Tunis et à Rabat pour reprendre, sous une forme ou sous une autre, le dialogue avec les nationalistes et rechercher un cessez-le-feu. **Les mesures prises à Paris seraient la préface à une tentative politique précise, soigneusement préparée, pour parvenir à un règlement de l'affaire algérienne. Beaucoup de détails sont donnés, aucun n'est certain. Du même coup renaît cette semaine l'espoir qui avait flambé quelques jours au moment de la conférence de presse du général de Gaulle et de son invitation à Ferhat Abbas. Il s'est révélé vain à l'époque. Peut-être aujourd'hui aussi n'est-ce qu'une illusion. Mais il y a, cependant, quelque chose de différent, qui est positif, et qu'il faut noter : le général de Gaulle a *agi*, cette fois, et dans un sens précis.**

Depuis toujours, les exigences des activistes d'Alger — civils et militaires — ont été particulièrement pressantes au sujet des nationalistes condamnés à mort par leurs tribunaux et des « suspects » internés dans leurs camps. De même, ce sont ces deux tests que les musulmans ont toujours considérés comme spécialement significatifs de l'orientation de l'autorité française. Agir dans le sens qu'a choisi cette semaine le général de Gaulle, c'est prendre une direction, peut-être ouvrir la voie à une solution. C'est s'attaquer de front à la machine politique d'Alger qui a si souvent broyé les gouvernements de Paris et qui a finalement imposé sa volonté totale au mois de mai dernier. C'est accepter une épreuve de force avec elle, sur un point sensible.

UNE LETTRE

Quand Pierre Mendès France démissionna du gouvernement Mollet pour marquer sa conviction que l'équipe ministérielle d'alors ne se dirigeait pas vers une issue pacifique en Algérie, mais s'enfonçait dans la guerre, il la motiva dans une lettre au président du Conseil de la manière suivante :

« *En Algérie... il était indispensable, à mes yeux, de provoquer par des actes, qui eussent été autant de témoignages, la renaissance de la confiance et de l'espoir, à défaut desquels notre éviction d'Algérie se produira tôt ou tard, cette éviction que nous avons le devoir d'empêcher coûte que coûte... Dans une lettre que je vous ai adressée voici plus d'un mois, j'énumérais à titre indicatif des mesures qui auraient produit à ce point de vue un effet salutaire. Aucune n'a été retenue, et j'ai vu avec une anxiété croissante s'évanouir les chances d'orienter le gouvernement vers l'unique voie de salut.* »

Quelles mesures ? Il en énumérait sept, dont la première, la principale, en tête du mémorandum remis à M. Guy Mollet, était celle-ci : « *Premièrement : libération des détenus politiques qui ne sont sous le coup d'aucune inculpation et qui cependant sont soumis à des mesures violant les droits de l'homme. La promesse en a d'ailleurs été publiquement faite par le président du Conseil ; or, leur nombre, depuis, n'a fait que s'accroître.* »

C'était le 25 mai 1956. Il y a beaucoup plus de deux ans.

Voici que, pour la première fois, après bien d'autres promesses non tenues, y compris et surtout sous le nouveau régime, le geste numéro un, le premier qui puisse redonner un peu de confiance et un peu d'espoir aux musulmans, avec lesquels il faudra bien s'entendre, ce geste est accompli.

CE N'EST PAS RIEN

C'est un événement d'une certaine importance. Ou bien les ultras d'Alger l'acceptent et, tout en ruminant leur colère, s'inclinent devant cet acte d'autorité : pour une fois, Paris aura marqué, publiquement, sa suprématie. Ou bien des agitateurs, civils et militaires, se rebiffent, sabotent : le général de Gaulle serait conduit à **leur imposer sa volonté. Dans l'un et l'autre cas, une épreuve aura eu lieu et l'occasion aura été voulue par le gouvernement français de montrer aux populations algériennes — spécialement aux nationalistes musulmans — que quelque chose est changé dans les rapports entre Paris et Alger.**

Si les choses tournent ainsi, les jusqu'auboutistes de la guerre auront perdu de leur potentiel d'intimidation, l'opinion musulmane ne manquera pas d'en être impressionnée, ses leaders devront en tenir compte et un début de processus pouvant mener à un règlement pacifique aura été créé. La paix ne serait plus aussi totalement exclue qu'elle l'a été jusqu'à présent, sous la IVe comme sous la Ve République.

C'est tout. Mais ce n'est pas rien. Et ce quelque chose, le régime gaulliste, dont par ailleurs il y a tant à craindre et à déplorer, est en mesure de nous l'apporter. En vérité, c'est là, aux yeux mêmes de son chef, sa justification supérieure. La seule.

REGARDEZ CETTE PHOTO

Au moment où se rassemble, dans le Palais-Bourbon, ce magma informe qui nous tient lieu de représentation nationale, où la vie économique du pays est confiée à des spécialistes rétrogrades, nous mesurons mieux le prix de ce qu'on appelle « la Révolution du 13 mai » et qui est un recul sur tous les plans. Le tableau n'est pas inattendu, il n'en n'est pas moins angoissant. La vie politique de la nation est réduite à zéro, l'appareil du pouvoir débranché du pays, l'armée et la police (où M. Soustelle vient, au même Conseil des ministres, mardi, d'installer enfin son homme au poste-clé) resserrent leurs réseaux. La France a été plongée, progressivement d'abord, par les derniers gouvernements de la IVe, **brusquement depuis, dans une sorte de moyen âge politique où l'obscurantisme et la démission ont dissous le sentiment individuel de responsabilité et de participation.**

Regardez cette photo : voilà la France. Un homme seul, et un drapeau. Voilà à quoi se réduit désormais la vie politique de notre pays. C'est tout ce qui reste d'une République.

Evidemment, comme le dit maintenant M. Guy Mollet lui-même (ce qui est savoureux) : « *Un espoir subsiste: que le peuple se rende compte qu'il a été victime d'une illusion, qu'il n'y a pas d'homme-miracle, ni de solution-miracle.* » Admirable, mais vrai.

Cependant, cet homme tout seul, qui sert de hampe au drapeau (et qu'il faudra bien un jour remplacer, en effet, par un peuple) a au moins, en matière algérienne, une certaine liberté d'action, s'il le veut. Il vient de s'en servir. Bravo. Et s'il poursuit dans cette voie, s'il veut vraiment mener l'affaire jusqu'à son terme, jusqu'à la paix, tous les Français doivent être derrière lui pour cette grave entreprise.

Puisqu'il n'est pas question, pour le moment, de pouvoir reconstruire une démocratie en France, que l'on essaye au moins de faire la paix en Algérie. On verra après. Le plus urgent d'abord.

Les luttes intérieures, les divergences — très graves, très profondes — sur la conception et la construction de la société française passeront provisoirement au deuxième plan si le chef de l'Etat appelle la nation à un effort sérieux vers une tentative réelle de paix. L'intérêt supérieur du pays et la mission de notre génération ne coïncident pas avec la durée du nouveau régime, mais l'intérêt immédiat — et prioritaire — de tous les Français est que le feu cesse en Algérie.

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE DRAPEAU BLANC DE M. DEBRE

● Au cours du Conseil des ministres de mardi soir qui prit les décisions de clémence dont on parlait déjà depuis plusieurs jours, l'atmosphère était grave : les ministres attendaient que le général de Gaulle expliquât les raisons de ces décisions. On écouta d'abord en silence un exposé de M. Antoine Pinay qui remarqua qu'il avait été trop loin en ce qui concerne certaines mesures financières, notamment celles concernant les signes extérieurs de richesse, puis M. Couve de Murville sur la situation internationale.

M. Michel Debré prit ensuite la parole pour présenter sa déclaration de jeudi à l'Assemblée Nationale. Il dit son intention « de reprendre les termes utilisés par le général de Gaulle dans sa conférence de presse : « le drapeau blanc de la reddition ». Le Président de la République rectifia : « Je n'ai jamais dit cela. J'ai parlé du drapeau blanc des parlementaires. »

Quand on vint au cas de Ben Bella, dans un silence attentif, le général de Gaulle expliqua que cette mesure lui paraissait un choc psychologique nécessaire. Les regards de plusieurs ministres se portèrent sur M. Soustelle, puis sur Mlle Sid Cara qui restèrent silencieux. Ce fut M. Guillaumat, ministre des Armées, qui souleva des objections techniques. Le général de Gaulle écarta brièvement ses objections en répétant : « Il s'agit d'un choc psychologique nécessaire. »

(Ag.p)

M. PHILIPPE RAGUENEAU
De Matignon à la R.T.F.

LA R.T.F. MANQUE DE POSTES LIBRES

● La direction de la R.T.F. prépare actuellement une série de mutations qui toucheront en particulier plusieurs postes du « Journal parlé ». De nombreuses promesses d'engagement ont été faites, en effet, pendant la campagne électorale. Mais le nombre de places disponibles ne permet pas de les tenir.

● Trois collaborateurs du « Journal parlé », dont M. Bernard Lauzanne, qui est également premier secrétaire de rédaction au « Monde », ont été mis en demeure de choisir entre la radio et leur seconde collaboration. L'affaire est en instance.

● M. Ragueneau, qui, depuis juin, assumait les fonctions de chef des services de presse à la présidence du Conseil, va prendre les fonctions de directeur adjoint des Informations et directeur du « Journal parlé ».

M. Ragueneau souhaitait d'ailleurs rester dans l'entourage du général et être nommé chef des services de presse de la Présidence de la République. Mais c'est M. Jean Chauveau — qu'il remplace à la R.T.F. — qui, avec une autre qualification, serait chargé des relations avec la presse à la Présidence de la République.

M. DUCHET S'ALIGNE SUR M. MOLLET

● A la veille de la session extraordinaire du Parlement, jeudi, les deux critiques les plus vigoureuses des mesures économiques et financières dont le

(Téléphoto)

M. ROGER DUCHET
« Quand j'étais aux P.T.T. »

gouvernement vient de décider « l'assouplissement » étaient M. Guy Mollet et... M. Roger Duchet, leader du centre des Indépendants dont est membre le ministre des Finances lui-même.

Dans les couloirs de l'Assemblée, M. Duchet déclarait : « Quand j'étais aux P.T.T., les mêmes experts me disaient déjà qu'il fallait augmenter le prix du timbre. Ce n'est pas avec des mesures de ce genre qu'on fait rentrer de l'argent dans les caisses de l'Etat. Moi, j'ai tenu bon et j'ai dit : il faut moderniser. J'ai modernisé. L'automatique Paris-Lyon a permis le redressement de mon budget. Aujourd'hui, on augmente les droits sur l'alcool. La fraude augmentera aussi. L'Etat ne sera pas gagnant. »

Au Conseil National de Puteaux, les critiques de M. Guy Mollet trouvaient un large écho. Et M. Leenhardt, député des Bouches-du-Rhône, déclarait : « Autrefois, c'est à l'unanimité que la commission des Finances aurait refusé la prise en considération de tels projets. »

C'est à la suite du retour des députés indépendants qui avaient longuement pris la température de leurs électeurs en province, que M. Duchet a décidé de s'aligner sur l'opposition socialiste — tout au moins dans les couloirs de l'Assemblée. Il est persuadé que le mécontentement quasi général, que lui et ses amis ont pu constater, doit amener l'échec de la politique économique actuelle et il a décidé de ne pas laisser les seuls socialistes profiter d'une opposition payante.

ENQUETE AUPRES DE 100 COMMUNISTES

● La revue « Tribune Marxiste » publie cette semaine une enquête d'opinion effectuée avant le 13 mai auprès de 100 électeurs communistes de la région parisienne. 20 seulement des électeurs interrogés et se déclarant « communistes » étaient encore inscrits au P.C. 41 étaient soit exclus (18), soit démissionnaires (23). 39 n'avaient jamais pris leur carte.

Voici quelques réponses :

— La Libération a-t-elle été frustrée de sa victoire : 94 oui. 6 non.

— La Libération aurait-elle dû avoir des perspectives socialistes : 98 oui. 2 non.

— La Libération aurait-elle pu ouvrir des perspectives socialistes : 64 oui. 27 peut-être. 9 non.

— Est-ce que depuis la Libération les chances de la révolution et du socialisme en France se sont consolidées : 27 ; détériorées : 73.

— Estimez-vous maintenant que la condamnation de Tito par le bureau d'information a été justifiée : 2 ; malhabile : 32 ; erronée : 61 ; erronée et malhabile : 5.

— Lors de cette condamnation, l'avez-vous : approuvée : 27 ; regrettée : 47 ; combattue : 26.

— Le rôle de Staline vous paraît-il finalement, par rapport au mouvement ouvrier mondial : révolutionnaire : 9 ; historiquement nécessaire : 29 ; un mal nécessaire : 22 ; néfaste : 49.

contre-révolutionnaire : 57 (5 double sréponses.)

— Kroutchev représente-t-il, selon vous, une voie nouvelle vers le socialisme : oui : 61 ; non : 39.

— L'intervention russe en Hongrie a-t-elle été : une manifestation de solidarité prolétarienne : 12 ; un mal nécessaire : 20 ; une erreur : 16 ; un crime contre-révolutionnaire : 57. (6 doubles réponses.)

— Le vote des pouvoirs spéciaux en Algérie (1) est-il, selon vous : juste : 5 ; explicable : 18 ; erroné : 11 ; condamnable : 70. (4 doubles réponses.)

— Envisagez-vous ou non d'adhérer dans l'avenir au P.C.F. « dans des conditions différentes » ? (Question posée évidemment aux seuls non-membres du P.C.F.)

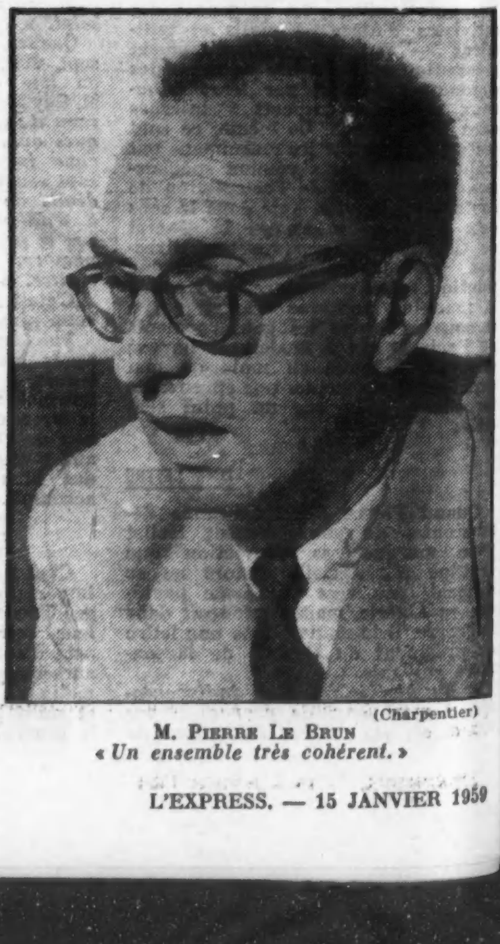
Oui : 40 % ; non : 33 % ; hésitants : 27 %.

LE PRONOSTIC DE LA C.G.T.

● Dans l'organe de la C.G.T., « Le Peuple », le secrétaire fédéral chargé des questions économiques, M. Pierre Le Brun, analyse longuement cette semaine les décisions économiques du gouvernement qu'il considère comme « un ensemble très cohérent » destiné à faire payer par des restrictions — dans les masses populaires — le prix de la guerre d'Algérie et des charges extérieures. Ce plan, « aussi réactionnaire que cohérent », réussira-t-il à assurer la stabilité du franc, comme le souhaitent ses auteurs ? Voici le pronostic technique de M. Le Brun :

« Je ne crois aucunement aux vertus des décisions gouvernementales en ce qui concerne le redressement de nos échanges extérieurs. Jamais, en France du moins, les exportations n'ont prospéré dans un climat de récession, de rétrécissement du marché intérieur et de recul de la production. Quant au recul des importations, que peut-on attendre d'une politique qui, choisissant de restreindre la consommation populaire fort peu demanderesse de produits importés, ménage systématiquement les secteurs de la consommation (dépenses militaires, investissements et consommation des capitalistes) qui sont les plus demandeurs de ces produits ? »

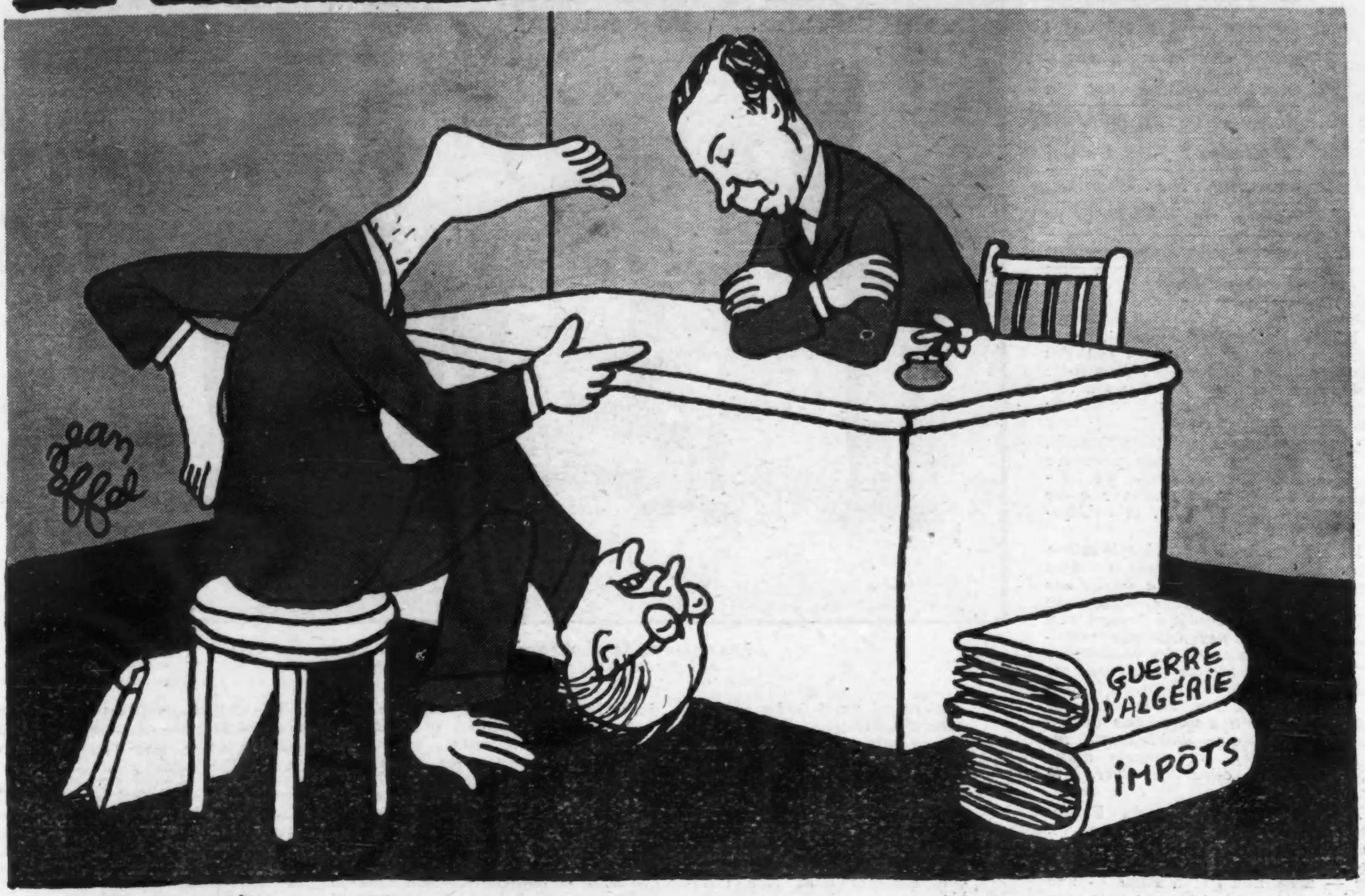
(1) Il s'agit du vote des pouvoirs spéciaux par les communistes au gouvernement Guy Mollet.



(Charpentier)

M. PIERRE LE BRUN
« Un ensemble très cohérent. »

LA MOLITIQUE DE GUY POLLET



— ... mais l'opposition constructive des contre-proposants, écartant par principe la destruction suppositive des contre-opposants, ne ferait pas obstacle à la constriction improductive des contre-désimposants...

PREMIERS SOUCIS POUR L'U.N.R.

● De nombreux députés U.N.R. ont fait part à la direction du parti de l'inquiétude qu'ils ont constatée chez les militants de leur département. Les décisions économiques et financières sont, en effet, considérées par les électeurs comme émanant directement de l'U.N.R.

Premier signal d'alarme : M. Emile Henry, qui s'était présenté au premier tour comme candidat U.N.R., s'est fait élire, au second, conseiller général de Donjon (Allier) comme Indépendant. Dans de nombreuses régions, d'ailleurs, en vue des élections municipales, c'est l'étiquette « Indépendant » qui fait prime par rapport à l'U.N.R.

Déjà la Fédération U.N.R. du Nord tente de lutter contre cette tendance à identifier la politique financière du gouvernement à l'U.N.R. La Fédération a voté une motion déclarant :

« Les responsables et militants U.N.R. du département (...) estiment que parmi les mesures récentes certaines ont un caractère contraire au programme de l'U.N.R. Demandent aux parlementaires de poursuivre leurs interventions afin que le premier gouvernement de la Vᵉ République les rapporte. »

Ce sont les mêmes inquiétudes que traduisent les récentes déclarations de M. Chalandon, théoricien de l'U.N.R. pour les questions financières :

« Je pense que la politique adoptée va trop loin et trop fort. (...) Alors que la méthode actuelle vise à réduire brutalement la consommation, celle que je préconisais s'efforçait d'augmenter la production pour avoir à réduire d'autant moins la consommation. »

BOUCS EMISSAIRES : LES TECHNOCRATES

● Depuis l'adoption des mesures économiques et financières, la haute administration des Finances fait l'objet de violentes attaques, notamment de la part de nombreux hommes politiques : la chasse aux « technocrates » est ouverte.

C'est un hebdomadaire de droite, proche de M. Soustelle, qui a ouvert le feu en dénonçant « les vrais immortels » qui, « quelle que fût la couleur du grand argentier, étaient là avec toujours un plan en poche : un plan chaque fois identique au précédent et qui consistait à actionner la pompe à phynances... Vint la Révolution Nationale : on pouvait penser que tous ceux qui étaient plus directement responsables de la faillite du pays allaient enfin être remerciés... Ce sont les mêmes noms d'experts qui réapparaissent... »

Dans « France Indépendante », M. Duchet, secrétaire général des Indépendants, écrit : « Il faut éviter les excès d'une technocratie qui depuis longtemps déjà propose les mêmes mesures, les mêmes manipulations monétaires et la même fiscalité qui nous valent les mêmes déconvenues et les mêmes injustices. »

Ces attaques ont provoqué une vive émotion parmi les chefs de service du ministère des Finances, d'autant plus qu'aucun d'entre eux, à part M. Goetz, du cabinet du général de Gaulle, n'avait, cette fois, participé aux décisions d'un comité où les « experts », triés par le général de Gaulle et M. Pinay eux-mêmes, étaient surtout d'éminents représentants du secteur privé. Les fonctionnaires responsables des principaux services, s'ils ont dû accepter qu'on leur enlève la responsabilité de la préparation des projets financiers, ne sont pas prêts à accepter, en plus, le rôle de boucs émissaires pour des mesures impopulaires dont ils ne sont pas, pour une fois, les auteurs.

LONDRES : LA FRANCE EST-ELLE EUROPÉENNE ?

● Un bulletin confidentiel diffusé parmi les hommes d'affaires britanniques étudie cette semaine la politique générale française en ces termes :

« Les illusions entretenues à l'étranger sur les intentions « européennes » du général de Gaulle vont être dissipées au cours des prochaines semaines.

« (...) Lorsque le général est arrivé au pouvoir, la France se trouvait dans une situation financière catastrophique, les traités européens étaient déjà signés, et toute nouvelle demande d'aide aux Etats-Unis ne pouvait qu'affaiblir les possibilités de marchandage du nouveau gouvernement sur les autres problèmes. Il était donc naturel que la France cherche à resserrer ses liens avec le seul bailleur de fonds possible : l'Allemagne.

« Mais l'entourage du général de Gaulle ne cache pas que cette position n'altère en rien le nationalisme fondamental de ses conceptions politiques. Pour lui, le mouvement européen doit servir :

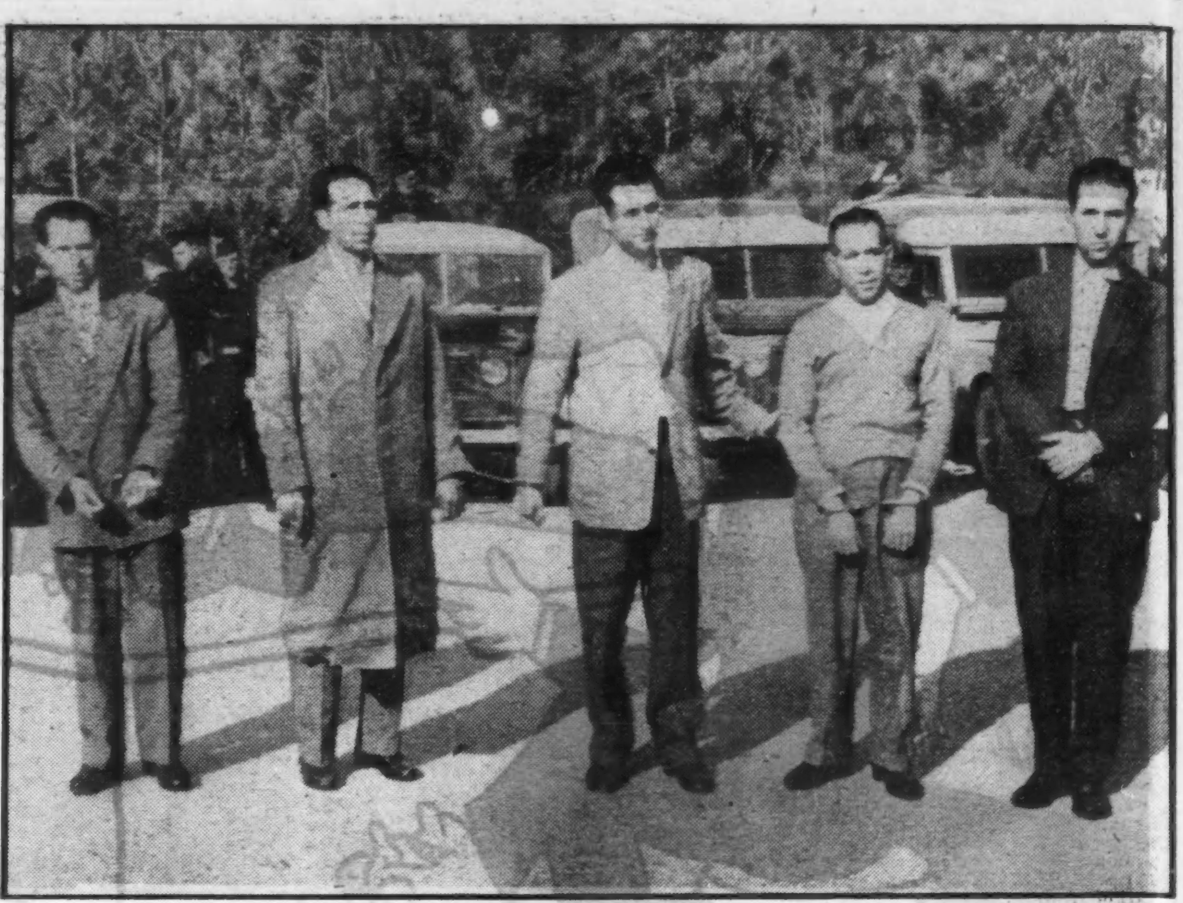
« — à « promouvoir la grandeur française » en augmentant la puissance économique et en renforçant la position économique du pays ;

« — mais en aucun cas à préparer la création d'Etats-Unis d'Europe. Il n'est pas question, dans l'esprit du général et de ses partisans, de ressusciter l'idée des « institutions supra-nationales » chères à M. Monnet. »

ALGÉRIE

Nouvelle tentative

● *Clémence pour les nationalistes algériens ; grâce des condamnés à mort : quelle est la perspective du général de Gaulle ? Jean Daniel examine les chances, montre les obstacles et donne une appréciation d'ensemble.*



LES CHEFS DE LA RÉBELLION LE JOUR DE LEUR ARRESTATION (1) (U.P.)
« Entre la braderie et l'écrasement des maquis. »

JUSQU'AU dernier moment, quelques hommes politiques ont cru pouvoir éviter les mesures d'amnistie qui ont été rendues publiques à l'issue du Conseil des ministres de mardi soir.

Quelques heures avant ce Conseil, « Paris-Presse » avait, en première page, publié les anciennes déclarations de M. Michel Debré sur « *les assassins de la rébellion* » et « *l'Algérie française* ».

Déjà, le vendredi 9 janvier, le même journal avait mis le feu aux poudres en faisant allusion aux « *bruits sur les intentions de clémence du général de Gaulle à l'égard non seulement des internés politiques, mais aussi des condamnés algériens. Jamais le général n'a été aussi loin, dit-on au Palais-Bourbon, où certains traduisent même qu'il s'agit d'une véritable promesse d'autonomie interne. Déjà on reparle d'une nouvelle ouverture vers le F.L.N.* ».

Aussitôt les couloirs du Palais-Bourbon s'animaient. Et à 16 heures, ce même vendredi, l'Agence France-Presse diffusait en Algérie et à l'étranger — mais non pas à Paris — une dépêche donnant avec réserve des précisions sur l'amnistie et ceux (Ben Bella entre autres) qu'elle concernait. Le quotidien « Nice-soir » l'annonçait dès après sur huit colonnes en caractères d'affiche. Et, samedi matin, Alger était en effervescence.

LES YEUX ET LES OREILLES

Le dispositif de résistance était mis en branle : intervention auprès de Mlle Sid Cara, secrétaire d'État aux Affaires musulmanes, pour qu'elle donne sa démission ; alerte aux « organisations patriotiques » d'Alger; visite au général Salan pour voir « *sur quels militaires on pouvait compter* ». En bref, ce qu'on peut appeler, à la lettre et pour une fois, une véritable campagne de démoralisation, laquelle relève de l'atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat et au moral de l'armée.

Qu'on en juge en effet : après des éditoriaux alarmants, « L'Echo d'Alger » diffusa les communiqués des organisations patriotiques algéroises qui témoignèrent d'une agressivité rare.

« De Gaulle a des yeux et il ne voit pas. Il a des oreilles et il n'entend pas (...). La voie est ouverte à l'indépendance : 50 % des Français d'Algérie vont quitter le pays (...). La crise va être plus grave encore qu'avant le 13 mai, car elle sera plus émotionnelle. L'armée est bafouée. Si les départements algériens n'obtiennent pas le statut de départements français, les conséquences vont être terribles... »

M. Delouvrier qui était depuis longtemps au courant des intentions du général de Gaulle, décidait alors de venir à Paris pour s'entretenir avec M. Michel Debré, non point des réactions algéroises, prévisibles et négligeables, mais d'une véritable affaire de fuites.

Qui avait orchestré l'agitation ? Qui avait cru bon de parler de la mise en résidence surveillée de Ben Bella, avant la présentation du nouveau gouvernement devant l'Assemblée nationale ? Qui avait le contact direct avec M. Alain de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger » ? Au cabinet de M. Delouvrier, comme au cabinet du général Challe, tout le monde était au courant des projets gouvernementaux ou plutôt présidentiels, mais le secret avait été gardé : de cela on était certain.

LES SECRETS D'ETAT

Depuis les indiscrétions sur les pourparlers secrets, le général de Gaulle avait donné des instructions formelles. Faisant allusion à des personnalités aussi bien françaises que F.L.N., il avait déclaré, irrité :

« Que sont ces individus qui se voudraient hommes d'Etat et qui ne savent même pas garder un secret d'Etat ? »

C'est pourquoi, samedi après-midi, il y avait déjà une difficulté sérieuse entre le Palais de l'Elysée et l'Hôtel Matignon. Quand une difficulté de ce genre naît, chacun évidemment a le regard tourné vers M. Jacques Soustelle. Ses contacts avec les députés algériens sont fréquents et attentifs. Il entend garder son rôle de tuteur de « l'aimée et souffrante Algérie ». Mais en plus, il vient de prendre à son cabinet l'un des activistes les plus perfides parmi les ultras d'Alger, M. Decrept, agrégé de grammaire, qui a passé le plus clair de ses années d'enseignement à Alger à préconiser la formation de milices combattantes pour l'Algérie française.

Les jeunes professeurs libéraux des lycées algérois ont gardé de lui un souvenir précis. Plusieurs d'entre eux lui doivent d'avoir été inquiétés, parfois déplacés.

Il paraît vraisemblable que MM. Soustelle et Decrept ont estimé l'heure venue de tirer la sonnette d'alarme, de déclarer aux députés algériens que la trêve était terminée, que c'était à eux de « faire le reste » comme on le leur avait promis, que leur réseau algérien et que les milieux militaires devaient être alertés. Un échec de détail les avait déjà d'ailleurs inquiétés : sur proposition de M. Decrept, M. Soustelle voulut donner l'investiture U.N.R. à M. de Sérigny pour les élections sénatoriales. MM. Michel Debré et Michelet s'y opposèrent violemment en déclarant que c'était incompatible avec le gaullisme algérien tel qu'il allait se révéler bientôt et il n'en fut plus question.

DES PLANS TRES VASTES

Le plus piquant est que les alertes ont été données de façon fort indirecte et qu'une personnalité socialiste a contribué de façon déterminante au climat passionnel qui a suivi la dernière proclamation du Président de la République.

Il ne s'agit pas de M. Guy Mollet, lequel, depuis quelques mois, fait amende honorable sur la politique algérienne, s'attribue la responsabilité de tous les pourparlers secrets qui ont précédé la conférence de presse du général de Gaulle et déclare à qui veut l'entendre qu'il a toujours cherché une négociation raisonnable. Il ne s'agit pas non plus de M. Robert Lacoste qui demande vainement audience au général de Gaulle pour lui exposer que « *quoi qu'on fasse, on ne pourra jamais s'entendre avec le F.L.N. et qu'il convient de choisir entre la braderie et l'écrasement des maquis* ».

Selon des milieux proches de l'Hôtel Matignon, il s'agirait purement et simplement de M. Max Lejeune, ancien secrétaire d'Etat aux armées sous le gouvernement de M. Guy Mollet et qui, en octobre 1956, lors de l'interception de l'avion qui transportait Ben Bella et ses compagnons à Tunis, réclama avec ostentation la paternité glorieuse de ce haut fait d'armes. M. Max Lejeune considère que cette arrestation lui appartient en propre et qu'à travers lui on « *renie la France et l'armée* » en adoucissant le sort de ces prisonniers. Déjà il avait regretté qu'on fît « de ces bandits de droit commun des détenus politiques ». Le général de Gaulle se voit ainsi combattu par un socialiste (dont on dit, il est vrai, qu'il a envisagé de changer de formation politique...).

L'affaire est d'autant plus grave que les plans algériens du général de Gaulle sont très vastes, au seuil de la nouvelle année, et que si un simple commencement d'exécution déclenche de telles opérations politiques, ces plans pourraient être voués, dès le départ, à l'échec.

Les intentions présidentielles concernant la mise en résidence surveillée du leader algérien Ben Bella et de ses compagnons, étaient bien connues. Il y a quelques semaines, le général de Gaulle l'a confirmé à Mᵉ Chérif, bâtonnier de l'ordre des avocats de Tanger, co-défenseur (avec Mᵉ Stibbe) de Ben Bella et conseiller juridique auprès du roi du Maroc. Le « moment psychologique » seul était à trouver. Tout ceci a été tu par les journalistes responsables et ne fut révélé que par des politiciens aveugles. C'est même au nom de ces informations secrètes que certains d'entre nous se sont fait un devoir de séparer la politique algérienne du général de Gaulle de sa politique intérieure, pour constater l'obstination tranquille avec laquelle le nouveau Président de la République progresse vers ses objectifs.

UN CLIMAT DE PRE-NEGOCIATION

Le climat favorable à une négociation pourrait bien être cette fois réalisé. Le F.L.N. demandait que les rebelles pris les armes à la main fussent internés dans des camps, conformément aux conventions de Genève : on peut révéler aujourd'hui que, depuis trois mois, ces camps existent en Algérie. Il demandait que les condamnés à mort fussent passés par les armes et non guillotinés : cela est fait depuis un mois. Il demandait que les chefs politiques ne fussent pas exécutés : tous sont graciés. Enfin, il réclamait la libération de Ben Bella, « *vice-président du gouvernement algérien* », et des « *ministres* » codétenus : ces derniers, pour n'être pas mis en résidence surveillée, sont « transférés dans une enceinte fortifiée ». Le compromis, qu'ont arraché les amis de M. Soustelle, ne peut voiler la signification de ce geste. Sans doute le F.L.N. sera-t-il tenté de voir une manœuvre dans la libération du vieux leader rival Messali. Mais l'unité de la résistance algérienne n'est pas une affaire française.

Si, enfin, l'on ajoute à tout cela la solennelle proclamation du président de la République le jour de son installation à l'Elysée, promettant « *une place de choix à l'Algérie de demain, développant elle-même sa personnalité et étroitement associée à la France* », il est impossible de nier que la voie est désormais ouverte à de féconds pourparlers. Il y a même des chances pour que la certitude de pourparlers positifs ait été obtenue avant que ce climat n'ait été réalisé.

Mais jusqu'où veut-on mener vraiment d'éventuelles *négociations*, pour

(1) De g. à dr. : Mostefa Lacheraf, Mohamed Boudiaf, Aït Ahmed Hocine, Mohamed Khider et Mohamed Ben Bella.

CITÉ-CLUB

33, bd de Courcelles - PARIS (8ᵉ)
Téléphone : LAB. 75-30

LES MEILLEURES STATIONS DE SKI EN FRANCE ET A L'ETRANGER

Val d'Isère - Courchevel 1850
Meribel - Les - Allues...
Zell - Am - See - Kitzbuhel
Saint - Anton - Lech...
Breuil - Cervinia - Sestrières

●

A partir de 19.500 francs
comprenant voyage, séjour, assurance, gratuité ou réduction sur les remontées mécaniques

appeler ces pourparlers par leur nom ? Il faut revenir aux conceptions premières du général de Gaulle, puisqu'il apparaît que malgré les difficultés de départ, il tente avec opiniâtreté de les mettre en pratique.

Le Président de la République a toujours jugé que le seul problème consistait à installer en France un « Etat fort ». Le reste devant suivre très normalement. Tous les gestes qui, venant d'un Etat faible, apparaissent des « abandons » deviennent des actes de grande politique quand ils sont le fruit de l'autorité de l'Etat. Au surplus, confiant en son destin, le général de Gaulle pensait que les difficultés disparaîtraient dès son arrivée au pouvoir. Les « circonstances » (auxquelles, d'ailleurs, il devait prendre sur le tard une part plus ou moins grande) l'ont fait buter sur deux obstacles : l'armée française et le F.L.N.

LA RECONVERSION POLITIQUE

Pour l'armée française — dont il a compris le drame, en militaire — une tactique d'une souplesse parfois inquiétante lui a tout de même permis de neutraliser l'état-major de l'Action psychologique, de ramener le général Salan à Paris, de pourvoir de missions opérationnelles à peu près tous ceux qui nourrissaient des rêves politiques et enfin d'installer solidement ses meilleurs « compagnons » : les généraux Challe, Gambiez et Gilles. Le général de Gaulle pense-t-il aujourd'hui avoir totalement son armée « en main » ? Un récent télégramme de félicitations aux généraux Massu et Faure, à propos d'une opération ordinaire en Kabylie, peut en faire douter...

Quant aux F.L.N., de Gaulle s'est aperçu — avec une certaine impatience — qu'il ne pouvait pas les traiter comme de simples Chouans, auxquels il eût accordé l'autonomie relative d'une Bretagne bretonnante. L'approche, par lui, du sentiment national algérien qui demeure l'origine véritable de l'insurrection des élites et qui nourrit aujourd'hui l'ardeur guerrière des maquis, cette approche a été — et est encore — extrêmement difficile. D'autant que ce sentiment national s'exprime au moyen d'une armée révolutionnaire à laquelle le F.L.N. tient plus qu'à toute autre chose et qui rend très ardue la reconversion *politique* des nationalistes.

LE PONT

Pour le moment, les positions restent très éloignées les unes des autres. Le F.L.N. estime qu'il est l'exclusif représentant d'une nation algérienne déjà organisée, structurée et vivante. Il entend ne juger de son association avec la France qu'une fois sa souveraineté reconquise.

Le général de Gaulle souhaite pouvoir, d'un coup, donner existence à la nation algérienne et l'intégrer en même temps dans un ensemble, dont la réalisation ne peut être que reculée.

Pour rapprocher ces deux positions, il existe le pont, bien connu, de l'Union franco-maghrébine (entre la France et les trois pays d'Afrique du Nord). Mais il n'est pas sûr que Tunisiens et Marocains, malgré le retentissant discours de M. Bourguiba à la radio française le 1er janvier, soient prêts pour une telle union. Ce qu'on paraît avoir obtenu de Tunis et de Rabat, c'est, plus modestement, de nouveaux « bons offices ».

Les semaines qui vont suivre seront importantes, tant par les combats politiques intérieurs qui peuvent encore une fois complètement dénaturer les véritables intentions du Président de la République, que par l'examen des réactions du F.L.N. Il faut souhaiter en tout cas que ce dernier se rende compte de l'effort du général de Gaulle pour progresser.

JEAN DANIEL.

AUTOMATISATION

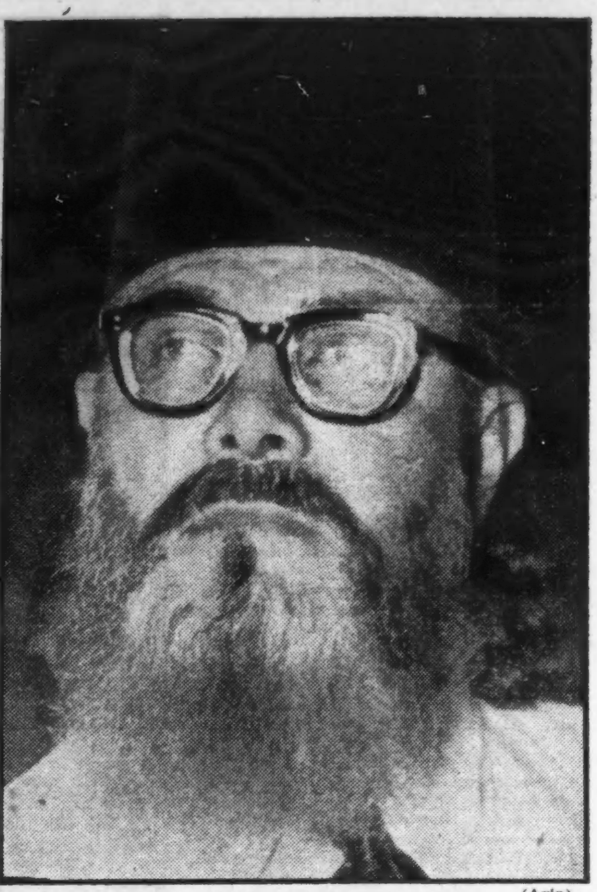
UNE MACHINE OU UN SALAIRE ?

Une dactylo + un dessinateur + un correcteur travaillent parfois des heures au façonnage d'un seul stencil. Or, LA MACHINE ELECTRONIQUE DE REPORT n'exige qu'une manipulation de 30'' (trente secondes !) pour reproduire sur stencil tout document, texte, dessin ou photo tramée.

Si la productivité de cette machine varie suivant les besoins graphiques de chaque entreprise, elle reste en général aussi grande que celle d'un employé. Exclusivité COLOS-REX-ROTARY, 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

Communiqué.

M. NAEGELEN (Agip)



M. MESSALI HADJ (Agip)

« Quel besoin avait de Gaulle de se mêler de cette histoire ? »

HISTOIRE

L'Algérie en 1945

● ***Obtenir une « conversion politique » du nationalisme algérien : tel est le but des mesures de clémence décidées par le général de Gaulle. De quoi est fait ce nationalisme, comment est née la révolte en Algérie ? Le premier ouvrage d'ensemble sur l'insurrection, par Charles-Henri Favrod, paraîtra la semaine prochaine (1). Voici comment il en décrit le départ.***

LE 1er mai 1945, à l'occasion de la fête du travail, le P.P.A. (Parti Populaire Algérien, fondé par Messali Hadj) donne l'ordre à ses adhérents de brandir le drapeau national algérien dans les défilés. Il y a un mort à Alger, El Haffat, et des arrestations dans tout le pays. Le préfet de Constantine, M. Lestrade-Carbonel, qui depuis quelques mois a pris la tête des colons mécontents, décide que la mesure est comble et engage la police à rétablir l'ordre.

Le 8 mai, l'inspecteur Lafont sort du café de France à Sétif, voit s'approcher un manifestant qui arbore une pancarte avec l'inscription « *Vive la victoire des Alliés* ». Il perd son sang-froid et tire : trois balles dans le ventre. D'autres coups de feu éclatent. Un jeune homme, Bouzid, qui porte le drapeau vert et blanc, s'effondre. La loi martiale est proclamée.

LES JOURS DE MAI

Des provocateurs entretiennent de part et d'autre le climat d'émeute, crient : « *C'est le Djihad, la guerre sainte.* » Des Européens sont assassinés, dont le nouveau maire socialiste de Sétif, Deluca, qui a la confiance des musulmans. Le général Duval lance alors une vaste opération de ratissage avec les légionnaires, les tirailleurs sénégalais et jusqu'aux prisonniers italiens enrôlés pour la circonstance. L'aviation et les blindés interviennent. Le croiseur « Dugay-Trouin » bombarde la région de Kerrata, à partir du golfe de Bougie

Bilan officiel : 102 victimes européennes, 1.500 victimes musulmanes. La commission gouvernementale du général Tubert parle de 15.000 morts algériens. Les nationalistes disent 45.000... Le dossier du 8 mai reste ouvert.

Tous les chefs nationalistes sont unanimes à ce sujet : la révolution de 1954 a été décidée lors des événement de 1945. Tous ceux que j'ai rencontrés au Caire, à Tunis, à Bonn, à Rome, à Genève, m'ont fait le récit hallucinant des jours et des nuits de mai. Le destin du nationalisme algérien a été scellé dans ce sang et ces larmes. Ben Bella, Ouamrame, Boudiaf, Cherif et les autres, alors sous-officiers et officiers de l'Armée française, n'oublient pas ce qui s'est passé entre Bougie et Sétif, entre Bône et Souk-Ahras...

Les arrestations massives remplissent les prisons, frappent les militants, les syndicalistes. Messali Hadj est déporté à Brazzaville, Ferhat Abbas est appréhendé au moment où il va féliciter le gouverneur général Chataigneau de la victoire des Alliés... Le gouvernement provisoire de la République se rend compte qu'une grave erreur vient d'être commise. L'ordonnance du 17 août accorde aux musulmans la représentation au Parlement français. Réforme tardive...

LES ELECTIONS DE M. NAEGELEN

Aux élections à l'Assemblée algérienne de 1948 c'est surtout contre le M.T.L.D. (2) que s'acharnent les pouvoirs publics. Sur 59 candidats, 32 sont arrêtés. Les tracts, les affiches, les journaux sont saisis, les réunions publiques et les meetings interdits.

A Dar-el-Choukh, près de Djelfa, le commissaire de police préside le bureau de vote. A Menerville, à Aine-Bessem, aux Issers, les cartes d'électeurs ne sont pas distribuées. Les urnes sont bourrées d'avance à Blida, à Cherchell, à Orléansville. Le commissaire Brault et les agents armés de mitraillettes entourent le bureau de Boghari toute la journée du 4 avril. A Camp-du-Maréchal les blindés prennent position dès l'aube, et à Palikao les avions volent en rase-mottes...

Au lendemain du scrutin dont personne ne songe à contester le caractère de pure fiction, M. Naegelen, gouverneur général de l'Algérie, déclare :

« *Je me félicite que les populations algériennes aient accompli dans le calme leur devoir électoral et je les en remercie. Sous la loi républicaine, dans le cadre du statut, dans le respect de toutes les croyances et de tous les hommes de quelque origine qu'ils soient, par un commun effort de tous, marchons vers la liberté et la fraternité, vers toujours plus de démocratie...* »

Semblable truquage, pour les élections cantonales de mars 1949, pour les élections complémentaires d'octobre 1950, pour les élections législatives de juin 1951, pour les élections municipales d'avril 1953, pour les élections à l'Assemblée algérienne de février 1954. Témoin de la fraude, M. Jacques Fonlupt-Esperaber, député M.R.P. du Haut-Rhin, écrit au ministre de l'Intérieur M. Jules Moch :

« *Ce ne sont pas les électeurs qui ont choisi l'élu, c'est l'administration qui l'a désigné en employant les méthodes éprouvées dont en Algérie une expérience regrettable lui enseigne l'usage. Le fait n'est pas seulement indiscutable. Il est avoué...* »

Le 7 mai 1947 c'est M. Abbo, grand propriétaire de vignobles, qui déclare à l'envoyé spécial de « Paris-Presse », en présence d'un parlementaire algérien :

« *Nous sommes las de ces ridicules histoires d'élections indigènes. Si nous avons réussi une fois le tour de force de les orienter à notre gré, nous ne pourrons pas toujours recommencer. Il faut en finir. Nous ne voulons plus de gouverneurs empreints d'un sentimentalisme périmé, mais des hommes forts qui sachent faire respecter nos droits en montrant la force et éventuellement en s'en servant. En 1936 j'ai saboté le projet Blum-Violette et le gouvernement a capitulé devant moi. Que le général de Gaulle avait-il besoin de se mêler de nouveau de cette histoire ? Plus on donne aux Arabes, plus ils en réclament. Croyez-moi, je sais comment les mater...* »

En discréditant les droits et les libertés, en usant de la brutalité et de l'intimidation, les ultras prétendent agir au nom de la France. L'expérience commune de la servitude et de l'humiliation lie entre eux les Algériens. Elle fait peu à peu d'une population morcelée en tribus un peuple →

(1) « La Révolution algérienne ». Plon. Documents de Tribune Libre n° 5. 256 pages. 1.950 fr.

(2) Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (dont Messali est alors président d'honneur).

→

qui a les mêmes intérêts, les mêmes soucis et les mêmes buts. Telle est la véritable source du nationalisme algérien qu'il ne faut pas aller chercher au Caire, à la Mecque, à Moscou, à Londres ou à Washington, qu'il ne faut pas attribuer au prestige de tel ou tel leader politique.

LES PREMIERS CLANDESTINS

C'est dans ce climat que se réunit en 1948 à Alger le premier congrès du M.T.L.D. On décide de développer dans le pays l'Organisation de Sécurité (l'O.S.) : elle doit comprendre des hommes inconnus, militants sélectionnés que le parti forme pour la lutte armée. A sa tête on trouve Ben Bella, Aït Ahmed et le député Khider (3). Un bulletin, « L'Algérie libre », est l'organe officiel du parti : en dépit de saisies systématiques il continue de paraître en arabe et en français.

Le fait d'appartenir au M.T.L.D. est considéré comme une « *atteinte à la souveraineté française* », les délits d'opinion sont jugés « *comme une tentative de soustraire à l'autorité de la France une partie des territoires sur lesquels elle s'exerce* ». La lutte anticolonialiste est assimilée à des actes de trahison.

En juillet 1948 une opération très dure est menée par la P.R.G. et les gendarmes contre Hausonvillers. Le 1er mai 1949 les gendarmes chargent la foule à Mascara. En septembre 1949 ratissage au douar Sidi-Ali-Bounab. Dès janvier 1950 des troupes sont dirigées sur l'Aurès.

Le 28 mars 1950 la police annonce l'existence d'un vaste complot... M. Naegelen rassure l'opinion le 5 mai :

> « *Nous avons mis la main sur une organisation clandestine dont on se demande si on doit la prendre pour un enfantillage ou si on doit la prendre au sérieux...* »

Toujours est-il que la police en profite pour arrêter un peu partout des militants du M.T.L.D. Les prisons se remplissent. Pour obtenir le régime politique les détenus font la grève de la faim. L'interrogatoire « poussé », pratiqué de façon sporadique par les singuliers policiers algériens, devient un procédé courant.

BEN BELLA A BLIDA

A ce moment sont arrêtés plusieurs des jeunes responsables de l'O.S. parmi lesquels Ben Bella qui, en compagnie de Mhasas, réussira à s'évader de la prison de Blida en 1952, de même Zighout et Ben Boulaïd qui s'échapperont de la prison de Bône. De nombreux militants condamnés par contumace rejoignent les maquis, les uns dans le Nord-Constantinois, les autres dans les Aurès, les autres encore en Kabylie où se trouvent déjà Krim, Ouamrane et Ben Tobal. Mohamed Khider parvient à gagner Le Caire, Aït Ahmed aussi. Boudiaf demeure en Algérie.

Entre 1952 et 1954 l'action paramilitaire s'élargit. Une véritable formation est donnée aux recrues, et des exercices de tir ont même lieu dans des endroits déserts. Les responsables de l'O.S. non incarcérés instruisent des commandos, des groupes de choc et de sabotage, des cellules de renseignements. C'est là l'origine de l'Armée de Libération Nationale.

LE C.R.U.A.

Pendant ce temps les « politiques », pris dans des rivalités de personnes, s'entre-déchiraient. C'est l'époque du « schisme » du M.T.L.D. Comme l'écrit Krim dans sa biographie « *la crise couvait alors à la tête de notre parti, frappé par l'immobilisme. Les militants de la base s'impatientaient... les pionniers s'enlisaient dans le dogmatisme enserrant toute l'organisation dans un cadre étriqué et formaliste, vidé de son riche contenu révolutionnaire.* »

C'est en se séparant des « politiques » impuissants que les responsables de l'action directe (l'O.S.) créèrent les bases de la révolution. Les neuf passent une sorte de contrat: Ben Boulaïd, Didouche, Ben M'hidi, Boudiaf, Bitat Rabah, Krim Belkacem (en Algérie) et Ben Bella, Khider, Aït Ahmed (au Caire) fondent en mars 1954 le Comité révolutionnaire pour l'unité et l'action : le C.R.U.A. Leur objectif : préparer l'action armée.

Le 29 mai 1954, au Caire, une « charte d'union des commandos nord-africains » est signée. A la même époque, Pierre Mendès France, à Paris, écrit une lettre au président du Conseil M. Joseph Laniel :

> « *On ferme délibérément les yeux sur l'existence partout dans le monde et principalement chez les peuples auxquels nous avons insufflé le goût de la liberté de profonds courants nationaux. On pallie la faiblesse des constructions politiques par la violence policière la plus oppressive, la plus odieuse, la plus opposée aux traditions libérales qui nous ont fait aimer dans le monde. Mais les événements que l'on prétend empêcher ou retarder en réalité on en accélère le cours, car chez les peuples évolués on transforme les revendications en révoltes...* »

Le 1er novembre 1954 naissait l'insurrection algérienne...

CHARLES-HENRI FAVROD.

(3) Ben Bella, Khider et Aït Ahmed, qui se trouvaient dans l'avion arraisonné le 22 octobre 1956, sont détenus à la prison de la Santé.

VIE QUOTIDIENNE

Le « petit risque »

● ***Les patrons vont payer 100 milliards de plus en cotisations à la Sécurité sociale. Au bénéfice de qui ?***

(Charpentier)

UNE ASSURÉE SOCIALE A LA PHARMACIE
Mme R. n'avait pas d'argent sur elle

COMME tous les lundis, Mme R... s'est rendue cette semaine à l'hôpital de son quartier. Agée de 72 ans, souffrant de diabète et d artérite, Mme R... doit se soumettre, sous peine de mort, à des analyses et à des examens réguliers.

Pour avoir cotisé pendant vingt-cinq ans à la Sécurité sociale, Mme R... a survécu jusqu'ici. Elle vit dans un extrême dénuement : pour se nourrir, s'habiller et chauffer la pièce unique qu'elle occupe rue Pierre-Leroux, elle dispose de 12.400 francs par mois, montant de la retraite des vieux travailleurs. Heureusement pour elle, Mme R... bénéficie de l'assurance sociale à 100 % ; ses frais médicaux lui étaient jusqu'ici avancés intégralement par « l'Aide médicale », réservée aux nécessiteux, et l'hôpital lui dispensait des soins sans qu'elle eût à débourser un franc.

Lundi dernier, toutefois, lorsque Mme R... arriva à l'hôpital à l'heure habituelle, l'assistante sociale lui déclara :

> « *Madame, nous n'avons plus le droit de vous soigner, à moins que vous ne nous versiez 80 % du prix de la consultation et des analyses. La Sécurité sociale vous remboursera d'ici une quinzaine.* »

Mme R... ne possédait pas la somme demandée.

L'ÉQUILIBRE COMPTABLE

Il y a en France 536.000 indigents qui se trouvent dans le même cas que Mme R... Vieux, infirmes, sans soutien, ils ne peuvent survivre à moins de soins constants. Depuis le 1er janvier, ces 536.000 personnes ont perdu leur banquier : la Cour des Comptes a déclaré injustifiée « l'Aide médicale » aux assurés sociaux 100 %.

Le décret qui prive des centaines de milliers d'indigents et d'infirmes de l'assistance médicale gratuite automatique, fait partie d'un train de mesures tendant à « assainir » la Sécurité sociale.

Celle-ci était donc « malade » ? Pas exactement : sa comptabilité était trop complexe au gré des partisans de l'équilibre comptable : les Assurances sociales présentaient, pour l'année écoulée, un déficit d'une trentaine de milliards. Ce déficit était largement compensé par l'excédent de recettes (plus de 100 milliards) de la Caisse d'allocations familiales. Peu importe : le gouvernement décida que l'équilibre comptable devait régner partout. Il entreprit donc d'équilibrer le budget des assurances maladie.

La mesure d'assainissement qui frappe le plus les salariés, c'est celle dite de « la suppression du petit risque », c'est-à-dire l'introduction d'une « franchise » semestrielle de 3.000 francs. Autrement dit : pour chaque semestre, la Sécurité sociale retient 3.000 francs sur les remboursements auxquels les assurés avaient droit jusqu'ici.

L'AVIS D'UN MEDECIN

Que pensent les médecins de cette mesure ? L'un d'eux, pédiatre, déclare :

> « *Certes, le seul moyen d'empêcher les assurés d'aller chez le médecin pour le moindre « bobo », c'est de les faire payer quelque chose. Or, en France, les soins médicaux n'ont jamais été gratuits : les assurés payaient déjà 20 % au moins des dépenses médicales. En tant que médecin, je ne peux donc voir que ces inconvénients dans cette nouvelle « franchise ». Les gens vont hésiter à consulter le médecin pour des symptômes qui leur semblent bénins. Et alors, gare aux grippes qui tournent mal, aux bronchites qui deviennent chroniques, à toutes les maladies qui ne sont faciles à combattre que prises à temps, au moment où, précisément, elles ne paraissent pas alarmantes au profane. Les progrès impressionnants enregistrés par la médecine préventive depuis la guerre sont remis en question.* »

Un syndicaliste, interrogé sur la même mesure, la considère comme « *un vol pur et simple* ». A l'appui de cette accusation, il cite les chiffres suivants :

— La « franchise » de 3.000 francs par semestre représente pour l'administration de la Sécurité sociale une économie annuelle de 17 milliards ;

— Une économie supplémentaire de 7 milliards sera réalisée grâce au nouveau taux de remboursement des médicaments ;

— 3,6 milliards seront en outre économisés par le non-remboursement des cures thermales ;

— La suppression de « l'Action sanitaire et sociale », enfin, permettra une économie de 3 milliards.

En additionnant tous ces chiffres, on obtient une économie totale de 30,6 milliards qui, intégralement supportés par les salariés et frappant le plus durement les plus pauvres, devrait mettre la comptabilité des Assurances sociales en équilibre.

Or, tout en diminuant les prestations sociales de 30 milliards, l'Etat majore de plus de 100 milliards les cotisations patronales aux Assurances sociales.

100 + 30 — 25 = ?

« *Entendez-moi bien,* dit M. D..., dirigeant syndical. *Ce n'est pas moi qui reprocherai à l'Etat de faire payer les patrons. Seulement, je constate ceci : la cotisation aux Assurances sociales fait partie du salaire. On nous l'a assez répété. Quand nous faisons remarquer que la part des salariés dans le revenu national est en baisse par rapport à 1938, on nous répond :* « La cotisation patronale fait partie du salaire. » *Je veux bien l'admettre, mais à une condition : c'est que ces cotisations bénéficient aux salariés.*

« *Or, les choses en sont maintenant au point suivant : on augmente les cotisations patronales de 100 milliards (ce qui peut permettre de nous disputer les augmentations de salaire qu'on réclame) et on diminue les prestations de 30 milliards. Les caisses sociales vont donc avoir 130 milliards de plus. Qu'est-ce qu'elles nous offrent en échange ? Une seule chose : un meilleur remboursement des consultations médicales. Savez-vous ce que ça va leur coûter ? 25 milliards au grand maximum. Restent 105 milliards. Ces 105 milliards viennent s'ajouter aux milliards d'excédents que la Sécurité sociale a réalisés cette année.*

« *A qui va tout cet argent ?*

« *Impossible de le dire, puisque personne n'a été consulté sur les décisions du gouvernement. Je vous dis seulement ceci : si l'Etat empoche les excédents, s'il transforme ainsi la Sécurité sociale, payée avec l'argent des salariés — et j'insiste : des seuls salariés — en une source de revenus parafiscaux, il vole purement et simplement les travailleurs d'une partie de la rémunération de leur travail.* »

MOUVEMENTS

La jeune sève

● *Perdus parmi les quelques députés de gauche dans la nouvelle Assemblée, deux hommes incarnent des forces nouvelles. Nestor Rombeaut et Bernard Lambert vont compter. Robert Barrat les présente :*

JEUDI, les députés de la nouvelle Assemblée siégeront à nouveau par ordre alphabétique. Aucune frontière ne pourra donc être tracée entre « la droite » et « la gauche ».

La gauche ? Qu'est-ce qui lie entre eux le groupe communiste qui incarne seul une opposition systématique au nouveau régime, le groupe socialiste qui n'opposera aux décisions du gouvernement que des « contre-propositions constructives » et les radicaux et le M.R.P. ralliés, avec quelque nuance à la majorité ?

Réduite en nombre, cette gauche demeure aussi divisée que celle de la précédente Assemblée. Les directives des partis restent identiques, les programmes demeurent les mêmes, les hommes aussi, sauf...

DEUX SURPRISES

Dans le fracas du déferlement U.N.R. sur l'Assemblée nationale, l'élection, dans la Loire-Atlantique, de Bernard Lambert, fermier de vingt-sept ans, et de Nestor Rombeaut, ancien soudeur à l'arc des Chantiers de Penhoët, est passée presque inaperçue. Ils sont tous deux des militants catholiques.

Ces deux surprises (l'adversaire de M. Lambert à Châteaubriant était M. André Morice, celui de Rombeaut un socialiste, M. Guitton, dont l'élection paraissait assurée) révèlent un phénomène politique neuf qu'une étude un peu plus attentive des résultats des élections de novembre permet de commencer à comprendre.

Là où il s'est contenté de réafficher des noms de sortants, le M.R.P. a essuyé des échecs retentissants dans les pays de vieille chrétienté où il paraissait le plus sûr de vaincre : Alsace, Bretagne, Calvados. Partout, au contraire, où il a osé, comme à Châteaubriant et à Saint-Nazaire, présenter des hommes nouveaux, le succès l'a récompensé (Maurice Blin à Charleville, J. Fontanet à Albertville, Louis Fourmond à Château-Gontier) ; ou bien il a opéré d'excellents placements pour les prochaines législatives : Poudonson à Arras contre Guy Mollet, le docteur Moutel à Ancenis contre M. de Sesmaisons, J. Ménager à Guérande contre M. Le Douarec, M. Popie à Auch contre M. Patrice Brocas.

« *Quinze jours avant la clôture des inscriptions, une centaine de jeunes sont venus à la ferme me demander de me présenter,* raconte Bernard Lambert. *Je ne me sentais pas prêt. J'aurais préféré attendre encore cinq ans. J'ai fini par dire oui.* »

A Saint-Nazaire, après le premier tour, plusieurs centaines d'ouvriers nazairiens se sont rendus tous les soirs, à pétrolette ou à vélo, dans les communes rurales de Coiron, Vigneux, Saint-Etienne-de-Monluc où le concurrent le plus menaçant pour Nestor Rombeaut — M. de La Villemarqué, U.N.R. — était arrivé en tête, pour expliquer aux paysans pourquoi il fallait faire confiance au militant C.F.T.C.

Ce succès parallèle de Lambert et Rombeaut a valeur d'exemple. Ici et là leur élection est le résultat, non de combinaisons tactiques, ou de campagnes à l'américaine, mais d'un travail en équipe d'hommes qui n'avaient pour la plupart jamais milité politiquement. Leur entrée dans l'arène a suffi à éveiller au sein de la paysannerie et du syndicalisme chrétiens de jeunes forces encore mal connues qui se manifestent pour la première fois au plan politique.

(Charpentier)

M. BERNARD LAMBERT
« *J'aurais préféré attendre cinq ans.* »

Le lent travail de formation civique accompli depuis la Libération par les mouvements d'Action catholique — et notamment la J.A.C. des jeunes agriculteurs — et les syndicats chrétiens est en train de porter ses fruits. Une nouvelle génération de militants chrétiens a, pour la première fois, tenu un bulletin de vote entre ses mains le 23 novembre dernier. Ces jeunes ne s'embarrassent pas d'idéologie. Ils ne sont victimes d'aucun « mal du siècle ». Leurs classes politiques, ils les ont faites non dans un parti, mais sur le tas, comme membres d'une caisse de Sécurité sociale, conseillers municipaux, secrétaires d'un syndicat ouvrier, sergents en Algérie, responsables d'un cercle rural.

C'est à partir de leur vie et de leur expérience quotidiennes qu'ils ont découvert que les structures de la France avaient vieilli, que la maison France était mal administrée.

Partout où cela était possible, ils ont misé sur un candidat dont le nom était synonyme à leurs yeux d'honnêteté, d'efficacité, de volonté de renouveau. Ils n'en ont pas trouvé tellement.

LE FORUM DE SAINT-NAZAIRE

« *Le soir du deuxième tour,* m'a dit Nestor Rombeaut, *quand on a appris les résultats, on s'est tous levés et on a chanté le vieux chant jociste : « Debout, classe ouvrière ! »*.

Pour les vieux syndicalistes C.F.T.C. de Saint-Nazaire — la génération des cinquante ans : Terrien, Chauve, Billon, Fondain, Guillermé — la journée du 30 novembre clôt un chapitre de l'histoire du mouvement, celui d'une période de luttes qui a duré trente années : lutte ouvrière contre le patronat, mais aussi lutte à l'intérieur du mouvement ouvrier pour que le droit de cité fût reconnu au syndicat chrétien, considéré d'abord comme un syndicat « jaune ».

« *Le premier jociste qui a voulu pénétrer en 1928 avec son insigne dans un atelier, les cégétistes le lui ont arraché et écrasé. Il a recommencé douze fois ; douze fois on le lui a enlevé. Les affiches qu'on placardait étaient systématiquement déchirées. Quand j'essayais de prendre la parole sur le terre-plein de Penhoët — c'est le Forum de Saint-Nazaire — les cégétistes venaient renverser les tréteaux de l'estrade. Il faut dire qu'on s'y prenait mal : on allait aux ouvriers avec un esprit de patronage, pour les convertir, les arracher à l'athéisme et au matérialisme. On s'est vite rendu compte que le monde ouvrier ne nous prendrait au sérieux, nous et notre foi, que si nous participions à ses luttes, à sa misère et à ses espoirs.* »

L'homme qui parle a quarante-sept ans, le poil grisonnant, le teint coloré et l'œil doux derrière ses lunettes de fer.

On le sent à la fois sentimental et têtu. Il a été l'un des rares députés à ne pas se lever lorsque M. Chaban-Delmas a été proclamé nouveau président de l'Assemblée. « *On ne peut tout de même pas oublier que c'est lui qui a parachuté Delbecque à Alger, non ?* »

Permanent de la C.F.T.C. depuis 1945, Nestor Rombeaut vit avec sa femme et ses trois enfants dans un petit logement ouvrier derrière la gare de Saint-Nazaire. Appointements mensuels équivalant à ceux d'un chef d'équipe. Pour la communion du dernier, Mme Rombeaut, ancienne jociste elle aussi, portait le même tailleur que pour celle de l'aîné. « *On peut dire qu'on en a connu des années de difficultés et même de misère.* »

TRENTE ANS DE COMBAT

« *Aujourd'hui, quand Nestor parle sur le terre-plein, tout le monde se tait et l'écoute,* raconte Terrien, un de ses vieux compagnons de lutte, fondateur du premier syndicat métallurgiste chrétien. *C'est qu'il a fait ses preuves. En 1944-45, à la tête du Comité des réfugiés, quand toute la population avait fui dans les communes environnantes une ville complètement sinistrée. Ensuite, à la tête des mouvements revendicatifs dé-*

→

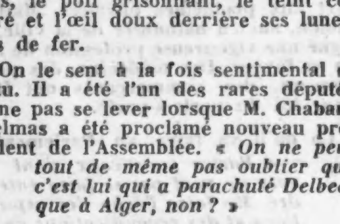
JEAN AMROUCHE
parle de l'Algérie

•

Merry et Serge Bromberger révèlent
COMMENT M. COTY FIT APPEL AU GÉNÉRAL DE GAULLE
dans
LA NEF

Au sommaire du numéro : FRANÇOIS MITTERRAND

La Nef : revue mensuelle illustrée - 100 pages - 200 francs
est en vente dans tous les kiosques - Abonnement : 26, rue Vernet, Paris-8e



machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 - 52-67

clenchés pour arracher aux patrons des augmentations horaires ou des accords d'entreprise. En 47, 50, 53, 55, 57, Saint-Nazaire a connu des heures difficiles, le déchaînement de la violence ouvrière et de la brutalité policière. Chaque fois Rombeaut a été à la pointe du combat. »

Bien sûr, la victoire n'a pas toujours couronné les mouvements revendicatifs : en 1950, les ouvriers ont dû reprendre le chemin de l'usine après une grève infructueuse de quarante jours. Et si la grève de 1955 s'est terminée par une augmentation massive de 22 % des salaires, celle de 1957 s'est soldée par un échec total.

Aujourd'hui, la crise menace à nouveau Saint-Nazaire : les chantiers diminuent le nombre des heures supplémentaires, Sud-Aviation ne peut pas reprendre des ouvriers qui sortent d'un congé de longue maladie; les entreprises du bâtiment débauchent du personnel. Une fois de plus, il va falloir se montrer vigilant, mener la lutte pour obtenir du gouvernement les crédits d'investissements qui empêcheront le marasme de s'installer dans la région et les foyers ouvriers de connaître le chômage et la misère.

Dans cette lutte sans cesse renaissante, un Rombeaut à Saint-Nazaire comme un Gilbert Declercq à Nantes, ont fait la preuve qu'un ouvrier n'a pas besoin d'être nécessairement communiste pour avoir droit aux matraques des C.R.S. ou représenter la plus grande force de résistance.

Sa récompense, aujourd'hui, ce n'est pas seulement de savoir qu'il est arrivé en tête le 30 novembre dans des quartiers comme Trignac, dont, depuis quinze ans, socialistes et communistes se partageaient les voix. C'est aussi de découvrir que grâce à lui et aux efforts de tous ses camarades, le milieu bourgeois nazairien s'est ouvert aux problèmes ouvriers. Maître Simon, ancien bâtonnier de la ville, a signé une vigoureuse profession de foi en sa faveur. Des médecins, des professeurs, des commerçants ont fait pour lui du porte-à-porte.

Ce qu'il va faire au Parlement ?

« *Parler pour ceux dont la voix ne peut pas se faire entendre. Me faire l'écho des aspirations et des revendications de la base ouvrière et paysanne. Nous non plus, on ne nous aura pas avec des promotions et des décorations. D'ailleurs, les copains ne me laisseraient pas dérailler longtemps. Je ne suis que leur porte-parole, et mon action au Palais-Bourbon ou au M.R.P. sera arrêtée après discussion en équipe.* »

PREMIERE EXPERIENCE

Ce que le jociste Rombeaut a mis trente ans à accomplir parmi les ouvriers de Saint-Nazaire, le jaciste Lambert est en passe de le réussir chez les paysans de Châteaubriant. Son élection est une des premières manifestations de la silencieuse révolution qu'a accomplie la paysannerie française depuis la Libération. La nouvelle vague rurale vient aujourd'hui lécher les murs du Palais-Bourbon.

« *La grande chose de l'avenir ce sera la J.A.C. Le jour où elle mettra le monde paysan en marche, ce sera sérieux* », a dit un jour un président de la République, Gaston Doumergue.

Carré, un air d'assurance tranquille, un regard clair, Bernard Lambert, vingt-sept ans, est un paysan ; mais dix années de vie militaire, de meetings, de cercles d'études et de stages

(A.D.P.)

UN CONGRÈS DE LA J.A.C.
Une prédiction de Gaston Doumergue

l'ont rompu à l'art de la parole et au maniement des idées générales.

« *Bernard, il est capable*, m'a-t-on dit dans son bourg de Teillé. *C'est une tête.* »

« *C'est la maladie qui a transformé ma vie. J'avais quitté l'école de Teillé à treize ans, avec mon certificat d'études, pour pousser la charrue aux côtés de mon père. La maladie m'a donné du loisir. Entre quinze et dix-sept ans, j'ai dû rester deux ans sans travailler. Tuberculose. J'ai suivi les cours par correspondance de l'Ecole d'Agriculture d'Angers. J'y ai appris qu'on pouvait introduire dans le travail des champs des méthodes scientifiques et rationnelles : sélectionner des semences, irriguer méthodiquement, comment un tracteur et la mécanisation de l'outillage pouvaient révolutionner les conditions d'exploitation d'un domaine.* »

LA PREMIERE MOISSONNEUSE

Avec ses parents, petits métayers des environs d'Ancenis, et ses trois frères, Bernard Lambert a connu de près, durant son enfance, la condition précaire, voire dramatique, de ces millions de petits exploitants français rivés à la terre, trop pauvres en savoir et en capitaux pour risquer la modernisation de leur entreprise.

Quand en 1950 son père se retire, Bernard Lambert reprend l'exploitation en communauté avec un de ses frères. Ses connaissances théoriques nouvelles, il va les mettre en pratique immédiatement : les deux frères entreprennent de drainer les terres marécageuses, d'arracher les haies vives, de commander à Angers des semences ou des engrais nouveaux, voire de faire un voyage en Hollande pour acheter une vache frisonne, bonne laitière. Très vite, on peut acheter un tracteur, un peu d'outillage moderne.

Une autre expérience achève de persuader les deux frères que le monde rural peut se sauver s'il le veut. Un de leurs voisins, Jean Richard, aujourd'hui président de la « Coopérative d'utilisation de matériel agricole en commun » qu'ils ont formée, est venu leur demander un jour s'ils accepteraient de se mettre à plusieurs pour acheter une moissonneuse-batteuse.

« *On est trop pauvres pour pouvoir s'en payer chacun une*, leur explique-t-il. *A sept, on pourrait s'en tirer ; la machine serait amortie sept fois plus vite, et on la passerait d'une ferme à l'autre au moment de la moisson.* »

Pas question encore de fonder une coopérative : les formalités sont trop longues et coûteuses. Un acte de copropriété sur papier timbré à 600 F suffira.

Les sept fermiers achètent l'engin, mais, au lieu de s'en servir chacun sur son domaine, ils se prêtent la main à tour de rôle :

« *Fallait voir comme ça débitait*, explique Jean Richard. *Depuis, tous les gros travaux on les a faits ensemble : plantations, récolte, moissons, labours... Notre vie en a été transformée. On a commencé à pouvoir respirer. Aujourd'hui, on achète tout le matériel mécanique en commun, depuis l'étuveuse à pommes de terre jusqu'à la machine à laver. Lequel d'entre nous, auparavant, aurait pu se payer une étuveuse de plusieurs millions ? Calculez le temps économisé pour les femmes. Avant, elles passaient plusieurs heures par jour pendant l'hiver à dégermer, à cuire et à écraser des patates pour les cochons. Maintenant, elles ont le temps de s'occuper de leur intérieur et de soigner leurs enfants.* »

VISITE D'UN AUMONIER

Bernard Lambert utilise les loisirs que lui laissent l'hiver et le travail en commun pour continuer à s'instruire et se cultiver. A travers la lecture d'Emmanuel Mounier, du Père Teilhard de Chardin, des volumes et revues des « Semaines Sociales » ou d' « Economie et Humanisme », il se convainc que le monde rural a lui **aussi son rôle à jouer dans l'édification d'une société plus fraternelle.**

Il en vient à cette conclusion que la coopération, l'union des petits agriculteurs entre eux, c'est le seul moyen d'échapper à la concentration capitaliste, de mettre un terme à l'exode rural et d'empêcher le prolétarisation massive des jeunes paysans.

« *Ce que nous avons fait à quelques-uns, pourquoi les autres ne le réussiraient-ils pas ?* »

La visite d'un aumônier lui offre sa chance en 1952 — il a vingt et un ans. L'abbé Vincent lui demande de devenir responsable national de la J.A.C.

Comme les autres mouvements catholiques de jeunes, la J.A.C. a subi depuis la guerre une évolution remarquable. D'abord sorte de patronage supérieur pour jeunes ruraux, elle s'est transformée sous la pression des événements en véritable mouvement éducatif. Des sessions d'études ont lieu où, sous la direction de responsables nationaux, les jeunes abordent non seulement les problèmes de leur foi, mais ceux de leur profession. Ils entendent des conférences de techniciens agricoles. On leur demande de faire des enquêtes de sociologie ou de géographie humaine.

« *Pourquoi la population rurale diminue-t-elle ? Est-il possible d'améliorer les rendements ? Vaut-il mieux faire des céréales ou de l'élevage ? De la viande ou du lait ? Quelle est la composition des sols dans votre région ?* »

Ces enquêtes forcent les jeunes à sortir de leur routine et à regarder ce qui se passe autour d'eux.

De 1952 à 1957, Bernard Lambert, quinze jours par mois, dirigera la ferme de la Fournerie ; le reste du temps il sera à Paris, ou voyagera à travers la province. Avec Michel Debatisse, et quelques autres jeunes dirigeants jacistes, il mettra partout en place des équipes qui s'habitueront à poser sur les problèmes de leur profession un regard neuf. Un type nouveau de militants ruraux fait ainsi son apparition dans les villages de France : créant ici une équipe de football, là un cercle d'études, appelant en consultation l'ingénieur agronome du département, organisant des « Coupes de la Joie », ils réveillent le monde rural, gagnent sa confiance, forment les jeunes à la vie civique.

La guerre d'Algérie et la profonde crise morale qu'elle a provoquée parmi les catholiques français, sont venues hâter cette prise de conscience.

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

Président du comité de direction : Pierre MENDES FRANCE

Le premier numéro de 1959 est sorti

- **LES ECHEANCES ECONOMIQUES**
  (Editorial - E. GERMAINS - A. ARMENGAUD)
- **ELECTIONS EN ALGERIE**
  (FONLUPT-ESPERABER...)
- **L'AVENIR DE LA DEMOCRATIE**
  (M. DUVERGER - S. HOFFMANN)

ABONNEMENTS { France ..... 1.500 francs / Etranger ... 1.800 francs / Le numéro .. 300 francs }

8, rue Henner - PARIS (IXe)
C.C.P. Paris 13.693-09

Près d'un million de ruraux auront été, à la fin de 1958, arrachés bon gré, mal gré, à leur milieu social traditionnel pour être plongés dans un univers nouveau : celui de la guerre et de la colonisation. Depuis quatre ans, tous les mouvements d'Action Catholique de jeunes, sans exception, ont mis en garde leurs militants contre la tentation du racisme et de la violence, les ont préparés à prendre contact avec la réalité algérienne. Démobilisés, les jeunes ruraux parlent peu de leur expérience algérienne, mais quand un Bernard Lambert ancien d'Algérie, cité à l'ordre de sa brigade par le colonel Thomazo, vient leur dire : « *Nous sommes, nous paysans, responsables de la faim du monde, de celle de l'enfant algérien comme de celle du paysan hindou. Les jeunes Européens doivent mettre leur compétence technique au service des peuples sous-développés. Il n'y a pas d'autre issue au drame algérien que dans le dialogue avec les nationalistes* », tous comprennent ce langage.

En 1956, cette longue action débouchera dans la création d'un nouveau mouvement syndicaliste paysan : le « Cercle national des jeunes exploitants », dont Lambert est secrétaire général adjoint. Ces jeunes ont découvert que leur profession est souvent mal représentée par des hommes qui défendent très bien certains intérêts particuliers, mais n'osent pas présenter les vrais remèdes dont l'agriculture a besoin. Le mouvement compte aujourd'hui 85 fédérations départementales et quelque 4.000 cercles à travers la France.

SYNDICATS ET POLITIQUE

Comme celle de Lambert chez les paysans de Châteaubriant, la victoire de Rombeaut à Saint-Nazaire a marqué une étape d'importance dans l'évolution des luttes ouvrières en France. Pour éviter la fuite de leurs permanents vers le M.R.P., les dirigeants C.F.T.C. avaient interdit en 1946 le cumul des responsabilités syndicales et politiques.

« *Le syndicalisme a essentiellement pour but,* disaient-ils, *la défense des intérêts professionnels.* »

Mais où commence cette défense et où s'arrête-t-elle ? Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de cloison étanche entre le social, l'économique et le politique. Le Plan Marshall, le taux d'escompte de la Banque de France, le niveau des investissements et les guerres coloniales et leurs répercussions, proches ou lointaines, sur le niveau de vie des fonctionnaires ou des métallurgistes. Tout en refusant d'aligner leurs prises de position sur celles d'un parti politique, certaines fédérations ouvrières de la C.F.T.C. (les Métaux, les Produits Chimiques, le Bâtiment) et le Syndicat général de l'Education nationale (S.G.E.N.) ont aidé leurs milliers d'adhérents à prendre conscience que tous les problèmes se tiennent, et qu'un militant syndicaliste, non seulement ne peut pas se désintéresser de la vie politique, mais qu'il doit encore agir sur elle.

Le lent travail de formation civique accompli depuis dix ans par des groupes comme « Reconstruction », les lettres politiques aux unions départementales ou le bulletin « Formation », est aujourd'hui en train de porter ses fruits. La C. F. T. C. est en essor constant : à Saint-Nazaire, lors des élections pour les délégués du personnel, le syndicat chrétien est arrivé pour la première fois à égalité avec F.O. et la C.G.T. La Fédération de la métallurgie, l'une des plus puissantes, n'a cessé d'augmenter le nombre de ses adhérents depuis quatre ans. Elle dépasse aujourd'hui le chiffre de 26.000.

Dans des régions à forte tradition chrétienne, où se créent de nouveaux centres industriels — Angers, Le Mans, Rennes, Troyes, Reims — des équipes de jeunes militants chrétiens ont toutes chances d'implanter rapidement un mouvement ouvrier aussi vigoureusement revendicatif, mais plus libéral que celui de la C.G.T.

Mais à nouveau se pose la question capitale : existe-t-il une formation politique susceptible d'accueillir en son sein toutes ces forces vives que le

M. NESTOR ROMBEAUT
« Les copains ne me laisseront pas dérailler. »

syndicalisme chrétien — ouvrier et paysan — a suscitées dans le pays, et d'en devenir l'expression ?

Malgré les appels du pied de M. Guy Mollet (« *Je ne verrais pas d'inconvénient à ce qu'un curé devienne un jour secrétaire d'une section socialiste* »), les anciens jacistes et jocistes sont peu tentés de rejoindre les rangs d'une S.F.I.O. sclérosée, dépourvue de dynamisme, conservatoire des ambitions satisfaites de fonctionnaires municipaux. « *Ah ! si Mendès avait quitté le parti radical en 1955 !* » regrettent-ils.

Mais il reste au fond, chez eux, surtout chez les vieux, une sorte d'amour déçu pour le M.R.P.

Bien sûr, le M.R.P. porte sa part de responsabilité dans la faillite des espoirs français depuis quatorze ans. Bien sûr, il y a Bidault, Maurice Schumann, Lecourt et Teitgen ! Mais, finalement, il existe un langage commun entre les militants démocrates-chrétiens et eux, une même conception du monde : on n'est pas obligé, comme avec les marxistes, de reposer le problème de la création du monde.

Bidault ou Lambert ? Tixier-Vignancour ou Rombeaut ? « *Si la direction du M.R.P. comprend l'importance du moment historique que traverse la gauche d'inspiration chrétienne en France,* dit Lambert, *elle fera appel partout à des jeunes et à des hommes nouveaux pour réorganiser le mouvement au plan local et départemental, comme au plan national. Sinon...* »

Sinon la sève nouvelle se fraiera un chemin sur ses propres moyens. Tôt ou tard, les Cercles des jeunes exploitants ruraux opéreront leur jonction avec les syndicats ouvriers.

Dès leur première visite rue de Poissy, après leur élection, Nestor Rombeaut et Bernard Lambert ont prévenu le secrétaire général Maurice Simonnet qu'ils quitteraient le mouvement si M. Georges Bidault continuait à figurer dans ses rangs.

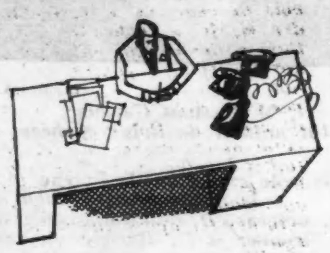
« *Qu'avons-nous de commun avec un homme qui a accordé son investiture à MM. Baylot, Tixier-Vignancour et André Morice et qui nous menace dans les couloirs des foudres de Jean XXIII ?* lui ont-ils demandé. *Entre lui et nous, entre le passé et l'avenir, il faut choisir.* »

La semaine dernière, au Comité national, qui a pris la décision de participer au gouvernement Debré et de soutenir son action, Nestor Rombeaut a été l'orateur de l'opposition le plus écouté. Trois jours plus tard, la C.F.T.C. faisait écho à ses inquiétudes en déclarant qu'il n'y avait pas de politique de redressement économique possible tant que durera la guerre d'Algérie.

Dans 15 jours, à Clichy, le Congrès national du M.R.P. devra tenir compte des forces nouvelles qui sont nées en son sein et que le mouvement devra digérer, exclure... ou suivre.

ROBERT BARRAT.

Ne conservant pas ses articles d'une saison sur l'autre,
MANBY SOLDE
OUVERT DE 9 H. 30 A 12 H. ET DE 14 H. 30 A 18 H.
toute sa collection 58-59 avec rabais allant jusqu'à 50%
19, rue Auber - 9 et 14, Av. Victor-Hugo
2, Chaussée de la Muette - 13, rue Vavin
LILLE - BORDEAUX



SEUL...

Il est une minute où le Chef d'entreprise se retrouve seul... la minute de la décision. C'est alors qu'il sent peser sur lui toute la responsabilité de l'entreprise. C'est alors qu'il apprécie pleinement cet inégalable instrument d'information qu'est le Panel Stafco.

Surclassant tous les moyens classiques d'information, le Panel Stafco vous renseigne immédiatement et en permanence, sur les moindres fluctuations de *votre marché et des marchés concurrents.* Branché directement sur le consommateur, il vous apporte par delà vos états de ventes, la réponse à ces questions complexes : Qui achète votre produit ? Où ? Quand ? En quelles quantités ? Quelle a été l'influence de telle campagne publicitaire ? etc... etc... Ceci sous forme de tableaux extrêmement clairs qui vous parviennent *chaque mois*, sur votre bureau. Vous pouvez alors prendre toutes vos décisions " en terrain ferme ".

PANEL STAFCO
18, RUE GAMBETTA
LE MESNIL-LE-ROI (S.-&-O.) TÉL. 962.31.04 +

(Des correspondants particuliers

LONDRES

● Le nouveau roman de Greene : Cuba.

UN des best-sellers du mois est le roman de Graham Greene, « Our Man in Havana » (Notre représentant à La Havane), qui raconte l'histoire d'un représentant en aspirateurs devenu par erreur chef des services secrets britanniques à Cuba. Et tout le monde se demande à Londres s'il ne s'agit pas d'une histoire vraie plutôt que d'un roman.

Dans une lettre incendiaire adressée au « Times », Graham Greene a dénoncé « *l'extraordinaire ignorance des affaires cubaines dont avait témoigné l'ambassade britannique de La Havane* ».

On sait que depuis avril dernier, l'Angleterre a été le principal fournisseur d'armes du président Batista et que les livraisons n'ont cessé qu'il y a trois semaines, après l'intervention à la Chambre des Communes d'un député travailliste.

Le Foreign Office a répondu à Graham Greene :

« *En octobre dernier, le gouvernement Batista contrôlait solidement tout le territoire cubain, à l'exception d'une petite zone montagneuse.* »

(Holmès)

M. GRAHAM GREENE
Un million de livres gâchées

Nouvelle explosion de Greene :

« *Je me trouvais à Cuba en octobre. Il était impossible de trouver à La Havane un seul chauffeur qui acceptât de vous conduire plus loin que la plage élégante de Varadero, à 130 kilomètres de la capitale par la grand-route.* »

Depuis cette date, le gouvernement anglais a livré à Batista des tanks, des chasseurs bombardiers et des roquettes. Le marché portait sur 1 million de livres (1.300 millions de francs).

● Deux « blue jeans » au cinéma.

IL y a quelques jours, deux jeunes gens de 16 et 17 ans se sont vu interdire l'entrée d'un cinéma parce qu'ils portaient des « blue jeans ». Cet incident a déclenché les protestations indignées de l'honorable Hugh Conway Seymour, huitième marquis de Hertford. Le refus d'admettre les deux jeunes gens, a-t-il dit, est « infâme » : l'un est son valet de pied, l'autre son maître d'hôtel.

● La City perd; l'Eglise gagne.

DEPUIS un mois, une lutte acharnée se déroule à Londres pour le contrôle de la British Aluminium (capital : 50 milliards de francs). Les directeurs de la B.A. souhaitaient le rachat de l'affaire par la compagnie américaine Alcoa, qui leur promettait de les maintenir à leur poste. Mais un groupe rival composé de la Reynolds Metals (concurrente américaine de l'Alcoa) et de la British Tube Investments se mit sur les rangs en faisant une offre presque double.

Sur ce conflit vint se greffer l'antagonisme de deux grandes banques ennemies : le groupe Lazards (conservateur, conseiller des directeurs de la B.A.) et le groupe Warburg (jeune, dynamique, conseiller de la Tube Investments).

Lorsqu'il devint clair que la Tube Investments allait l'emporter, la City décida d'intervenir. Un groupe de représentants des quatorze plus grosses firmes de Londres, dans lequel on trouvait deux directeurs de la Banque d'Angleterre, un Bowes-Lyon, un Salisbury, deux présidents des « Cinq Grandes » banques et le directeur de « Times », présenta une nouvelle offre au nom de l'Alcoa. De mémoire d'homme, on n'avait vu la City si solidement unie pour marcher au combat.

Elle allait à un désastre. La semaine dernière, on apprenait que la Tube Investments s'était déjà assuré plus de 50 % des actions de la B.A. La défaite des quatorze marque la fin d'un vieux mythe britannique : celui de la toute-puissance de la City.

Un grand bénéficiaire dans cette affaire : l'Eglise d'Angleterre qui détenait un grand nombre des parts de la B.A. et qui vient de les revendre avec un bénéfice net de plus d'un milliard de francs.

● Le gouvernement Macmillan devant « Lolita ».

L'AFFAIRE « Lolita » gagne l'Angleterre. Après le succès remporté aux Etats-Unis par le roman « scandaleux » de Vladimir Nabokov, les droits en ont été offerts à plusieurs éditeurs britanniques mais tous ont commencé par se dérober. Les lois anglaises sur l'obscénité sont extrêmement rigides et leur violation peut conduire un éditeur en prison.

Les éditions George Weidenfelt ont finalement décidé de courir le risque et l'annonce de la publication de « Lolita » (pour une date non précisée) a déclenché la plus vive bataille littéraire que l'Angleterre ait connue depuis des années. La plupart des critiques se sont ralliés au point de vue américain (favorable) mais il s'en est trouvé quelques-uns pour soutenir que le roman de Nabokov n'est qu'un livre pornographique.

On ignore encore quelle sera la réaction du gouvernement. On craint, cependant, que le ministre de l'Intérieur, M. Butler, ne soit contraint à poursuivre Weidenfelt sous la pression de la « vieille garde » conservatrice.

L'information la plus surprenante est venue d'une petite cité bourgeoise et proprette du Kent, Tunbridge Wells. Le directeur de la bibliothèque municipale a en effet annoncé que « Lolita » se trouvait dans ses rayons depuis deux ans déjà « *et que le livre n'avait jamais été très demandé* ».

TEL-AVIV

● Deux Allemands dans les kibboutz.

L'HISTOIRE de deux pasteurs allemands invités par le ministère des Affaires étrangères israélien à étudier sur place la vie des *kibboutzim* illustre assez bien les attitudes contradictoires et passionnelles de l'opinion israélienne à l'égard de l'Allemagne.

Le premier, envoyé pour trois mois dans un *kibboutz* appartenant à la tendance de gauche du *Mapam* (parti socialiste), fut accueilli courtoisement et s'intégra avec enthousiasme à la vie de la communauté. Conquis par une expérience qui lui semblait réaliser le « socialisme idéal », il demanda, à la fin de son stage, à être admis comme membre du *kibboutz*. Mais le ministère des Affaires étrangères, consulté, ne l'a pas autorisé à prolonger son séjour. Il devra donc quitter le pays à l'expiration de son visa.

Le second pasteur, envoyé dans un *kibboutz* voisin, y reçut un accueil tout différent. Plusieurs membres de la colonie s'opposèrent à ce qu'il y passât plus d'une nuit et menacèrent de partir eux-mêmes si l'Allemand n'était pas renvoyé sur-le-champ. Interrogés par un journaliste, ils déclarèrent : « *Que savons-nous de son passé ? Que faisait-il pendant la guerre ?* » Ils obtinrent finalement que le pasteur fût dirigé vers une autre communauté.

Les films allemands projetés en Israël font salle comble (beaucoup d'immigrants sont originaires de pays germaniques), mais un grand débat s'est ouvert il y a quelques semaines sur l'opportunité de leur importation. Lancée par l'Association des victimes du nazisme, la campagne contre les films allemands a reçu l'appui de la presque totalité de la presse.

(Bernand)

LES DANSEUSES DE KEITA FODEBA
« Si nous avions su. »

● Corsage obligatoire pour les danseuses noires.

« SI *nous avions su que vos censeurs étaient si pudibonds*, ont déclaré les danseuses des Ballets africains de Keita Fodeba, *nous aurions refusé de venir en Israël.* » Craignant que le spectacle de leurs poitrines nues n'offusque la pudeur publique, la censure de Tel-Aviv les a en effet contraintes à se produire dans des accoutrements « décents » et à retirer de leur programme une danse jugée « licencieuse ». Malgré les protestations de la presse et des danseuses elles-mêmes — indignées de se voir assimilées à des strip-teaseuses — des corsages multicolores ont dû être confectionnés en toute hâte.

La troupe a cependant obtenu un très grand succès, renforcé encore par l'intérêt accru qui se manifeste en Israël pour les pays africains qui ont accédé récemment à l'indépendance et sont en train de nouer des liens d'amitié étroits avec le jeune Etat juif.

● Le colonel Chadmi passe en jugement.

AU garde-à-vous, crispé jusqu'à la rigidité, le lieutenant-colonel Isachar Chadmi a déclaré à l'ouverture de son procès : « *Je reconnais les faits, mais je nie l'accusation de meurtre. Je plaiderai non-coupable.* »

Chadmi est un des plus brillants officiers de l'armée israélienne, lié par des relations d'amitié à de nombreuses personnalités politiques de premier plan. Il est accusé du meurtre au premier degré de 25 hommes et adolescents arabes du village de Kfar Kassem, abattus sans sommation par une patrouille le 29 octobre 1956 pour n'avoir pas respecté une consigne de couvre-feu... dont ils n'avaient pas été informés.

Il y a trois mois, les soldats et officiers qui avaient participé au massacre ont été condamnés à de lourdes peines de prison. Chadmi, aux ordres duquel ils s'étaient conformés, se trouvait alors aux Etats-Unis. Il en est revenu volontairement pour se présenter devant les juges. Il n'ignore pas que le verdict ne peut être que « coupable » et que sa carrière militaire est brisée.

Les habitants arabes de Kfar Kassem n'avaient pas demandé ce second procès. Pour eux, justice avait été faite avec la condamnation des exécutants et le versement d'indemnités considérables aux parents des victimes. Mais pour tous les Israéliens, l'oubli ne pouvait être jeté sur cette histoire qu'avec la condamnation de l'officier supérieur qui commandait le secteur où se déroula le drame.

TOKYO

● Un film explosif : Pearl Harbor.

LA firme cinématographique japonaise Shin Toho vient de terminer un film intitulé : « La Grande Guerre d'Asie et la Justice internationale », dont le but est de prouver :

1) Que l'attaque du 7 décembre 1941 contre Pearl Harbor fut un acte de légitime défense et non une agression contre les Etats-Unis ;

2) Que les criminels de guerre japonais jugés au lendemain de la guerre étaient innocents.

Les autorités américaines avaient interdit à tous les G.Is stationnés au Japon de figurer dans le film. Le général Mac Arthur, dont le rôle est joué par un businessman de Sydney, y a l'accent australien. La première présentation a eu lieu le 3 janvier. Le succès de ce film au Japon et dans tout le Sud-Est asiatique permettra de juger l'ampleur du nouveau courant « ultra-nationaliste » japonais.

● M. Carlos Garcia fait un test.

LE président des Philippines, M. Carlos P. Garcia, vient d'arriver au Japon pour une courte visite officielle. M. Garcia s'est « invité » lui-même et a quitté Manille contre la volonté de son Parlement qui jugeait ce déplacement inopportun. Du succès de ses contacts avec les dirigeants japonais dépendra non seulement son avenir politique personnel, mais l'avenir des relations entre Tokyo et Manille.

Les Philippins n'ont pas oublié les atrocités japonaises de la guerre du Pacifique. Ils laissent entendre que si M. Garcia était mal reçu, un boycott des produits japonais pourrait être organisé dans plusieurs pays du

(A.P.)

UN GROUPE D'INFIRMIÈRES MILITAIRES JAPONAISES
Un acte de légitime défense

Sud-Est asiatique. Un rapprochement entre Tokyo et Manille, en revanche, pourrait entraîner d'autres « réconciliations » et renforcer la position japonaise en Asie.

● Les criminels B et C: en vacances.

L'AMBASSADE des Etats-Unis à Tokyo vient d'informer le gouvernement japonais de la décision américaine de gracier les 83 derniers criminels de guerre nippons des catégories B et C (tous les condamnés de la catégorie A ont été exécutés). Les autorités locales ont eu un certain mal à transmettre la bonne nouvelle aux intéressés : libérés sur parole depuis quelques mois, ils étaient tous partis en vacances pour les fêtes du Nouvel An aux quatre coins de l'archipel.

MOSCOU

● Quinze questions au citoyen soviétique.

LE quatrième recensement organisé en Russie sous le régime soviétique a commencé mercredi dernier à minuit. Le dernier avait eu lieu en 1939 et le chiffre de 200.200.000 habitants avancé par l'administration russe en 1956 n'était qu'une estimation statistique. Outre les pertes dues à la guerre, les changements intervenus dans la répartition de la population (417 villes nouvelles ont été créées depuis 1939) n'ont jamais été chiffrés avec précision.

600.000 enquêteurs poseront à chaque chef de famille quinze questions. La dernière invitera le citoyen soviétique à se ranger dans une des catégories sociales suivantes : ouvrier, employé, kolkhozien, artisan-coopérateur, paysan individuel, artisan individuel, membre d'une profession libérale ou serviteur du culte.

Les renseignements fournis ne pourront être communiqués à aucune autre administration. Toutes les réponses seront centralisées à la Direction centrale de la statistique, rue Kirov (le seul immeuble de Moscou construit par Le Corbusier). Les résultats occuperont 400 volumes de 500 pages chacun.

● Les Russes suivent Mikoyan avec passion.

L'HOMME de la semaine, à Moscou comme à New York, c'est M. Mikoyan. Alors que les grandes tournées de propagande de B. et K. à travers l'Asie n'avaient suscité qu'un faible intérêt, le peuple soviétique suit avec passion les péripéties du voyage en Amérique de son n° 2.

Bien que ce déplacement continue de lui être présenté officiellement comme des « vacances touristiques », il sent qu'il s'agit cette fois d'une affaire sérieuse et qu'il pourrait en sortir une transformation des rapports entre les deux grandes puissances.

MM. MIKOYAN ET HENRY FORD II (U.P.)
Qui contrôle le soleil ?

La presse est d'ailleurs généreuse en détails sur l'emploi du temps de M. Mikoyan. Les tirades anticapitalistes ont cédé la place à une description minutieuse des faits et gestes du vice-président du Conseil et de l'accueil cordial qui lui est fait (les manifestations des réfugiés ne sont, bien entendu, pas mentionnées). Indépendamment de son importance politique, le voyage de M. Mikoyan est ainsi l'occasion d'un véritable « reportage sur l'Amérique » et l'on constate que les lecteurs soviétiques, généralement privés de toute information « vivante » sur l'Occident, s'en délectent.

(Bureau d'Inf. Soviétique)

LA TRAITE DANS UN KOLKHOZE
« L'essence de nos jeunes vies. »

● Impératif : s'intéresser aux arts.

« L'amour du peuple — [telle est la récompense,
Et l'essence de nos jeunes [vies.
Porte au loin un regard fier
Et reste le premier en tout,
Dans les brigades commu- [nistes
Faisons voile vers le communisme. »

TEL est l'hymne composé par le poète Dolmatovski, sur une musique de Zonovia Kompaneitska, pour les nouvelles « brigades du travail communiste » destinées à relancer l'émulation socialiste parmi les travailleurs russes.

Le mouvement a été lancé en novembre dernier par la cellule *komsomol* (jeunesses communistes) de l'atelier de réparation de locomotives du centre de triage de Riazan. Les jeunes travailleurs qui y adhèrent s'engagent non seulement à dépasser leurs normes de production, à perfectionner leurs méthodes de travail et à « promouvoir l'automation », mais à être des « modèles d'hommes communistes ». Ils doivent étendre leurs connaissances dans tous les domaines, s'intéresser à la musique, à l'art, etc.

Le titre de « brigade du travail communiste » n'est décerné, sur décision du Komsomol, qu'aux collectifs de jeunes « ayant obtenu d'importants succès dans l'exécution de ces obligations ».

NEW YORK

● La conversation entre Mikoyan et Henry Ford.

SI tout le monde n'était pas certain que la visite de M. Mikoyan peut entraîner un bouleversement important des relations américaines, son voyage friserait le burlesque. Traversant le pays à une allure record, il entre en coup de vent dans les supermarkets, les motels et les usines, goûte les plats, essaye les voitures, serre les mains des travailleurs, pour redevenir peu après, dans ses entretiens avec Dulles, Nixon, Stassen ou d'autres dirigeants politiques, le puissant représentant de l'U.R.S.S.

Sa brutale franchise semble lui avoir valu la sympathie de beaucoup des gros industriels qui l'ont reçu à leur table. « *C'est un vendeur admirable* », a dit l'un d'eux. Et un autre : « *J'ai écouté tous ses arguments en cherchant à les démolir, mais j'ai finalement conclu qu'il disait la vérité.* »

Il y eut entre Henry Ford II et Mikoyan un échange qui ne manqua pas d'humour.

« *Vous êtes extraordinaire,* lui dit Mikoyan. *J'arrive dans votre usine et le soleil disparaît derrière un nuage. Vous contrôlez même le soleil.*

— *Nous pensions que c'était vous* », répondit Ford.

Mais M. Mikoyan n'a pas reçu que des sourires. Dans presque toutes les villes où il s'est arrêté, des groupes de réfugiés hongrois et de citoyens américains originaires des pays de l'Est ont tenu à lui exprimer leur opinion en le bombardant de boules de neige ou d'œufs frais, selon le climat.

Le sens de la visite de Mikoyan n'est pas, cependant, dans cette tournée spectaculaire. Parmi les résultats qu'elle peut avoir, on note ici :

1) Une série de conversations directes — et discrètes — entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. sur les grands problèmes qui les divisent ;

2) L'ébauche d'un compromis ou du moins l'ouverture d'une porte de sortie dans l'affaire de Berlin et dans la question allemande ;

3) La présentation aux maîtres du Kremlin d'un rapport de première main fait par l'un des dirigeants soviétiques les plus astucieux, sur ce qu'il a vu aux Etats-Unis ;

4) La perspective d'une augmentation des échanges commerciaux entre l'U.R.S.S. et l'Amérique.

● La dernière découverte : le « nebbish ».

LA mythologie populaire américaine s'est enrichie d'un nouveau personnage : le *nebbish.*

En yiddish, le *nebbish* est une « âme perdue ». En américain moderne, c'est un individu d'une insignifiance agressive. « *Quand un nebbish entre dans une pièce, on a l'impression que quelqu'un vient d'en sortir.* » C'est lui qui fait tomber dans la tasse le couvercle de la cafetière, qui enferme ses clefs dans l'appartement, qui attrape un tour de reins en ramassant ce qu'un autre a laissé tomber. Il a le génie de l'inopportun et un sens inné de la gaffe.

Le « nebbish » est sorti du folklore yiddish pour entrer dans celui de l'Amérique il y a deux ans et demi environ, lorsqu'un jeune dessinateur nommé Herb Gardner décida d'inventer un personnage « *qui n'aurait pas l'air supérieur aux autres* ». Le fruit de ses efforts fut une créature avachie et flasque au nez en queue de castor et à l'expression stupide, que Gardner alla aussitôt présenter à un fabricant de « petits cadeaux originaux ». On lui demanda de trouver un nom pour ses personnages. « *Je les ai regardés,* dit Gardner, *et j'ai trouvé qu'ils avaient l'air de nebbishs.* »

Le succès vint doucement. Il y eut d'abord une « poupée nebbish », déprimante boulette de caoutchouc garantie « *ne pouvant servir à rien* ». Puis on vit apparaître les « nebbishs » sur des cendriers, des serviettes en papier, des blocs-notes, des papillons collants, etc. Un an plus tard, ils étaient partout et les collégiens organisaient des « nebbish parties » avec élection d'une « reine des nebbishs ».

Si peu réconfortants soient-ils, les « nebbishs » sont cependant moins déprimants que certaines des nouveautés dont l'Amérique s'amuse. Ils sont loin d'atteindre à l'horreur de certaines cartes de vœux « surprises » qui s'arrachent par millions.

Les psychologues se sont évidemment penchés sur le problème et se sont relevés pessimistes. Des « nebbishs », l'un d'eux a dit :

« *S'ils ont du succès, c'est parce qu'ils expriment la faiblesse de l'individu dans la société, de plus en plus rigidement organisée.* »

LES “NEBBISHS” QUI ONT CONQUIS L'AMÉRIQUE

« Les hommes ne valent pas grand-chose. »

« Moi aussi, je t'aime. Maintenant, ferme-la et assieds-toi. »

« Je crois que nous avons trouvé l'accord parfait. »

« Je t'ai, mais qu'est-ce que j'ai d'autre ? »

« Je ne me soucie plus du qu'en-dira-t-on. »

A LA MODE CUBAINE

par TIM

M. FIDÈLE DEBRÉ
Premier ministre.

M. FIDÈLE SOUSTELLE
Ministre délégué à la Présidence du Conseil.

M. FIDÈLE PINAY
Ministre des Finances.

M. FIDÈLE MALRAUX
Ministre d'Etat

M. FIDÈLE MICHELET
Garde des Sceaux

M. FIDÈLE JACQUINOT
Ministre d'Etat.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Dépanné*** deux cent cinquante-deux de ses lecteurs qui ont déjà fait appel aux nouveaux « services-Express » mis à leur disposition la semaine dernière. (Voir page VII.)

● ***Conseillé*** à une jeune femme qui a une maisonnée un peu lourde et pas d'aide ménagère de s'inscrire à l'Union Commerciale des Consommateurs (U. C. C.). Cette coopérative d'achat paraît particulièrement bien organisée. Plus de six cents produits peuvent être livrés gratuitement à domicile par son intermédiaire. Le catalogue comprend l'alimentation, les produits d'entretien, la parfumerie, et même certains articles ménagers. Les articles proposés sont très variés et appartiennent en grande majorité à des marques connues. Les livraisons ont lieu chaque semaine à jour fixe, dans Paris et cent quatre-vingts localités de la banlieue. Les commandes doivent être faites six jours ouvrables avant le jour de livraison prévu pour votre arrondissement ou votre localité.

Les prix sont sensiblement inférieurs à ceux pratiqués chez les détaillants. Un litre d'huile Lesieur est vendu 258 fr. (260 fr. dans les épiceries), les petits-beurre 150 fr. (164 fr. dans le commerce), un paquet géant de Sunil 112 fr. (160 fr. en réclame dans une droguerie). Le système de commande est également très pratique. Des feuilles portant la liste complète des articles disponibles sont envoyées aux consommateurs. On désigne d'une croix le produit désiré et l'on renvoie la feuille dans une enveloppe déjà imprimée à l'adresse de l'U. C. C., 45, rue d'Hauteville, Paris (Tai. 82-35). Règlement à la livraison.

● ***Étudié*** les méthodes de rajeunissement cellulaire actuellement pratiquées en France. Sans pouvoir prendre parti pour ou contre ces cures, elles est obligée de constater que certains résultats sont étonnants. (Voir page II.)

● ***Lu*** le « Journal Officiel ». Elle y a appris que la réforme du baccalauréat, qui comporte notamment la suppression de l'oral, des épreuves écrites renforcées et la création d'une épreuve de langues vivantes préliminaire ne sera appliquée que l'an prochain. Donc, rien de changé pour les candidats 1959 de première ou seconde partie. En juin et en septembre, les épreuves se dérouleront comme d'habitude.

● ***Cherché*** dans tout Paris une infirmière pour venir faire des piqûres à domicile. Elle a appris que presque tous les services d'ambulance (adresses au Bottin) disposent aussi de gardes-malades et d'infirmières. Voici les tarifs de l'un de ces services :

● garde-malade : 3.200 fr. de jour, 3.600 fr. de nuit (pour douze heures de garde);

● piqûres intra-musculaires : 340 fr. En plus, des frais de déplacement qui peuvent doubler le prix de la piqûre. (Ambulances Saint-Jacques, 41, boul. Saint-Jacques, Gob. 18-70).

D'autre part, on peut s'adresser à l'Association des Etudiants en médecine de Paris, 26, rue du Faubourg-Saint-Jacques, Odé. 25-44, qui envoie des étudiants qualifiés pour faire des piqûres, avec l'accord du médecin traitant. Le prix est très intéressant : 300 fr. environ, mais cette activité des étudiants en médecine n'étant pour le moment pas officielle, on n'obtiendra pas de remboursement de la Sécurité sociale.

● ***Rêvé*** devant les prospectus de la Compagnie générale transatlantique qui organise des « cures-croisières » aux Antilles, pour les hommes et les femmes déprimés qui veulent fuir la foule du métro et la sonnerie du téléphone. La croisière comprend douze jours de traversée à l'aller, avec une escale de mazoutage ; un séjour de vingt-quatre à trente-six heures à Fort-de-France ou à Basse-Terre ; et onze jours de voyage de retour sans escale, sur un bananier transformé en paquebot.

Les conditions de vie à bord semblent idéales : douze passagers au maximum, cabines particulières avec salon et salle de bain, quatre repas par jour, distractions multiples (bibliothèque, discothèque, jeux de pont, etc.) et... climat délicieux.

Les départs ont lieu toute l'année à la cadence de trois bateaux en moyenne par semaine. Les réservations se font deux mois à l'avance chez Fréval-Sibon et fils, 19, rue Martel, Paris-X^e (Pro. 77-44).

Il reste à pouvoir consacrer de 160.000 à 200.000 fr. par personne à ces trois semaines de cure.

SPORTS D'HIVER 59
Attention aux augmentations. (Voir pages III, IV, V.)

SANTÉ

Cellules de rechange

● ***Il existe actuellement en France deux méthodes de rajeunissement.***

CHAQUE fois qu'un événement place au premier plan de l'actualité un homme âgé qui a conservé, malgré le chiffre 7 ou 8 au début du nombre de ses années, une apparente solidité physique et morale, la question se pose : « A-t-il suivi une cure de rajeunissement cellulaire ? » Certains d'entre eux ne s'en cachent pas et sont une vivante publicité pour leurs médecins, d'autres préfèrent garder le secret. Il est difficile de savoir si telle vedette ou tel homme politique a ou non employé les méthodes modernes de rajeunissement : rien ne ressemblant plus à un homme bien « conservé » qu'un homme bien « rajeuni ».

NE PAS CONFONDRE

Il existe actuellement en France deux techniques de rajeunissement cellulaire qui sont sinon ennemies, du moins concurrentes. L'une est officielle, l'autre n'est que tolérée. La première a été expérimentée par les professeurs Léon Binet et François Bourlière pour deux grands laboratoires français ; la seconde est celle du Dr Niehans, médecin suisse connu du grand public pour avoir appliqué sa méthode à Churchill, Adenauer et Pie XII entre autres. Les différences qui les séparent sont sensibles :

NIEHANS

La méthode est tolérée en France, mais pas officiellement reconnue.

On injecte directement au patient des cellules fraîches hachées le plus finement possible.

— Les cellules proviennent de fœtus ovins ou bovins ;

— Les divers organes sont broyés et injectés séparément, selon l'effet qu'on veut obtenir.

● PRINCIPE : rajeunissement d'un organe humain fatigué par l'apport de cellules fraîches provenant de l'organe correspondant prélevé chez un fœtus animal. Un test préalable permet de savoir quel organe doit être rajeuni. Il faut une injection par organe. On peut en pratiquer jusqu'à dix le même jour.

BINET-BOURLIERE

La méthode est officielle. Elle a reçu le visa du ministère de la Santé publique.

— On injecte des extraits embryonnaires réduits en poudre (lyophylisés) par des procédés spéciaux.

— On se sert d'embryons de veau uniquement.

— C'est le fœtus entier qui est réduit en poudre, sans distinction d'organes.

● PRINCIPE : régénérer les cellules des reins et du foie qui sont des organes-clés de l'organisme. Une fois rajeunis, ces organes-clés entraîneront le rajeunissement général. Il s'agit de stimuler le métabolisme (les échanges) par l'injection d'un produit complexe et non plus différencié.

27 ANS D'EXPERIENCE

Alexis Carrel avait déjà montré qu'il suffisait de placer dans une culture de tissu en dégénérescence quelques cellules « neuves » du même tissu pour que la culture se mette à revivre. Mais c'est le Dr Niehans, chirurgien suisse de Vevey, qui franchit le pas décisif en appliquant pour la première fois à un être humain la technique des « cellules fraîches ».

L'histoire se passe en 1931. Une femme est à l'agonie. Ses glandes parathyroïdes ont été détruites accidentellement au cours d'une intervention chirurgicale; elle est vouée à une mort rapide. Son médecin demande alors à Niehans d'essayer de greffer sur elle les glandes parathyroïdes d'un animal. Niehans fait prélever celles d'un veau, mais il n'a pas le temps de pratiquer la greffe, la malade entre en agonie, impossible de l'opérer. Alors, pris d'une inspiration subite, le Dr Niehans hache les glandes qu'il se préparait à greffer, les mêle à du sérum physiologique et les injecte à la mourante. A l'encontre des données générales admises jusque-là, non seulement ces protéines étrangères furent bien supportées par l'organisme très affaibli de la malade, mais elle guérit. Elle vit encore.

Ce n'est que vingt ans plus tard, en 1951, que Niehans, sûr de son fait, ouvrit sa clinique de traitement par les cellules fraîches. **Des guérisons spectaculaires, des patients illustres lui apportèrent la célébrité. De Suisse, sa méthode s'étendit en Allemagne et dans d'autres pays. 500 médecins sont déjà allés faire un stage en Suisse pour se mettre au courant de ses méthodes et les appliquer à leur tour.**

Les premières cures de cellules fraîches réalisées en France datent de 1953. La méthode Niehans est appliquée à l'heure actuelle par des équipes médicales spécialisées dans trois centres de traitement, un à Paris, deux en Seine-et-Oise. C'est donc vingt-sept ans d'expérience qu'il faut mettre à l'actif de la méthode de Niehans.

UNE CURE EN TROIS JOURS

Elle a un autre avantage. C'est une méthode rapide : le traitement dure trois jours. Chaque clinique possède sa ferme d'élevage qui fournit les animaux, vaches ou brebis arrivées au deuxième tiers de leur gestation et régulièrement contrôlées du point de vue sanitaire.

Lorsqu'une injection est décidée, tout doit aller très vite. Dès que l'animal est abattu, on prélève l'utérus et on l'apporte sans délai dans une salle d'opération dont l'air est entièrement stérile. L'équipe qui va préparer les cellules est prête : masques, gants, blouses stérilisées comme pour une intervention chirurgicale. On ouvre l'utérus, avec les mêmes précautions que pour une opération, on extrait le fœtus et on prélève ses différents organes. On les hache séparément et à la main, seule méthode valable pour ne pas abîmer les cellules. On obtient alors une bouillie injectable dont les fragments sont au maximum de l'ordre d'un demi-millimètre. Le hachis de cellules est mis immédiatement en suspension dans le liquide de Ringer, de composition analogue à celle du sérum physiologique. Sur une table, des seringues dans des boîtes au nom de chaque malade. Chacune sera emplie des extraits d'un seul organe. Les piqûres sont faites immédiatement. La même personne peut en subir sans inconvénient de 5 à 10 selon le nombre d'organes à régénérer. Les piqûres, intramusculaires, ne sont pas plus douloureuses que des injections de produits en suspension huileuse.

Le patient doit rester couché pendant trois jours pour permettre une bonne absorption par son organisme des cellules injectées. Seul traitement : du repos, pas de viande, pas de tabac ni d'alcool pendant un mois. Les injections provoquent une double réaction : d'abord un léger choc ou une fatigue parfois importante et qui peut durer une quinzaine de jours. C'est la période pendant laquelle les tissus injectés sont « mangés » par l'organisme. Puis, vers la quatrième ou la cinquième semaine, la fatigue disparaît, on se sent parfaitement en forme, le corps est « revitalisé ».

DES RESULTATS APPRECIABLES

Aucun des médecins qui appliquent cette méthode ne peut dire comment **opèrent les cellules fraîches. Ils constatent seulement les résultats qui sont, selon eux, appréciables.**

La cure exercerait une action bienfaisante sur les organes correspondant à ceux qu'on a injectés : foie, rate, thyroïde, etc. Elle en stimulerait le fonctionnement et, dans certains cas, guérirait leurs troubles.

L'ETAT GENERAL

Meilleur équilibre nerveux, disparition de la fatigue, suppression de nombreux malaises et même de troubles physiologiques précis comme la constipation sont également constatés.

Par ce double effet, la méthode de Niehans combat donc efficacement la vieillesse prématurée, mais l'expérience a montré, selon ses partisans, qu'elle donne aussi de très bons résultats dans des cas bien précis :

● LES AFFECTIONS CARDIO-VASCULAIRES : usure, fatigue, durcissement des vaisseaux sanguins, suites d'un infarctus du myocarde, amélioration des artérites.

● « LA MALADIE DES HOMMES D'AFFAIRES », surmenage, fatigue générale, asthénie, peuvent disparaître (avec trois jours d'arrêt d'activité seulement).

● L'IMPUISSANCE SEXUELLE : les résultats sont excellents mais dans ce domaine particulier le psychisme intervient pour une part qu'il est difficile d'apprécier.

● L'ARRIÉRATION MENTALE : pas plus qu'une autre, la méthode de Niehans ne guérit, hélas ! les enfants arriérés ou les mongoliens, mais elle peut les améliorer sensiblement. Une mongolienne de vingt ans passait ses journées assise sur une chaise, incapable de s'habiller et presque de parler. Après la cure, elle s'habille seule, aide sa mère à de menus travaux ménagers, tient de petites conversations et fait même des projets : « Cet été, j'irai à la mer. »

● CERTAINES FORMES DE MALADIES ALLERGIQUES : une femme couverte depuis des années d'un eczéma qui résistait à tous les traitements a vu son eczéma disparaître complètement après une cure de cellules fraîches. La guérison persiste depuis trois ans.

ET DES INCONVENIENTS

Pourquoi, dans ces conditions, la méthode de Niehans n'est-elle pas reconnue officiellement en France ?

Parce que l'Académie de Médecine estime qu'elle présente un certain nombre d'inconvénients, voire de dangers.

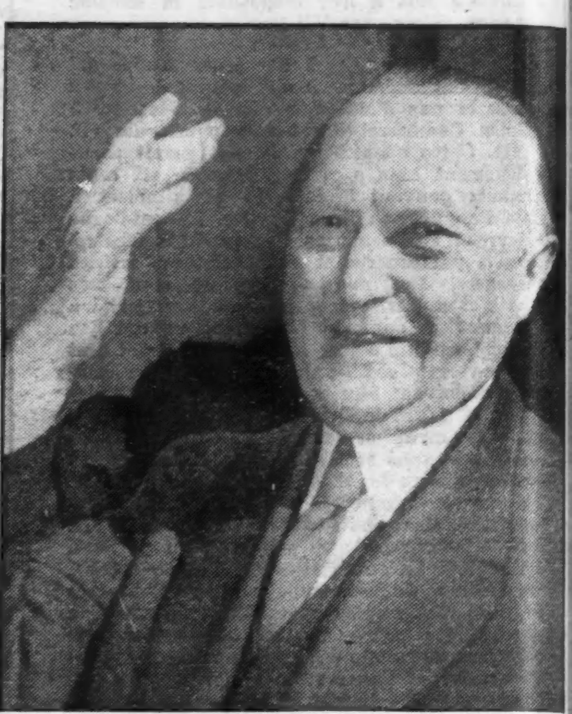
— Aucun des contrôles habituels ne peut s'exercer sur les produits injectés.

— Les injections de broyats cellulaires frais peuvent provoquer des allergies tissulaires. A noter que Niehans nie la gravité de ces allergies lorsqu'elles se produisent.

— On peut transmettre des maladies contagieuses à partir des cellules animales. Le contrôle vétérinaire élimine les affections microbiennes mais les maladies à virus ne sont pas décelables.

— Enfin, l'Académie de Médecine parle d'accidents mortels. Evidemment, les médecins qui appliquent la méthode nient que de tels accidents lui soient imputables et objectent que les décès enregistrés surviennent chez des individus atteints de maladies très graves qui ont voulu à tout prix tenter en dernier recours la thérapie cellulaire.

Nous ne sommes pas qualifiés pour décréter ici la supériorité de l'une ou l'autre des méthodes actuelles de rajeunissement. Toutefois, le fait que la méthode française soit officiellement contrôlée (dans son application et ses résultats) est un argument puissant en sa faveur. Nous dirons dans un prochain article dans quelles conditions elle est actuellement appliquée.



(U.P.)

WINSTON CHURCHILL, 85 ANS — CONRAD ADENAUER, 83 ANS.

Bien conservés, ou bien rajeunis ?

COLOMBE

SOLDES

138, Faubourg-Saint-Honoré

HORIZONS-SPORTS

Tout pour le Ski

32, r. de Londres - TRI 40-29

SPORTS D'HIVER

Les surprises désagréables

● *Que vous alliez en France ou à l'étranger, certains prix ont changé.*

DEVANT l'augmentation du coût de la vie, les Français qui avaient établi un budget sports d'hiver pour janvier, février, ou mars se demandent où ils en sont. Pourront-ils encore partir ? De toute façon, les incertitudes actuelles exigent un rajustement de leurs prévisions. Nous avons pu rassembler auprès des organisateurs de voyages et des syndicats d'initiatives un certain nombre de renseignements. Les voici :

Ont augmenté :

● En France : les transports — 8 francs du km en 2e au lieu de [illegible] fr. 80, soit par exemple pour aller de Paris à Val-d'Isère : 5.480 fr. + 1.300 fr. pour une couchette + le prix du car (indéterminé) appartenant à une compagnie privée. Si vous voyagez en première, vous paierez 12 fr. du km au lieu de 10 fr. 50. Et naturellement, si vous allez skier à l'étranger, vous subirez l'augmentation SNCF jusqu'à la frontière.

● A l'Etranger : les tarifs des pensions. On compte de 10 % à 17,5 % de plus environ en raison de la dévaluation du franc. En France, jusqu'ici on ne prévoit pas d'augmentation dans ce domaine. Si vous partez en voyage organisé :

Vous avez sans doute déjà reçu une circulaire vous annonçant une légère hausse des prix prévus. Voici quelques exemples de voyages pour lesquels il reste de la place et leurs nouveaux prix :

● Seefeld (Tyrol, 32.300 fr. (au lieu de 30.400 fr.) pour une semaine (Club Français du Tourisme, 29, rue des Pyramides).

● Super-Chatel : 40.200 fr. pour 8 jours à la station ; compte tenu de l'augmentation S.N.C.F. (Compagnie Française de Tourisme, 4, boul. de la Madeleine.)

● Samoens : prix du séjour d'une semaine inchangé. A partir de 19.500 fr. à l'hôtel en janvier, 22.500 fr. en février-mars. Mais 1.000 fr. d'augmentation sur le transport collectif — (6.700 fr. au lieu de 5.700 fr.) (Club Français du Tourisme, 29, rue des Pyramides),

● Méribel-les-Allues : 23.900 fr. pour 10 jours en janvier, février ou mars. (Voir et Connaître, 13, rue de Laborde.)

● Sœlden (Autriche), 36.720 fr. (au lieu de 32.800) en première catégorie, pour 10 jours. (Voir et Connaître, 13, rue de Laborde).

● Saint-Léogue (Jura vaudois) : 33.400 fr. pour 8 jours à la station, ou 18.900 fr. pour un week-end du vendredi soir au mardi matin (Cie Française de Tourisme, 14 boul. de la Madeleine).

Si vous partez par vos propres moyens :

Prenez la précaution de faire confirmer par votre hôtel ses prix de pension. Et pour réduire les frais de transport, essayez de bénéficier de l'un des tarifs réduits de la S.N.C.F.

— Billet circulaire 20 % de réduction pour 1.500 km. (retour compris), 30 % pour 2.000 km. (retour compris). Valable deux-mois. C'est plus de temps qu'il ne faut.

Christian Marquand et Francine Breaud.
Pour choisir votre tenue, faites confiance aux vieux montagnards.

— Billet de week-end : chaque fin de semaine et pour les fêtes légales — 30 % de réduction pour 200 km. aller-retour minimum. Valable 4 jours. Mais 4 jours seulement, à la montagne, c'est presque un luxe.

AUREZ-VOUS DES SURPRISES ?

Ne croyez surtout pas qu'une fois faits vos comptes transport-pension, tout soit dit. Avant de partir, vous aurez à souscrire une assurance (voir le n° du 4 déc. 58). Au cours du trajet, vous aurez à payer un petit déjeuner, ou même un repas au wagon-restaurant. Sur place, il peut arriver que les « faux frais » multiplient par deux le prix de la pension. Si vous êtes skieur ou si vous voulez le devenir, comptez que vous dépenserez 1.500 à 2.000 fr. par jour en :

● Leçons de ski : les tarifs officiels (et pour l'instant inchangés) sont les suivants : cours collectifs grands centres : 3.000 fr. la carte de semaine pour 12 leçons.

Cours collectifs de petits centres : 2.800 fr. mêmes conditions.

Enfants 6 à 12 ans : 2.500 fr. les 12 tickets.

Leçons particulières : 800 fr.

● Remontées mécaniques : leur prix est calculé en fonction des dénivelés. Pour une station comme Val-d'Isère, selon les remontées, on dépense chaque fois de 35 à 150 fr., de 55 à 275 fr. à Courchevel.

Vous pouvez limiter les dégâts en choisissant un séjour qui comporte l'utilisation illimitée des remontées mécaniques (Samoëns pour le Club Français de Tourisme), ou en devenant licencié de la Fédération Française de Ski qui vous procurera des réductions substantielles sur les remontées et l'assurance (119, rue de Courcelles, Paris. Car. 83-12).

● Locations de skis : (et fartage) : 300 fr. par jour environ.

● Boissons chaudes : il est presque impossible de s'en passer.

Lorqu'on rentre au coucher du soleil après une journée de ski, méfiez-vous de l'apéritif et des parties de cartes à l'argent si votre budget n'est pas élastique.

● Boissons tout court : elles ne sont jamais comprises ni dans le prix d'un séjour organisé ni dans la pension d'un hôtel. Tout dépend de vos habitudes.

● Sorties : vous aurez sans doute envie d'aller prendre un verre ou danser dans une des « boîtes » de la station. Dans certaines, le whisky est hors de prix.

● Moralité : cette année où plus que jamais il faudra être économe, ne sacrifiez pas vos vacances d'hiver, elles sont précieuses. Mais pour ne pas dépasser le budget que vous vous étiez fixé avant la dévaluation, vous pouvez :

— admettre une fois pour toutes que vous ne sortirez pas tous les soirs pendant ces vacances si vous partez en groupe ;

— rester un jour de moins si vous partez seul : 7 jours de neige au lieu de 8, cela ne fait pas une grosse différence, mais vous compensez ainsi les augmentations, et vous aurez le dimanche pour vous reposer de vos vacances au lieu de passer directement du train au bureau le lundi matin.

SKI

Le style « moniteur »

● *Ce que vous devez acheter, louer ou emprunter pour être bien équipés.*

LE rêve de tout skieur est d'avoir l'air d'un moniteur. Au propre, c'est-à-dire avec des skis aux pieds, c'est un rêve difficile à réaliser. Au figuré, c'est-à-dire sans skis, c'est déjà plus facile, il suffit de respecter quelques règles d'habillement assez simples :

● Eviter tout ce qui gêne les mouvements en skiant : fuseaux trop collants (c'est aux pantalons moulants que l'on reconnait les personnes qui viennent aux sports d'hiver pour la première fois ou qui ne font jamais de ski).

● S'habiller chaudement, mais souplement. Cette année, les anoraks en nylon matelassé font fureur (ce sont d'ailleurs les moniteurs qui les avaient lancés l'année dernière). Ils répondent à un double impératif, étant ultra-imperméables à l'air et aussi légers qu'un duvet.

● Choisir des tons foncés ou neutres. Les moniteurs sont presque toujours en noir, bleu marine, gris bleu, bleu roi. Les rouges, les jaunes et les verts sont à réserver aux tenues d'après-ski, le blanc fait toujours sale sur la neige.

● Se protéger la tête et les oreilles

→

Cunard line
SERVICES DIRECTS
de CHERBOURG et du HAVRE
pour NEW-YORK et le CANADA

CUNARD LINE
6, rue Scribe - PARIS
RIC. 41-12
ET LES AGENCES DE VOYAGES
VOYAGE PAR MER, VOYAGE MOINS CHER
C. 135

AVEC LE TRAIN
vous y serez plus vite

BILLETS
A PRIX
RÉDUITS
19-58 Ag. Hubert Baille, d'après STIS

SKI JANVIER FEVRIER MARS
Séjours de 1 ou 2 semaines

Départs tous les Samedis

	10 jours	17 jours
VALLOIRE	15.300	24.400
VAL D'ISERE	23.500	36.900
MERIBEL	23.900	37.500
LEYSIN	25.500	38.900
BREUIL	25.700	38.900
GORTIPOHL	17.500	24.800
ISCHGL	20.900	28.900
SOELDEN	22.300	31.600
St-ANTON	19.800	29.200
ZELL am See	26.600	38.900
LECH	31.200	46.900
TSCHAGGUNS	18.900	24.900

Tous frais compris Voyage, séjour et assurance

ASSOCIATION DE TOURISME
VOIR et CONNAITRE
licence BUCOTOUR n° 391
13, rue de Laborde, Paris-8e
LAB. 54-87
Permanence « Quartier Latin »
174, rue Saint-Jacques - PARIS (5e)
ODE. 72-21

Chaud : le bonnet de laine.

LES VRAIES TENUES DES VRAIS SKIEURS.

Souple : le fuseau élastique. *Léger: le nylon matelassé.*

→

(puisque l'on est supposé aller vite !). Pour les femmes, cette année, deux solutions à la mode : la cagoule d'anorak entourée de fourrure (déjà beaucoup vue, mais très seyante) et les bonnets velus comme ceux que l'on porte en ville. Pour les hommes, le bonnet de laine ou le serre-tête. (Mme Express est contre la casquette.)

● Porter des gants imperméables et non des moufles malcommodes pour manipuler les skis et les montures.

● Enfin, si l'on veut être tout à fait à la dernière mode : choisir un anorak forme blouson long, resserré aux hanches, soit par une bande de tricot, soit par une patte, plutôt que l'anorak classique que l'on ferme par une coulisse dans le bas.

En résumé, si vous êtes skieur, choisissez un équipement commode et discret. Les photos que nous publions ici ont été prises à Megève il y a quelques jours. Ces hivernants anonymes surpris par notre photographe nous ont tous semblé bien équipés. Même les moins anonymes, comme Francine Bréaud (qui a fait partie de l'équipe de France de ski) et Christian Marquand (acteur de cinéma, mais aussi skieur fanatique et qui skie à Megève depuis l'enfance) respectent les quelques principes que nous venons d'énoncer.

LE PROBLEME BUDGET

Mais cette année, en plus d'une question de choix dans l'équipement, intervient surtout le problème du prix. Aussi, faut-il savoir très exactement ce dont vous avez besoin et acheter, louer ou emprunter l'essentiel avant de vous laisser tenter par le petit chandail, la jupe de chalet ou les après-ski superflus.

Voici la liste d'un équipement minimum de skieur (les besoins sont les mêmes pour les hommes que pour les femmes) :

● Un pantalon fuseau.
● Un anorak.
● Une paire de gants imperméables.
● Un collant (indispensable en janvier-février, moins utile en
● Trois paires de grosses
de laine.

● Une paire de chaussures

● CE QUE VOUS POUVEZ E
l'anorak (il est bien rare q
trouve pas dans ses relations
puisse vous en prêter un), le

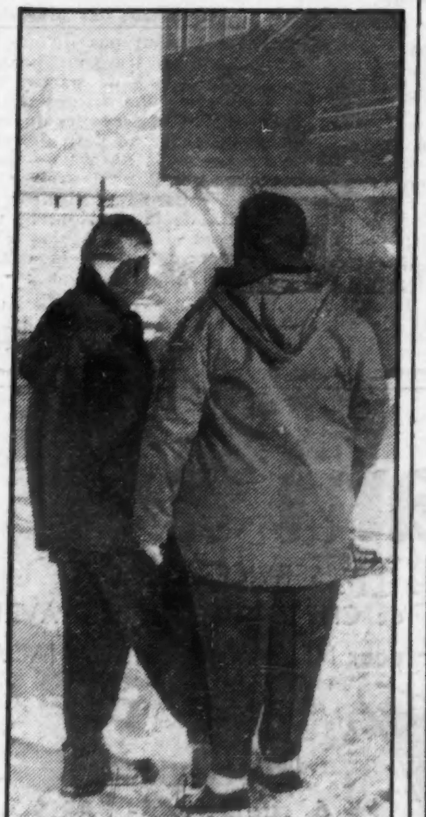
● CE QUE VOUS POUVEZ L
chaussures (chez Dethy, 20,
Vosges, et La Clef des Cham
de Maubeuge. Prix : 110 fr. p
viron). Les skis : le mieux
louer sur place, dans la statio
pas avoir à les transporter.
tion ! Choisissez une paire
ture de sécurité, vous élimin
des risques de fracture.

● CE QUE VOUS DEVEZ AC
pantalon (il est rare de trouve
sonne ayant exactement le m
taille et la même longueur d'
De plus, le pantalon est faci
cousu, éraflé ou troué aux spo
et vous enrageriez, en cas de
d'avoir à acheter un pantalon
le rendre à l'aimable personne
auriez abimé le bien. Les gan
n'est pas un achat très impor
pourront vous servir par grand
chaussettes, même chose qu
gants.

● Si vou

Si vous allez chaque année
d'hiver, vous avez peut-être
renouveler une pièce de vot
ment. Voici quelques conseils
d'acheter et une sélection d'art
sis par Madame Express dans
sins de sport spécialisés (ils
général mieux placés au poi
prix parce qu'ils achètent en
quantité).

Si votre budget est limité,
ne faire qu'un achat par an (fu
rak, chaussures, skis), mais
pas sur la qualité. Les vêteme
doivent être parfaitement imp
solides et commodes ; et, m
ment, ces trois qualités se pay



UNE RÈGLE ÉTERNELLE
Si vous êtes un poids lourd, pas de fantaisies claires, du classique.

le pull-over long et large.

Les pantalons

choisir si possible en tissu élastique suit les mouvements et évite les es au genou. Ils valent entre 10.000 .000 francs. Mais nous avons égale- sélectionné quelques articles « pre- prix ».

.000 francs : pantalon en Tricotine rméable, avec sous-pied élastique. gris, bleu roi. Pour homme ou pour (*Horizon-Sports, 32, rue de Lon-*

10.800 francs : fuseau en Skitiss, oloris, 155 tailles différentes ! Es- e et retouches compris. (*Jacques ut, 175, boul. Pereire*). Le même mo- en Elastiss (tissu beaucoup plus e) : 15.950 francs.

13.500 francs : fuseau en Elastiss bleu, jaune, rouge, beige ou vert. *Sports,* 11, *rue de Miromesnil.*)

L'anorak

ndre toujours un vêtement très pour pouvoir multiplier les tricots us. Pour le ski de printemps, la ture à glissière devant est indispen- pour pouvoir s'habiller et se désha- facilement, suivant que l'on skie à re ou au soleil.

us avons sélectionné :

.850 francs : anorak « compétition » peline imperméable. Grande poche devant, cagoule attenante. Doublé rps, coloris classiques. (*Horizon- s, 32, rue de Londres.*)

.200 francs : anorak « chemisier » que en nylon. Deux poches, capu- attenant, fermeture à glissière t. Bleu dur, jaune et noir. (*Pépin, boulevard Saint-Germain.*)

1.500 francs : anorak en nylon mate- Réversible bleu roi et noir. Ferme- glissière. (*Monty,* 23, *avenue Vic- ugo.*)

Les chaussures

ention ! Elles ne doivent pas être grandes pour maintenir la cheville

NÉS CETTE ANNÉE

L'anorak, resserré aux hanches, des moniteurs.

Le chandail en mohair des bonnes skieuses.

et obtenir une parfaite adhérence du pied au ski.

Quelques prix :

● 4.500 francs, double laçage. Imperméabilité garantie. Marque « Télémarque ». (*Sigma, 66, rue de la Pompe.*)

● 6.300 francs : modèle classique, à chevillère mousse intérieure. Marque « Le Trappeur ». (*Tunmer, 5, place Saint-Augustin.*)

● 10.800 francs : modèle à double chaussure intérieure qui maintient parfaitement le pied. Pour grands skieurs. Marque Brindabon. (*Palu-Sports, 11, rue de Miromesnil.*)

Les accessoires

● Collants : en nylon, de 1.500 à 2.500 francs (*Grands magasins*), en soie naturelle écrue, 4.800 francs (*Tunmer*), en soie rouge ou bleue, 6.500 francs (*Maraut*).

○ Socquettes de laine : en laine grasse spéciale pour le sport, 600 fr. (*Sigma.*)

● Gants : en cuir ; poche pour le ticket de remonte-pente, avec fermeture à glissière, 1.500 francs. (*Tunmer.*)

● Bâtons : si vous avez l'intention de pratiquer la nouvelle méthode de « godille », vous aurez besoin de bâtons très longs arrivant sous l'aisselle. Vous serez sans doute obligé de les acheter, ces dimensions étant très difficiles à trouver en location. Les bâtons valent de 3.000 à 7.000 francs la paire, dans tous les magasins de sport.

aux sports d'hiver portez
un pull-over en laine imperméable
ERAM

POUR LE SKI
TUNMER
FUSEAUX depuis 5.980'
ANORAKS depuis 5.950'
CATALOGUE FRANCO. OUVERT LUNDI APRÈS-MIDI
VOUS ÉQUIPE
5, PL. St AUGUSTIN. PARIS

le tendeur PERFECT

• Remet en forme
• Fait sécher
• Permet de transporter facilement vos chaussures de ski.
En vente dans tous les magasins d'articles de sport

CHUTE AVANT !
CHUTE ET TORSION !
Avez-vous fait monter sur vos skis
SUPERSTAR
LA MULTISECURITE LA PLUS RATIONNELLE
SINON
GARE A LA CASSE !....

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
CREATIONS
SKI
Fuseaux - Anoraks
PULL-OVERS - POLOS
Cashmere - Lambswool
Alpaga - Shetland - Mohair
38-40, avenue Victor-Hugo

SKIMER présente « ISOMATT », premier anorak climatisé non matelassé

Vacances de neige !
FRANCE
SUISSE
AUTRICHE
Deux semaines à partir de 22.300 fr.
Demandez notre brochure gratuite n° 50 qui vous sera adressée sans aucun engagement de votre part
(Joindre un timbre pour frais d'envoi)
CLUB FRANÇAIS DU TOURISME
29, rue des Pyramides - Paris (1er)

aux sports d'hiver portez
un pull-over en poil de chameau
ERAM

RECETTES

« Cordon blanc » ou « Cordon bleu »

C'EST souvent par manque d'imagination que l'on augmente ses dépenses alimentaires. En effet, les plats les plus vite faits et les plus classiques sont également les plus chers : depuis la si commode côtelette de mouton grillée jusqu'à la tranche de jambon d'York, encore plus commode.

Pourtant il existe des quantités de façons de varier ses menus sans dépenser plus d'argent. Pour vous aider à résoudre votre « problème-cuisine », Madame Express a fait appel à deux spécialistes en gastronomie qui vous proposeront chaque semaine deux recettes mises au point à votre intention :

- **Une recette « Cordon blanc » : pour les cuisinières débutantes et pressées qui n'ont pas beaucoup de temps à consacrer à la préparation des repas familiaux.**
- **Une recette « Cordon bleu » pour celles qui disposent d'un peu plus de temps, aiment servir des « petits plats » et en recueillir des compliments.**

Suzanne et Henriette ne sont pas des professionnelles du fourneau. Elles travaillent l'une et l'autre, mais font de la cuisine comme d'autres ont une collection de timbres : par passion. Elles ont déjà publié un livre de recettes : « Cuisine d'urgence » (Ed. Pierre Horay, 990 francs). Elles se sont engagées à essayer elles-mêmes toutes les recettes avant de vous les recommander. Elles pourront ainsi calculer exactement le temps de préparation et de cuisson et vous mettre en garde contre les erreurs possibles en cours de réalisation. Suivez exactement leurs instructions : elles savent de quoi elles parlent. (Toutes les recettes sont prévues pour 4 personnes.)

● CORDON BLANC

Un plat vite fait et apprécié même de ceux qui n'aiment pas beaucoup les produits de la mer, car la sauce, comme dit le proverbe, fait passer le poisson.

Vous prélevez les filets de merlans, ou bien vous les achetez tout préparés chez le marchand. Et vous les disposez dans un plat creux, beurré, allant au four.

Dans la poêle, vous faites blondir, avec un peu de beurre, les échalotes et les oignons finement émincés, puis vous ajoutez l'extrait de tomate. Quand celui-ci a changé de couleur, vous versez dessus, en tournant bien, un peu d'eau ou de bouillon (n'oubliez pas de vous servir de l'eau des champignons) dans lequel vous aurez délayé la farine. Jetez ensuite les champignons hachés menu (si vous employez des champignons frais, lavez-les sans les éplucher et essuyez-les soigneusement). Laissez cuire à feu doux pendant six à sept minutes, puis relevez la flamme et versez le vin blanc. Une fois le mélange bien lié (une à deux minutes) salez et poivrez. Pour finir, une pointe de basilic.

Avec cette sauce, vous recouvrez le poisson. Vous saupoudrez de chapelure et de noisettes de beurre. Vous mettez à four chaud pendant environ vingt minutes.

Préparation : 15 minutes.
Cuisson : 20 minutes.
(Pour 100 g de merlan, 80 calories.)

Gratiné de merlan

(peu coûteux)

4 *merlans.* — 2 *échalotes.* — 2 *oignons.* — 100 *g de champignons (ou une petite boîte).* — *Un verre de vin blanc.* — *Une demi-cuillerée de purée de tomates.* — *Une cuillerée à bouche de farine.* — 80 *g de beurre.* — *Un peu de basilic.*

● CORDON BLEU

Terrine de foie de porc

(peu coûteux)

300 *g de foie de porc.* — 350 *g de panne (ou saindoux).* — *Un œuf.* — *Une demi-tasse à café de béchamel.* — *Une petite boîte de pelures de truffes* (170 *ou* 230 *francs*). — *Sel, poivre.*

La période des fêtes a peut-être laissé dans vos placards une petite boîte de pelures de truffes. Vous allez vous en servir pour confectionner cette terrine par ailleurs peu coûteuse.

La préparation d'une terrine, c'est long, direz-vous. Rassurez-vous. Par la suite, vous rattraperez votre temps, car la terrine dure plusieurs jours et l'on n'a plus rien à faire qu'à couper des tranches au moment de se mettre à table.

Vous hachez bien le porc (au hachoir) avec la panne. Vous ajoutez ensuite l'œuf préalablement battu, la béchamel, le sel, le poivre, les pelures de truffes, et vous mélangez bien le tout.

Vous tassez votre préparation dans une terrine assez haute, vous posez dessus une feuille de laurier et vous mettez le couvercle. Puis vous placez la terrine dans un bain-marie avec trois doigts d'eau (il faut éviter que le fond risque de griller). Et vous introduisez dans un four modéré. On doit compter environ deux heures de cuisson. La terrine est à point quand un couteau plongé dedans ressort net.

Durée de conservation : au réfrigérateur, quinze à vingt jours. Au garde-manger, une semaine.

Préparation : 30 minutes.
Cuisson : 2 heures.
(Pour 100 g de foie de porc, 130 calories ; panne, 800 calories.)

SUZANNE ET HENRIETTE.

BUDGET

Comment font-ils ?

● Mme L... va travailler à bicyclette et consacre un tiers de son budget à son bébé. Elle trouve qu'elle a de la chance.

FAIRE savoir aux uns comment vivent les autres, et à tous comment se débrouillent, à l'intérieur de leur budget, les mieux organisés, c'est le but de l'enquête que Mme Express a commencée la semaine dernière en vous présentant Mme C..., 75.000 francs par mois, trois enfants.

Cette semaine, c'est à une autre jeune femme « comme les autres » (rappelons que plus de 80 % des Français salariés gagnent un maximum de 60.000 francs par mois), que nous avons demandé : « Vous, comment faites-vous ? »

Sa vie quotidienne se présente tout autrement que celle de la précédente, puisque, au salaire de son mari, employé à la S.N.C.F., s'ajoute le sien : elle est institutrice dans la banlieue parisienne. Tous deux fonctionnaires, M. et Mme L... jouissent en outre de la sécurité de l'emploi. Mais ils ont un bébé de neuf mois. Mme L..., travaillant hors de chez elle, doit donc faire face à des problèmes d'organisation où l'aménagement du budget-temps se superpose à celui du budget-argent.

Voici comment elle se débrouille :

Mme L... : Mon mari gagne 51.000 F. Il a 35 ans et dix-huit ans d'ancienneté à la S.N.C.F., comme employé. Moi, je touche 48.000 F, j'ai 25 ans, je suis institutrice débutante. Ça fait 99.000 F en tout. Sur cette somme, nous devons donner tous les mois 7.000 F à ma belle-mère. Elle n'a que la retraite des vieux pour vivre. Il reste 92.000 F pours nous trois.

L'EXPRESS : Vous avez trouvé cet été un logement dans un H.L.M. de banlieue. Combien vous coûte-t-il ?

Mme L... : Le loyer est raisonnable : 6.000 F par mois pour ces deux pièces, cuisine, salle d'eau. Après les chambres de bonne où nous avons vécu, c'est le Paradis. Un seul hic : le chauffage. A cause d'une histoire de chaudière, il ne fonctionnera pas de tout l'hiver. Heureusement, nous avons pu nous faire donner une vieille salamandre qui chauffe tout le logement. Mais il faut monter le charbon au quatrième étage, et surtout le payer : 7.000 F par mois à peu près.

L'EXPRESS : Combien dépensez-vous pour le gaz et l'électricité ?

Mme L... : 3.000 F par mois. J'ai été obligée d'acheter un radiateur parabolique pour le petit, parce que, pour le changer, sa chambre est vraiment trop mal chauffée... Et puis on ne fait pas tellement attention à la lumière...

L'EXPRESS : Avez-vous fait des frais d'installation ?

Mme L... : Oh ! Nous n'avons pas acheté grand-chose. Le lit, l'armoire en plastique, la table, la cuisinière à gaz, ce sont des cadeaux de mariage. Le lit de mon fils vient d'un petit cousin. Nous n'avons que ces meubles-là, avec deux chaises en tube. La salle d'eau était installée, mais il a fallu faire des placards, installer un chauffe-eau. La S.N.C.F. nous a prêté 100.000 F, et j'ai pu emprunter un peu à ma mère. Je rembourse tous les mois 8.000 F.

L'EXPRESS : Vous travaillez. Par qui faites-vous garder votre bébé ?

Mme L... : Mon gosse, c'est mon luxe : il n'est privé de rien. Nous voulions d'abord le mettre à la crèche, mais il fallait l'emmener le matin et venir le reprendre à des heures qui concordaient mal avec mes propres horaires, et surtout la crèche est assez loin de notre H.L.M. D'autre part, la crèche revenait à 15.000 F par mois, avec les repas, et les jours où un enfant est enrhumé on ne peut pas le sortir pour l'emmener à la crèche. J'ai eu de la chance. J'ai trouvé pour le garder une voisine qui a des enfants et qui est aussi une amie. Seulement, étant donné son propre budget, il n'était pas question de ne pas la payer. Je lui donne 12.000 F par mois, plus 4.000 F pour la nourriture. C'est cher, mais je sais ce qu'il mange et qu'il n'est privé de rien. Il a de la viande hachée, du foie de veau, des légumes verts. Ma voisine le promène avec les siens l'après-midi, quand elle peut.

L'EXPRESS : Comment organisez-vous votre journée ?

Mme L... : Je me lève à 6 h. 30. Je pars à 8 heures. J'ai une heure et demie pour faire les lits, le petit déjeuner et préparer l'enfant. Le soir, je ne rentre guère avant 7 heures, parce que je reste à l'école pour corriger les cahiers et préparer la classe du lendemain. Je fais un marché rapide en rentrant le soir. C'est ennuyeux. D'abord je suis obligée d'acheter vite, sans trop regarder les prix. Ensuite, je ne peux pas faire de la cuisine, qui prend du temps, et ça n'est pas économique. J'ai le jeudi et le dimanche pour m'occuper de la maison, profiter de mon fils et recoudre les boutons.

L'EXPRESS : Votre mari vous aide-t-il ?

Mme L... : Heureusement ! Quand je suis malade, il fait tout. Mais, normalement aussi, il m'aide pour la vaisselle, la lessive du petit linge (faute de temps et de machine à laver, je donne le reste à la blanchisserie automatique pour 1 500 F par mois). Le dimanche matin, c'est lui qui fait le marché presque toujours.

L'EXPRESS : Cela vous ennuie-t-il beaucoup Monsieur L... ?

M. L... : Non, pas tellement. Laver du nylon ou faire la vaisselle, c'est vite fait. Evidemment, avec un réfrigérateur le marché serait plus simple, la nourriture plus fraîche.

Mme L... : Moi, je crois que je préférerais une machine à laver.

M. L... : De toute façon, il n'en est pas question d'ici longtemps. Pour acheter l'électrophone qui nous tente, il faudrait renoncer au cinéma pendant un an.

Mme L... : Ou que j'arrête de fumer. Ça me coûte mille francs par mois... Mais je ne peux pas m'en empêcher. Seulement, je ne vais chez le coiffeur que quatre ou cinq fois par an pour me faire couper les cheveux, je les lave moi-même. Quelquefois, ma mère me l'offre. Ça m'est égal, je me trouve affreuse quand je viens d'avoir une mise en plis. Et avec moi les parfumeurs ne font pas fortune, je ne me maquille pas.

L'EXPRESS : Et vous, Monsieur L..., fumez-vous ?

M. L... : Non, plus du tout. J'ai arrêté il y a quelque temps... Cela faisait 3.000 F par mois.

L'EXPRESS : Vous n'avez aucun appareil ménager ?

Mme L... : Si, un autocuiseur. C'est indispensable quand on travaille. J'ai aussi un moulin à café électrique.

L'EXPRESS : Avez-vous la radio ?

Mme L... : Oui, un petit poste portatif. On nous l'a donné.

L'EXPRESS : Et les vêtements ?

Mme L... : Je compte 2.000 F par mois pour le bébé. J'aime qu'il soit bien habillé. J'ai reçu beaucoup de layette des petits cousins, mais il faut toujours quelque chose. J'ai supprimé les couches pour économiser mon temps et ma fatigue, mais cela coûte davantage. Je me sers de ouate de cellulose dans des protecteurs en plastique. Il faut tout le temps les renouveler.

E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

Vivier
2, avenue de Châtillon
91, rue d'Alésia
PARIS-14e VAU. 16-05
vous organisera vos réceptions :
PERSONNEL ET MATÉRIEL COMPLET
Livraison Paris - Banlieue
DINERS
LUNCHS
COCKTAILS

Pour nous, l'habillement est secondaire. C'est là-dessus que nous faisons le plus facilement des sacrifices. Je n'ai à peu près rien acheté pour moi depuis mon mariage, il y a trois ans, sauf des bas. Mon mari n'a pas de costume. Pour travailler, un pantalon de tergal et une veste en velours. Pour sortir, ça peut paraître étrange, mais il n'a qu'un autre pantalon et une veste en tweed. Il s'est acheté un manteau de loden. Ses trois chemises en nylon sont des cadeaux. Je donne le minimum au teinturier, mais il me coûte bien 1.000 F par mois quand même. Quand on met toujours les mêmes vêtements...

L'EXPRESS : Combien dépensez-vous pour la nourriture ?

MME L... : 25.000 F au maximum. Mon mari et moi nous déjeunons dans nos cantines respectives. Moins de 500 F par jour à nous deux. Ce n'est pas toujours agréable, mais c'est copieux et correct. Nous nous offrons un café en supplément. De temps en temps, nous invitons quelqu'un. C'est souvent ma mère, quand elle vient nous voir ou garder le bébé le soir. Je ne fais pas de repas spécial, mais j'achète de la viande alors que, normalement, nous n'en mangeons jamais le soir depuis qu'il y a le bébé. Pour dîner, nous avons un légume, une salade, du fromage et un fruit. Je n'achète jamais de primeurs, mais je ne prends que des produits de bonne qualité, à cause de la santé.

L'EXPRESS : Et le médecin ?

MME L... : J'ai eu de la chance jusqu'ici. Nous étions soignés tous trois dans une polyclinique syndicale. C'est très bon marché. Très moderne. Et je me sentais très en confiance. Malheureusement, ce ne sera plus possible : nous habitons trop loin maintenant, et la consultation des nourrissons est fermée le jeudi, mon seul jour de libre. Si l'un de nous est sérieusement malade ? J'aime mieux ne pas trop y penser. J'ai un principe, je ne prévois pas les catastrophes. Quand elles arrivent, j'essaie d'y faire face.

L'EXPRESS : Avez-vous d'autres frais : impôts, transports, etc. ?

MME L... : Oui, 1.500 F par mois de transports à nous deux : mon mari travaille à Paris, il ne paye pas le train, mais l'autobus oui. L'école est à l'autre bout de ma banlieue. J'ai un vélo. Quand il ne fait pas trop mauvais, je le prends. Les impôts reviennent à 3.000 F par mois. Mon mari paye 1.000 F de cotisations mensuelles (parti et syndicat). Nous achetons pas mal de journaux. Les livres, on nous les prête surtout.

L'EXPRESS : Que faites-vous de vos soirées ?

MME L... : Je les passe presque toujours à travailler pour l'école. Je suis bien souvent seule, d'ailleurs. Mon mari a au moins trois ou quatre réunions par semaine. Il est communiste et militant syndicaliste. Ce sont des choses qui m'intéressent aussi. Quand mon mari est là, nous parlons. Nous n'avons presque pas d'amis. Mon mari aime bien être tranquille chez lui. Nous n'allons guère chez d'autres gens non plus. Je dois dire que moi, cela me prive un peu, je sortirais bien un peu plus souvent. Mais il y a aussi la question d'argent.

L'EXPRESS : Allez-vous souvent au cinéma ?

MME L... : Une fois par mois. Je vais rejoindre mon mari à Paris et ma mère vient garder le bébé. Ce jour-là, nous nous offrons un repas au restaurant, un « libre-service ». Mais, depuis longtemps, nous avons remplacé les exclusivités par des bons films qui passent dans les salles de quartier, c'est moins cher.

L'EXPRESS : Et le dimanche ?

MME L... : On reste à la maison. Je fais tout ce que je n'ai pas eu le temps de faire les autres jours. Mon mari bricole un peu. On profite du petit.

L'EXPRESS : Partez-vous en vacances ?

MME L... : Jusqu'ici, non. Maintenant, à cause de l'enfant, ce sera nécessaire. Je crois que nous pourrons aller dans la famille, en province. Et comme nous ne payons pas le train, ça ne fera pas de frais supplémentaires.

L'EXPRESS : Avez-vous des dettes ?

MME L... : Oui, pas chez les commerçants. Mais dans la famille ou chez les amis. Les petites sommes, on les rembourse. Mais les plus grosses, c'est dur. Elles restent en suspens. De toute façon, c'est un cercle vicieux.

L'EXPRESS : Pensez-vous qu'en vous organisant mieux, vous pourriez vous en tirer mieux ?

MME L... : Peut-être, mais alors il faudrait se priver de tout.

M. L... : Je ne pense pas que nous puissions vivre beaucoup mieux. Ce qui nous manque le plus pour réduire les dépenses, c'est le temps. Parce qu'elle travaille, ma femme n'a pas le temps ni de cuisiner, ni de coudre, ni de faire des achats économiques, ni de laver tout le linge à la maison.

L'EXPRESS : Le regrettez-vous ?

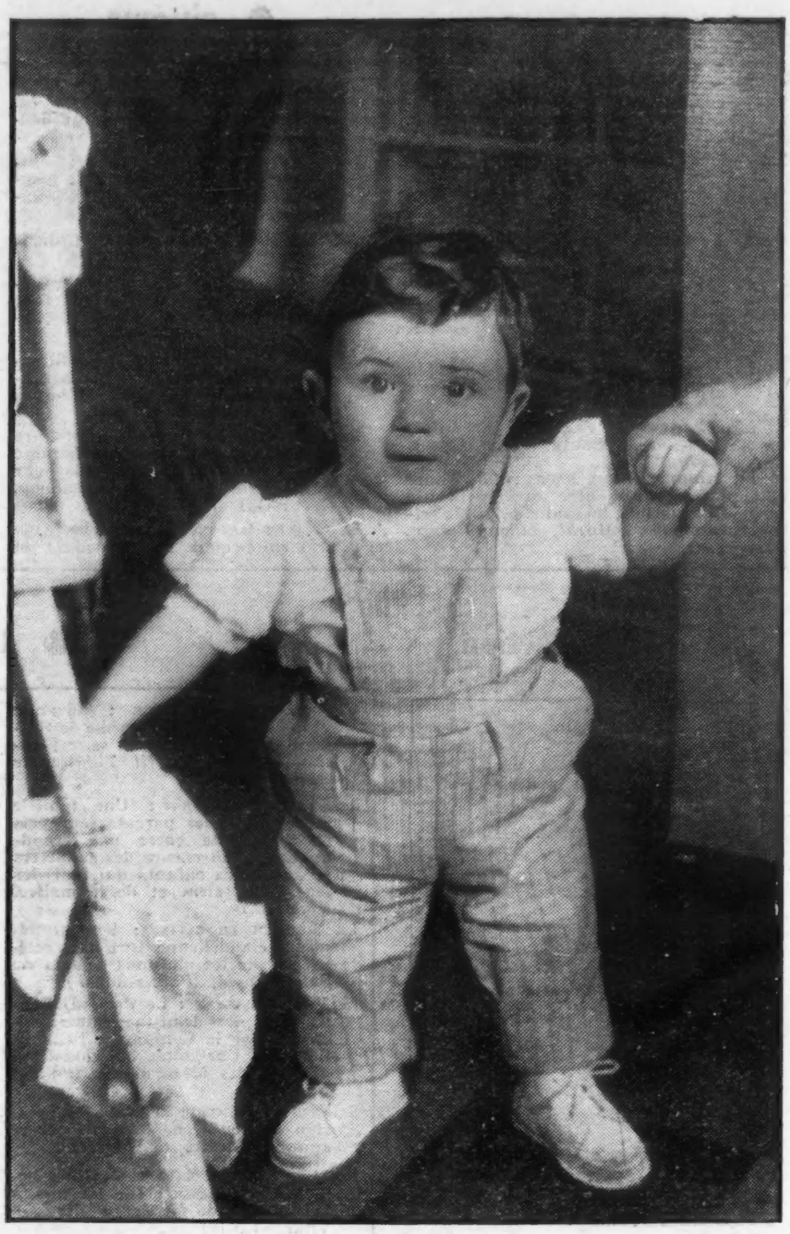
M. L... : Ah ! non...

MME L... : Je tiens absolument à avoir un métier. J'aime celui que je fais et je serais très malheureuse si je devais y renoncer. Mon travail entraîne sûrement des dépenses, mais il me les permet en même temps. D'ailleurs, je ne suis même pas sûre que je ferais tellement d'économies. Je ne sais ni coudre, ni tricoter. Je ne regagnerais rien là-dessus. Et je ne me vois pas du tout faisant pour nous deux un ragoût qui durerait huit jours !

L'EXPRESS : Dans ces conditions, pensez-vous que vous puissiez vous en tirer avec un second enfant ?

MME L... : Je pense que j'ai eu beaucoup de chance d'avoir mon bébé l'année dernière. J'ai profité des allocations de maternité, qui, maintenant, vont être réduites.

(1) Mme L... désire conserver l'anonymat. C'est pourquoi nous n'avons photographié que ce sympathique représentant de la famille.



MONSIEUR L... JUNIOR (1).
« Mon gosse, c'est mon luxe... »

LES « SERVICES-EXPRESS » A VOTRE DISPOSITION

15 JANVIER : le terme. Vous avez pu toucher du doigt les augmentations qui découlent des récentes mesures économiques et financières du gouvernement en payant votre quittance « révisée ». Mais sans doute vous posez-vous encore de nombreuses questions sur l'avenir de votre budget familial et l'organisation de votre vie matérielle ?

● Quel sera votre loyer en 1960 quand toutes les augmentations prévues seront intervenues ?

● Quelles répercussions les dernières mesures fiscales auront-elles sur vos prochains impôts ?

● Quels achats faire pour utiliser au mieux la somme dont vous pouvez disposer actuellement ?

● Comment utiliser au mieux vos capacités professionnelles ?

Etc.

Pour vous aider à résoudre tous les problèmes que votre vie quotidienne vous posera cette année, Madame Express met ses services à votre disposition. Elle a déjà dépanné la semaine dernière plus de deux cents lecteurs dans l'embarras.

Ecrivez à MADAME EXPRESS, 29, RUE DE MARIGNAN, PARIS, en précisant le nom du service auquel vous vous adressez :

● Service loyer

Pour tout ce qui concerne les baux, les sous-locations, les rapports entre propriétaires et locataires, les échanges d'appartements, etc.

● Service impôt

Pour les problèmes de déclarations : signes extérieurs de richesse, surtaxe progressive, taxe proportionnelle, forfaits, abattements, etc.

● Service juridique

Pour les problèmes concernant la procédure judiciaire qui vient d'être profondément modifiée par la réforme juridique.

● Service conseils d'achat

Pour vous aider dans le choix de vos investissements ménagers et vous indiquer les adresses dont vous avez besoin.

● Service orientation

Pour vous conseiller sur votre orientation professionnelle et sur les problèmes scolaires de vos enfants.

● Service installation

Pour vous éviter des frais inutiles dans votre appartement ou vous aider à tirer le meilleur parti de la place dont vous disposez. Ce service peut également, si vous habitez Paris, vous envoyer une décoratrice à domicile (la visite à domicile est facturée 3.000 francs).

● Nous vous rappelons que ces services sont à votre disposition :

1) Si vous êtes déjà abonné à « L'Express ». Dans ce cas, il suffit d'indiquer votre numéro d'abonnement ou de joindre une bande. Chacun de nos services est à votre disposition pour une consultation.

2) Si vous vous abonnez à « L'Express ». Dans ce cas, il vous suffit de joindre un chèque ou un mandat de 5.000 frs pour un abonnement d'un an. Chacun de nos services sera à votre disposition pour une consultation.

De plus, deux de nos services sont à la disposition de tous nos lecteurs :

● Service achats directs

Pour éviter des erreurs, des pertes de temps, des frais inutiles, Madame Express peut se charger de sélectionner pour vous les objets dont vous avez besoin et vous les faire livrer directement, par les magasins eux-mêmes, à votre domicile. Pendant le mois de janvier, Madame Express peut se charger ainsi de vos achats de blanc. (Voir « L'Express » n° 395 du 8 janvier.)

● Service occasions

Pour vous permettre de vendre ou d'acheter au meilleur prix un objet d'occasion, la rubrique « Occasions » (voir page VIII) est ouverte à un tarif bien inférieur à celui des petites annonces. Il vous suffira de nous écrire en précisant votre nom, votre adresse et l'objet que vous désirez vendre ou acheter en joignant la somme forfaitaire exceptionnelle de 1.000 francs.

ATTENTION

Pour être sûr d'obtenir une réponse rapide :

● *Posez vos questions par écrit, et non par téléphone.*

● *Ecrivez lisiblement votre nom et votre adresse.*

● *Joignez un timbre pour la réponse.*

● *Donnez un maximum de précisions sur le problème qui vous concerne.*

● *Ne posez qu'une seule question par feuille.*

A voir, écouter, lire, savoir...

occasions

Je cherche

- Visionneuse Trifilms. — M. Daniel, 62, rue Marcadet, Paris.
- Fer a repasser avec thermostat. — Mme Lecouteux, 11, cité Lemercier, Paris.
- Aspirateur Hoover. — ELY. 16-39, heures de bureau.
- 6 chaises modernes. — Mme Pondaven, BOL. 86-58.
- Machine a écrire portative. — Mme Michèle Barrault ; ELY. 88-61.
- Table Henri II rustique avec bancs ou chaises. — M. Claude Krief. NOR. 91-31.
- Réfrigérateur 120 litres. — Mme Bassoul, MAI. 98-32, après 20 h.

Je propose

- Collection 8 volumes de l'Encyclopédie Française, reliés cuir noir. — Mme Feldmann, WAG. 26-12.
- Poste radio cinq lampes et tourne-disques Philips. — VER. 70-84, de de 20 h. à 21 h.
- Batteur-mixer et machine a repasser. — INV. 10-50, de 9 h. à 10 h.
- 3 violons, un paravent moderne bicolore en bois tapissé de tissu. — M. Pondaven, BOL. 86-58.
- Machine a repasser, machine a laver la vaisselle américaines. Excellent état. — JAS. 51-19 à partir de 20 h.
- Machine a écrire Hermès Baby clavier américain. — Mme Bassoul, MAI. 98-32, après 20 h.
- Electrophone 4 vitesses, avec préamplificateur. — TRU. 20-51, heures des repas et après 19 h.
- Manteau fourrure phoque, taille 42-44, parfait état, 150.000 fr. — PAS. 24-17, de 9 h. à 10 h.
- Veste de daim fauve, taille 44, coupe anglaise. — Mme Laporte, 93, rue des Moines, Paris.
- Projecteur de cinéma 16 mm, marque « JAKOLUX », Etat neuf. M. Filippi, 28, rue de Charenton, Paris (12e).
- Sommier 120 avec matelas Simmons, absolument neuf ; table de ping-pong et fauteuils de jardin à bascule. M. Claude Volnay, 93, faubourg Saint-Honoré. BALzac 07-21, heures de bureau.
- Veste trois-quarts mouton doré, taille 44, belle qualité, parfait état, 15.000 francs. Mme Michel, 211, rue de l'Université. Tél. : SOL. 93-21.

cinéma

En cas de malheur : Bardot-Gabin, couple de la fatalité, dans une histoire assez sordide de Simenon. (*Vingt cinémas de quartier, dont le Royal-Passy, Clichy-Palace, Ternes, etc.*)

Une vie : Pour les amateurs de cinéma pur. (*Picardy, Pacific.*)

Viva Zapata : Brando, inoubliable chef des rebelles mexicains, trouve sous la direction d'Elia Kazan la plus belle des morts. (*Celtic.*)

A nous la liberté : René Clair chante (en 1931) un hymne à l'amitié. (*Champollion.*)

La Mort d'un commis-voyageur : Un drame « petit-bourgeois » aux U.S.A. (*Ranelagh.*)

Les Enfants du Paradis : Carné-Prévert sur le Boulevard du Crime. (*Calypso.*)

Le Miroir a deux faces : Où André Cayatte démontre que la beauté fait parfois le malheur. (*Bosquet-Gaumont, Murat, Cluny-Palace, etc.*).

Richard III : Laurence Olivier transporte Shakespeare du théâtre au cinéma avec une éblouissante fidélité. (*Saint-Lambert.*)

De la bouche du cheval : Alec Guinness dans une vie de bohème insolite vous fera rire... jaune. (*Monte-Carlo.*)

Jour de colère : Dreyer dans la magie du moyen âge. (*Agriculteurs.*)

Jeux interdits : Dirigés par René Clément, des jeux d'enfants qui font pleurer les grandes personnes. (*Orléans-Palace.*)

A l'Est d'Eden : Kazan après Steinbeck. Un personnage de fils incompris qui a fait la gloire de James Dean. (*Studio Raspail.*)

Les Amants : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux, qui n'a pas peur des images. (*Vendôme, Broadway, George-V.*)

La Grande Illusion : Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Studio Publicis.*)

Les Grandes Familles : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*La Royale.*)

Les Tricheurs : Surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle 1958. Les « tricheurs » y viennent avec leurs parents. (*Marignan, Français.*)

Le Cri : Dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Ursulines, Cinéma d'Essai Caumartin.*)

Indiscret : Ingrid Bergman, Cary Grant, un marivaudage raffiné. (*Les Reflets.*)

Rêves de femmes : Un univers féminin dans lequel Ingmar Bergman pénètre avec précision et tendresse. (*Agriculteurs.*)

La ruée vers l'or : Charlot à l'état pur, drôle et poignant. (*Studio 28.*)

siné-sélection

théâtre

L'Intrigante amoureuse : Suzanne Flon donne à cette comédie de Goldoni son mouvement et sa respiration heureuse. (*Petit Théâtre de Paris.*)

Les Portes claquent : Une famille moderne où les parents sont pris en fourchette entre une grand-mère qui fait encore des galipettes et de grands enfants qui font des leurs. Du talent et de la malice. (*Daunou.*)

Le Soulier de satin : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal.*)

La Vie parisienne : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

Scènes de Comédie d'Alain : L'occasion d'entendre de l'Alain parlé et animé. (*Théâtre de Lutèce.*)

Les Caprices de Marianne : Un spectacle de jeunesse et de bonheur à la manière de Musset et de Jean Vilar. (*T.N.P.*)

La Bonne Soupe : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Jeanne Moreau ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

Sergent, je vous aime : Un brave soldat américain aux prises avec le règlement militaire. Jacques Fabbri en fait une pantalonnade souvent drôle. (*Sarah-Bernhardt.*)

Deux sur la balançoire : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

Le Journal d'Anne Frank : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

Procès a Jésus : Le Christ en appel. Diego Fabbri plaide dignement sa cause. (*Hébertot.*)

variétés

Yves Montand : Vingt-trois chansons, deux heures de grand talent. (*Théâtre de l'Etoile.*)

Les Frères Jacques : Vingt-huit chansons, deux heures d'esprit. (*Comédie des Champs-Elysées.*)

Patachou : Elle est partie à la reconquête de Paris. En quinze chansons, de Bruand à Béart, généreuse et gaie, gauloise ou sensible, elle gagne la partie. (*Alhambra.*)

expositions

Toulouse-Lautrec : Les principaux chefs-d'œuvre du Musée d'Albi. (*Musée Jacquemard André, 158, boulevard Haussmann.*)

Orient-Occident : Cinquante siècles de comparaisons discutables, mais des objets et des œuvres très remarquables. (*Musée Cernuschi, 7, avenue Velasquez.*)

Formes scandinaves : Une leçon de civilisation et une mine d'idées, jusqu'à la fin du mois. (*Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

Oiseaux, fleurs, jardins du Japon : Dans un décor Louis XIII, tout le romantisme méticuleusement désinvolte de la grande île orientale. (*Galerie Ostier, 26, place des Vosges.*)

Depuis l'impressionnisme : Un bon choix de dessins et d'aquarelles. (*Le Bateau-Lavoir, 16, rue de Seine.*)

L'Art de la Nouvelle-Guinée : L'audace du mouvement et de la stylisation, valeur universelle de l'art mélanésien trop peu connu. (*Musée de l'Homme, place du Trocadéro.*)

Fichet : Un jeune abstrait dont la sobriété d'expression prouve qu'il s'efforce de ne pas tricher. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Max Ernst : Le « surréalisme fait peintre » à l'honneur. A l'occasion de la sortie du très beau livre que vient de publier sur Max Ernst et son œuvre Patrick Waldberg aux éditions J.-J. Pauvert. (*La Hune, 170, boulevard Saint-Germain, et Edouard Loeb, 53, rue de Rennes.*)

télévision

Jeudi 15 janvier, a 20 h. 35 : « Télé-Match », émission de Pierre Bellemare. Une nouvelle « tête » entre en lice et sera interrogée sur tous les événements de l'année 1958 (sauf ceux de politique intérieure). Les « jambes » seront celles d'un cheval : « Juarès », drivé par M. Simonard. Pour « repêcher » les erreurs éventuelles de la « tête », « Juarès » devra trotter 600 m. en 53 secondes.

Vendredi 16 janvier, a 20 h. 35 : « La Marquise d'O », adapté d'une nouvelle de Heinrich von Kleist par Claude Barma et Jacques Armanf. L'action se déroule en Italie à la fin du XVIIIe siècle. L'officier russe Ivan Vronski, tenu à l'écart des invités d'un baptême (il est pourtant le père de l'enfant !) raconte à un personnage invisible son roman d'amour, poétique, tragique et comique avec Juliette, Marquise d'O. Interprète : Françoise Christophe.

Samedi 17 janvier, a 15 h. 55 : « En direct du Paris-Lille en marche », trois caméras dans le train, une caméra à Chantilly, une caméra à Pierrefitte, trois relais hertziens permettront de donner des images continues du Paris-Lille, premier express français d'où l'on puisse téléphoner.

Dimanche 18 janvier, a 22 h 5 : Premier numéro du « Magazine des Arts », une émission de Jean-Luc Dejean et Jacques Ferra, avec la collaboration de Max-Pol Fouchet. François Mauriac, Me Maurice Rheims apparaîtront au générique de cette émission qui traitera d'un problème crucial : la France pourra-t-elle encore longtemps conserver ses trésors artistiques ? (On se souvient de la vente Goldsmith à Londres...)

Mardi 20 janvier, a 20 h. 35 : « L'Ami Fritz », d'Erckmann - Chatrian, adapté par Jacques Chabannes. Une bonne soirée familiale en perspective, « L'Ami Fritz » étant tout particulièrement recommandé aux moins de 16 ans. Deux jeunes comédiens de talent seront les principaux interprètes : Michel Galabru et Marie Versini, avec Jacques Jouanneau, Grégoire Aslan, Jane Marken, etc.

Mercredi 21 janvier, a 22 h. 5 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Ariane Misrachi, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittoors.

Spitzer
Les meilleures Reproductions de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJou 00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

Galerie Gérard MOURGUE
7, avenue de l'Opéra
H. BERGHAUER RAYMOND
Jusqu'au 19 janvier

Galerie PIERRE
2, rue des Beaux-Arts
8 PEINTRES DE 30 ANS
16 janvier - 13 février

STUDIO BERTRAND
LA FILLE AUX CHEVEUX BLANCS
Le chef-d'œuvre du cinéma chinois (v.o.)
PRINCESSE GRENOUILLE (Féérie animée)

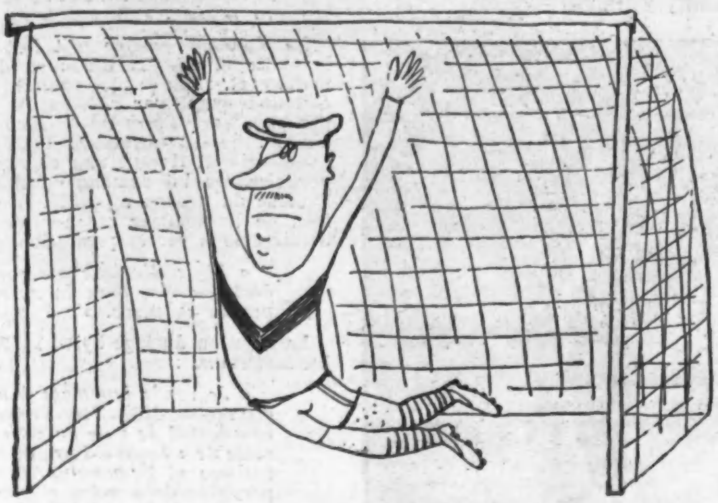
AGRICULTEURS 8, rue d'Athènes (9e)
Pour deux semaines seulement en raison d'engagements de la salle
DIES IRÆ
JOUR DE COLERE
de Carl Th. DREYER v.o.

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
LA MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR
(Death of a Salesman) en v. o.
avec Frédéric MARCH

FOLIES-BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

SINÉ : « S'AGIT PLUS DE RIGAULLER ! »

L'entrée du général de Gaulle à l'Elysée a amené notre ami Siné à dresser un petit répertoire des mots à éviter désormais dans la conversation afin de ne pas tomber sous le coup de la loi du 29 juillet (article 26) réprimant toute offense au Président de la République.



Ne plus dire « le Gaulle » mais « le gardien de but ».

Ne plus dire « Congaullais » mais « membre de la Communauté ».

Le jeu de Gaullin-Maillard est banni. Jouer à cache-tampon.

Oublier Charlie Gaul, le dernier vainqueur du Tour de France.

Lire Tolstoï ou Dostoïevsky.

Défense de fumer même des Gauloises.

Ne pas parler de Gaulliath même si on est frondeur.

TÉMOIGNAGE

« Et je n'exagère pas... »

● Un professeur nous écrit : « Je vous dirai seulement ce que je sais... » Et ce qu'il sait est grave (1).

JE vous parlerai ici de ce que je sais seulement, de ce qui me touche, sans abstraire, sans m'élever de ce terre à terre qui est ma condition.

Je suis professeur de lettres au collège technique de garçons de X... Un toit à ce point entretenu par la ville qu'une poutre transversale sur trois est fêlée et que la couverture peut choir à tout moment. Des murs lézardés, des cloisons divisant en deux d'immenses salles : malheur à l'infortuné collègue voisin de la classe de chant ! Des murs jamais peints depuis 1945. Des tableaux sur lesquels on ne peut jamais écrire parce qu'ils sont rayés, ou fendus, ou situés dans le côté gauche d'une salle (les élèves assis du côté droit n'y voient rien), ou dans le côté droit... Un chauffage déficient un mois d'hiver par an (il fait + 6° dans les ateliers de travail mécanique. Allez travailler le métal avec cette chaleur !) Des fils électriques qui courent dans tous les coins, nids à court-circuits fréquents.

1.400 élèves travaillent dans ce lieu, bon pour le service, visité chaque année par les inspecteurs généraux du bâtiment qui s'affolent, établissent rapport sur rapport, que la machine administrative, malgré leur zèle *réel*, enterre dans un coin de placard, sans doute.

DANS UN MOIS, DANS UN AN ?

L'an dernier, chute d'une énorme poutre de chêne dans une classe de 35 élèves. Par miracle, aucun n'est blessé : une table, quittée l'instant précédent par son occupant, et le bureau du maître sont broyés seulement par la chute. Sur l'action du directeur, de l'inspecteur d'Académie, des professeurs qui publient en un article leur mécontentement dans le seul des deux journaux locaux qui a bien voulu l'imprimer, on répare donc : on consolide les poutres, on en ajoute d'autres, des rapports volent à Paris, qui délègue ses inspecteurs, on débloque de l'argent pour construire (enfin !) un collège solide.

Depuis mars dernier, rien de neuf : on attend la signature de l'architecte de la ville qui attend peut-être la montée du devis pour donner sa signature au devis en chantier ! Dans un mois, dans un an... ?

Moi. Je suis professeur de français, histoire et géographie. 29 ans. Marié. Un enfant. 3e échelon. Ma femme travaille, heureusement. Elle est professeur de lettres, au même échelon. Cela nous permet donc, avec deux salaires, de vivre sans trop calculer. Je ne dis pas que j'achète beaucoup de livres, que je veille à la jeunesse de ma garde-robe. Rien, extérieurement, ne nous distingue de l'ajusteur moyen : comme lui, nous logeons en garni ; comme lui, nous avons une auto (pas payée par notre salaire, bien sûr) ; comme lui, nous mangeons le bifteck sauté le midi.

HEUREUX MORTELS...

Ma femme : dix-neuf heures de cours — 180 élèves en sept classes. Cela représente donc 180 compositions françaises tous les quinze jours, 180 interrogations écrites, parce qu'il faut bien que chaque élève (une classe de 30 élèves, une heure par semaine, ne permet guère d'interrogations fréquentes et prolongées) ait sa note chaque demi-trimestre. Calculez : dix minutes (*au moins*) par copie. Cela fait, tous les quinze jours, 90 heures de travail au moins ; en fait, vous pouvez dire 120 ! Je ne parle pas des cours à préparer (il faudrait théoriquement deux heures de préparation pour un cours professé), des conseils de professeur... Je ne me trompe pas en affirmant que ma femme réalise ce miracle d'un horaire de 60 heures

(1) Nous n'avons pas changé un mot à la lettre de notre correspondant. Seules des modifications de détail ont été apportées à son texte, afin de lui conserver l'anonymat auquel ne peut se soustraire un fonctionnaire.

→

→

de travail hebdomadaire ; bien qu'elle se fasse aider par une femme de ménage, il est certain que le travail de maison et celui qu'exige notre bébé de 7 mois s'ajoutent à ce bel horaire. Là, notre vie se distingue de celle de l'ajusteur : outre que nous n'allons plus au cinéma, au théâtre, que nous ne lisons plus le journal qu'à la diable, nous dormons chaque nuit à l'aide de somnifères. Au bout du rouleau ? La joie d'entendre l'épicier du coin nous dire chaque 1er juillet : « Heureux mortels ! »

UN TRAVAIL DE ROMAIN...

Moi. Plus gâté. Vingt-trois heures de cours (cinq heures supplémentaires. A prendre ou à laisser, certes ! Mais, si je ne les prends pas, si mes deux collègues de lettres qui en ont respectivement cinq et sept ne les prennent pas, cela fera trois ou quatre classes d'élèves sans *aucun* cours de français ou d'histoire - géographie. Alors ?...) 124 élèves. Copies, C.F., dictées, questions, interrogations écrites, préparation de cours, j'atteins bien aussi mes 60 heures de travail hebdomadaire !... Je les dépasse.

Alors ? Quand on vient nous parler de culture, d'enseignement par la joie, de la libéralité des méthodes modernes ; quand on vient nous conseiller de faire découvrir à l'enfant, par une maïeutique admirable, par la prestidigitation des documents vivants, par des lectures variées, par des références précises aux sources littéraires, artistiques, alors que nous sommes surmenés, fatigués, épuisés nerveusement, alors que 35 à 40 têtes, 35 à 40 paires de jambes et de bras dansent à chaque heure sous nos yeux, quel enseignement vivant voulez-vous que nous soyons en état *physique* et *mental* de faire ? Et pourtant, je puis dire que nous le *faisons*, que nos collègues voisins le font, et qu'à Mont-de-Marsan ou à Castelnaudary, nos collègues inconnus se dépensent corps et âme (c'est le mot) à ce travail de Romain...

DE ZORRO A SUPERMAN

Nos élèves ! Je parlerai des miens. J'ai quatre classes : 32 + 31 + 35 + 26 élèves. De braves gosses, fils de cultivateurs, d'ouvriers, de petits commerçants, et artisans du département ; pas méchants pour un sou, mais, dans l'ensemble, bruyants, indisciplinés, mal élevés : habitués par les méthodes dites « libérales » à cette joyeuse anarchie selon laquelle il nous est recommandé d'enseigner les jeunes générations...

Leurs lectures : « Zorro », « Tintin », « Superman », « L'Equipe », bien sûr ; joignez-y quelques bons romans policiers ou pornographiques circulant sous le manteau. Leurs soucis : les exploits de Kopa, le film « sensass » du dimanche, la petite amie du jeudi après-midi. Leurs émissions culturelles : Radio-Luxembourg, « Furax », « Ça va bouillir », etc...

Bref, sur une classe ordinaire, 10 à 15 % ont ou dépassent le niveau du certificat d'études intellectuellement ; 35 à 45 % formeront des élèves de collège technique médiocres ou moyens (pour peu qu'on les y force !) et le reste est composé de garçons *incapables* de suivre avec profit une classe supérieure au niveau du cours moyen première année, incapables d'écrire cinq lignes sans fautes d'orthographe élémentaire, incapables de s'exprimer correctement en phrases comportant un sujet, un verbe et ses compléments. Ne croyez surtout pas que j'exagère en quoi que ce soit.

A ces garçons, de 14 à 18 ans, debout 4 heures par jour dans des ateliers glacés l'hiver, brûlants l'été, tassés les uns contre les autres, je dois parler de Ronsard, de Molière, de Chateaubriand, de Lamartine, de Verlaine, etc. Je dois donner (en 2e) des sujets de composition française traitant de l'idée de civilisation, de l'idée de bonheur, des fins humaines de la science. Je dois leur parler des Droits de l'Homme, du 14 Juillet, du progrès des techniques, de l'automation, de l'ère atomique, etc.

Eh bien ! imaginez ce que signifient des cours trop ambitieux (les programmes m'y obligent) à ces pauvres gosses qui ne comprennent pas, qui ne peuvent s'exprimer s'ils ont retenu quelque chose, que ces notions *dépassent*, qui nous écoutent parler (ils se reposent, pendant ce temps !) qui sont eux-mêmes las, fatigués.

Et quand ils ont entendu tout cela, il leur faut, après leurs 40 heures de travail scolaire, rédiger compositions françaises, devoirs de physique, de chimie, de mathématiques, de langues et de comptabilité (s'ils sont élèves de cours commerciaux).

Qui résisterait à cet emploi du temps surhumain ? Quelle entreprise, appliquant à ses ouvriers les méthodes de l'enseignement, serait rentable et efficace ? *Aucune*. Mes élèves, après leur travail scolaire, ont une heure, vous entendez bien, *une* heure d'études par jour pour digérer leurs leçons et effectuer leurs devoirs ! Alors, ils les bâclent ou s'exténuent...

LA CLE DU PROBLEME

Je conclus. Mon collège : une ruine dangereuse. Mes collègues et moi-même : des êtres surmenés dès le 20 novembre. Mes élèves : 50 % d'inaptes à glaner quoi que ce soit aux cours, si simples soient-ils, que je leur fais (les résultats des examens sont là !).

Si vous vouliez bien entreprendre une enquête — et qui, hors de vous accepterait de le faire ? — *insistez*, ouvrez des yeux qui se bouchent, montrez que *nous ne pouvons pas*, nous enseignants, avec les élèves que nous avons, les programmes chimériques que nous avons (à peine en ai-je parlé !), les conditions matérielles qui sont nôtres, *nous acquitter à l'heure actuelle de la charge qu'on nous donne :* intégrer des enfants au monde du travail de 1958.

(A. P.)

MARY TORRE.
« La Jeanne d'Arc du journalisme ».

JUSTICE

Secret professionnel

● ***En allant dix jours en prison, la chroniqueuse américaine Mary Torre soulève la question du secret professionnel du journaliste.***

POUR avoir refusé de livrer les sources d'information d'un écho sur Judy Garland, une journaliste américaine, Mary Torre (34 ans), vient d'être condamnée à dix jours de prison.

Le 10 janvier 1957, Mary Torre, « columnist radio-T.V. » du « New York Herald Tribune », rapportait les propos que lui avait tenus un dirigeant de la chaîne C.B.S. :

> *« Si Judy Garland ne manifeste actuellement aucun goût au travail, c'est parce qu'elle est préoccupée, et je ne serais pas étonnée que le souci qui l'obsède tellement soit de se sentir grossir. »*

La chanteuse-actrice prit fort mal la chose et attaqua C.B.S. en diffamation et rupture de contrat (son émission ayant par ailleurs été suspendue). Mary Torre fut citée comme témoin. Le 15 novembre 1957, elle comparaissait devant une cour new-yorkaise. On lui demanda quel était l'auteur du propos rapporté. Elle refusa de le nommer et se retrancha derrière le « secret professionnel ».

> *« Si je divulgue ma source,* déclara-t-elle, *mon informateur perdra sa place. »*

La réaction du juge Sylvester Ryan fut inattendue :

> *« Je rends hommage à votre discrétion,* dit-il. *Peut-être même convient-il de voir en vous une sorte de* « Jeanne d'Arc du journalisme ». *Néanmoins, si vous persistez dans votre silence, je me verrai dans l'obligation de vous condamner à dix jours de prison. »*

800 LETTRES PAR JOUR

Ce fut une belle levée de boucliers dans la presse américaine. Du jour au lendemain, Mary Torre devint l'héroïne de la profession. Elle fit appel devant la Cour suprême. Sans succès, celle-ci refusant de casser le jugement prononcé. Le 5 janvier, enfin, l'accusée comparaissait à nouveau devant le juge Ryan. Cette fois, il ne fut plus question de flatteuses comparaisons historiques.

> *« Vous êtes un pitoyable exemple pour tous vos concitoyens,* lui dit-il, *et je n'ai pas la moindre sympathie pour vous. Moyennant quoi j'ordonne l'application immédiate de la peine. »*

Après l'audience, Mary Torre fut donc incarcérée à la prison de femmes de Jersey-City. Sa présence y pose déjà au geôlier-vaguemestre le plus gros problème qu'il ait jamais eu à résoudre : plus de 800 lettres de sympathie et de protestation arrivent chaque jour à la prison au nom de Mary Torre.

En posant de façon aussi spectaculaire la question du secret professionnel du journaliste, cette affaire pourrait avoir d'importantes répercussions sur la législation américaine concernant la presse.

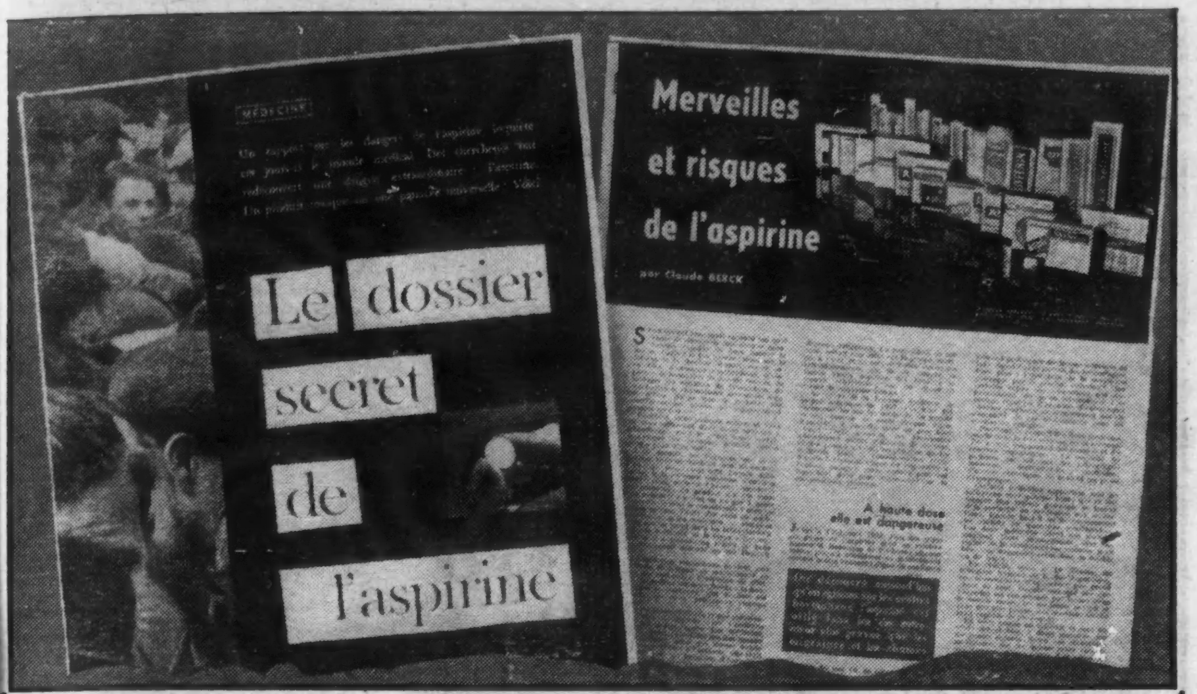
Reconnu seulement dans onze Etats, le droit pour un journaliste de ne pas révéler ses sources d'information aurait en effet quelque chance de devenir loi fédérale, si le Congrès adopte un projet que Francis Dorn, député du Kentucky, élabore éventuellement dans ce sens et lui soumettra prochainement.

Dans le monde, seules la Grande-Bretagne, la Suède, la Suisse et l'Allemagne assurent aux journalistes une semblable protection. Mais le « secret professionnel » a fait récemment l'objet d'un important débat au Colloque de Strasbourg, organisé par l'Association internationale d'études et de recherches pour l'information. Celle-ci, en collaboration avec l'Institut de Zurich, prépare elle-même un texte de projet en vue de le soumettre aux différents gouvernements.

Les adversaires de telles garanties font valoir qu'en supprimant juridiquement l'existence du risque, on diminuera du même coup le sens de la responsabilité.

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)

SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »



NOUVELLE VEDETTE : L'ASPIRINE

DANS son numéro du 13 novembre, « L'Express » faisait connaître, en France, le texte de la communication publiée par deux médecins anglais à propos des dangers que peut présenter, dans certains cas, l'aspirine.

L'aspirine est alors devenue, peu à peu, la vedette des magazines illustrés. Simultanément cette semaine, l'un d'eux ouvre « Le dossier secret de l'aspirine » et lui consacre six pages. Un autre étudie les « Merveilles et risques de l'aspirine » et lui consacre trois pages.

Conclusions de ces deux magazines : l'aspirine fait plus de bien que de mal.

Conclusion des deux praticiens français, MM. Levrat et Lambert, qui ont communiqué, après la publication faite par « L'Express », leurs observations à la revue professionnelle « La Presse Médicale » (numéro du 10 décembre) :

« Sur le plan clinique, toute observation d'une hémorragie digestive absolument isolée doit faire rechercher l'absorption préalable d'aspirine. »

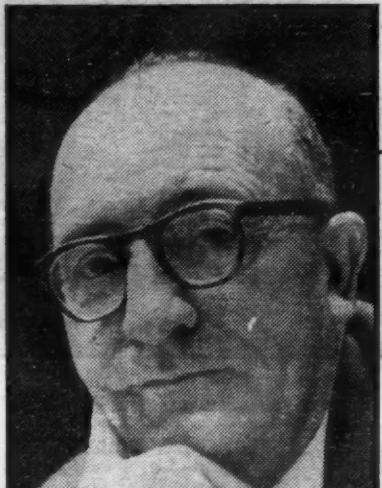
Notre conclusion : seul votre médecin est qualifié pour vous dire, après avoir pris connaissance des travaux de ses confrères français et étrangers, dans quelles circonstances vous devez prendre ou écarter l'aspirine.

De toute façon, en prévoyant que le refus de témoigner ou le droit de ne pas citer ses sources ne saurait être admis dans les cas « mettant en cause les fondements de la société », le projet en préparation limite singulièrement, au départ, les inconvénients ou les dangers qu'on pourrait lui reconnaître.

ENQUÊTE

Dieu et la jeunesse

La Nouvelle Vague croit-elle en Dieu ? Georges Hourdin, directeur de « La Vie Catholique illustrée », expose et commente ici les résultats de son enquête.



GEORGES HOURDIN
« Cette génération est dans l'attente. »

ON parle beaucoup des jeunes Français. Ils sont au centre de nos préoccupations. Ces hommes et ces femmes, dont le visage ouvert nous reste pourtant parfois mystérieux, porteront demain le poids total d'une France affrontée aux transformations rapides du monde. Il est légitime que nous cherchions à savoir comment ils envisagent leur présent et notre avenir.

J'avais donc lu en son temps, comme beaucoup, avec une attention passionnée, les résultats du sondage fait par « L'Express » sur les idées de la Nouvelle Vague, de même que les lettres publiées par Françoise Giroud.

Dans ces domaines était écrite en traits de feu la prophétie des événements qui se sont déroulés en France depuis le 13 mai dernier. J'y avais découvert également le visage d'une génération sans hypocrisie, mais non pas sans courage, qui dit les choses comme elles sont, qui repart de zéro, qui attend en vain que des chefs lui donnent, sinon sa forme, tout au moins une orientation efficace. Trop préoccupée par les soucis matériels de la vie présente, elle voyait mal à quelle cause se dévouer et semblait terriblement livrée à elle-même. Elle était à la fois dégoûtée du parlementarisme, sincère, disponible et soucieuse d'efficacité.

Quelle aventure ! Elle était à prendre, mais je ne suis pas sûr que les dirigeants du nouveau régime aient encore saisi cette chance.

J'avais découvert tout cela avec un très grand intérêt. Je restai pourtant sur ma faim. Je savais désormais que les jeunes n'avaient plus de doctrine nationale ou de foi politique et qu'il fallait, de toute évidence, leur en refaire une. Je ne savais pas s'ils avaient gardé la foi chrétienne qui, elle, ne change guère, et quel était leur comportement religieux. Le sondage fait, en 1957, par l'I.F.O.P., pour le compte de « L'Express », me semblait en appeler un autre.

« La Vie catholique illustrée », sur mon initiative, décida donc, en 1958, de prendre la responsabilité de demander à l'I.F.O.P. ce sondage complémentaire. Nous l'appelâmes, pour faire bref et pour frapper l'imagination de nos lecteurs : *La Nouvelle Vague croit-elle en Dieu ?*

En fait, l'enquête ainsi menée était bien plus large. Elle traitait du comportement général des jeunes à l'égard du fait religieux, dans son ensemble et dans toutes ses nuances, dans ses origines et ses conséquences. Ce qui veut dire que nous étions décidés, dès le départ, à attacher autant d'importance à l'attitude des incroyants ou des musulmans qu'à celle des chrétiens, qu'ils fussent catholiques ou protestants. Nous avions également la volonté de situer chaque personnalité interrogée dans le contexte religieux à l'intérieur duquel elle avait grandi et de tenter d'obtenir, en outre, sous forme de témoignages, un certain nombre d'itinéraires spirituels.

Nous avons, aujourd'hui, l'essentiel des résultats donnés par cette nouvelle enquête qui fut faite par « La Vie catholique illustrée » et par l'I.F.O.P. auprès de 1.524 jeunes Français d'abord, puis auprès des lecteurs de notre hebdomadaire ensuite. Que sont-ils ?

Il est difficile de le dire rapidement. Il faudrait, pour être complètement honnête, un ou deux livres entiers, pour rendre compte de la masse des chiffres recueillis et des lettres reçues. Ces livres paraîtront sans doute, mais il y faudra encore quelques mois. Une équipe de spécialistes commence seulement de dépouiller dans le détail les 3.500 réponses plus partielles que nos lecteurs nous avaient adressées.

Nous n'avons pas encore connaissance des témoignages personnels que « Réforme » et que « La Libre pensée » ont bien voulu demander à leurs jeunes lecteurs. On peut tout de même déjà, sans manquer à la véracité, et parce que nous avons tous les résultats du sondage fait par l'I.F.O.P., essayer de dégager quelques premières leçons de ce travail encore en cours.

SOIF DE VERITE

Je dirai d'abord, et c'est un point sur lequel je ne saurais assez insister, que la France nouvelle reste un pays p r e s q u e exclusivement chrétien, j'allais écrire un pays catholique dans sa presque totalité.

91 % des jeunes de la Nouvelle Vague ont pratiqué une religion chrétienne dans leur enfance. 85 % d'entre eux ont pratiqué le catholicisme. 4 % ont pratiqué le protestantisme. 9 *sur* 10 ont donc grandi en recevant de leur famille, afin de les aider à discerner plus tard le vrai du faux, le bien du mal, les préceptes de l'Evangile. On peut dire, et cela devrait toujours rester présent à notre esprit, que la religion chrétienne, plus spécialement le catholicisme, reste la seule religion révélée qui soit pratiquement offerte aux Français.

La deuxième constatation qu'on peut faire est celle-ci : la déchristianisation atteint la Nouvelle Vague comme elle atteint ses aînés, mais elle ne l'atteint pas davantage, moins peut-être. Et si je pouvais faire une comparaison avec les générations qui ont précédé celle qui a grandi sous nos yeux, je dirais que cette dernière aborde le problème religieux avec le même naturel sincère, avec la même soif de vérité qu'elle aborde les autres problèmes.

C'est une chance indiscutable pour tous ceux qui ont le souci du sacré. Elle a liquidé, nous le verrons tout à l'heure, certaines des querelles au milieu desquelles, vivant en province, j'ai pour ma part autrefois grandi.

Tout de même, lorsqu'elle atteint l'âge d'homme, lorsque vient pour elle le moment d'assumer les croyances qui lui ont été transmises par son milieu familial, elle n'est pas insensible à l'esprit du siècle et elle rejette en partie la religion, tout au moins sous la forme de la pratique religieuse.

Si 85 % des jeunes ont été baptisés, 82 % seulement ont fait leur première communion, 78 % ont été confirmés, 76 % se considèrent finalement aujourd'hui comme étant catholiques.

Plus des trois quarts, dira-t-on, c'est magnifique ! Peut-être, mais 34 % d'entre eux seulement fréquentent régulièrement les lieux de culte. Ce qui ne veut pas dire, car la question alors posée était relativement vague, qu'ils les fréquentent aussi souvent que la discipline de l'Eglise le leur demande.

Un tiers des jeunes Français pratiquent donc une religion plus ou moins régulièrement. Ce n'est pas si mal si l'on compare ce chiffre aux statistiques générales et récentes que nous apporte, pour l'ensemble de la France, la sociologie religieuse. La nouvelle génération n'est pas moins pratiquante que ne l'était la précédente. On peut espérer, c'est un des résultats de ce sondage, que la déchristianisation est en partie freinée.

LE MYSTERE DE LA DESTINEE

Mais comme ils restent conformes à la condition humaine, malgré tout, ces jeunes Français ! Comme ils sont à l'occasion traditionnels ! Un tiers d'entre eux seulement ont gardé le contact avec un lieu de culte. Encore n'est-ce pas chez tous par conviction religieuse ! Ils le reconnaissent d'ailleurs carrément. 87 % d'entre eux, pourtant, lorsqu'ils se marient, c'est-à-dire presque 9 sur 10, le font à l'église. Le mariage civil reste une exception.

Leur demande-t-on, en outre, comment ils veulent élever leurs enfants ? Ils déclarent en grande majorité (76 % d'entre eux) qu'ils entendent donner à ceux-ci une éducation religieuse. Ils attachent tellement d'importance aux choses sacrées ou aux habitudes sociales, ils sont tellement démunis, comme nous d'ailleurs, devant le mystère de la destinée, qu'ils ne veulent point prendre la responsabilité de priver les enfants nés du fruit de leurs amours humaines de la leçon qui se dégage du Sermon sur la Montagne.

Enfoncés dans la vie matérielle, soucieux avant tout, comme il est légitime, de se faire une situation ou de trouver un appartement, ils veulent tout de même que leurs enfants connaissent les Béatitudes. Je songe à ce passage de Péguy, où l'auteur de « Notre jeunesse » arrivé au tournant de la quarantième année, affirmait au nom de tous les quadragénaires sa certitude que la condition humaine était difficile et cette égale certitude que tous les parents espèrent, malgré tout, éviter à leurs enfants, avec un illogisme parfait, les salissures ou les erreurs dont ils savent au fond d'eux-mêmes qu'elles sont inévitables.

L'admirable, c'est que les jeunes athées eux-mêmes n'échappent point à cet illogisme. Le sondage fait par l'I.F.O.P. en a dénombré 17 % parmi les jeunes (1), dont 13 % récidivent lorsqu'on leur pose la question avec insistance. 8 % de ces athées incertains, 4 % de ces négateurs assurés entendent, malgré tout, faire élever leurs enfants dans une religion dont on pense qu'elle sera chrétienne. Les 4 % de catholiques pratiquants qui hésitent devant l'éducation religieuse

(1) Parmi ceux qui ne croient pas à Dieu il y en a tout de même qui se déclarent rattachés à une religion !

→

→

à donner à leurs enfants me semblent plus logiques, car ils peuvent désirer que ceux-ci adhèrent librement à l'âge adulte à ce qui est devenu pour eux une raison d'être.

On pourrait discuter longtemps sur l'ensemble des résultats qui nous ont été ainsi fournis. Il est naturel d'indiquer encore aux lecteurs de « L'Express », car il y a là une indication précieuse pour l'avenir de notre vie politique, combien la Nouvelle Vague aborde le phénomène religieux avec désintéressement, c'est-à-dire sans préjugés et je dirai même sans souvenirs historiques.

La majorité des jeunes Français (68 %) considèrent que le fait religieux est un phénomène permanent. 12 % seulement d'entre eux envisagent la disparition des religions à l'avenir. Si nous analysons les réponses, nous y retrouvons les mêmes contradictions que nous avons déjà signalées. 23 % des athées assurés sont convaincus que les religions ne disparaîtront pas. 3 % des catholiques pratiquants croient le contraire. C'est, dans ce dernier cas, assez étonnant.

AMELIORER LE SORT DE L'HUMANITE

La tolérance est grande chez les jeunes Français. 60 % d'entre eux pensent qu'une personne qui ne croit pas les mêmes choses qu'eux peut être sauvée. Il s'agit ici évidemment du salut éternel. 80 % des catholiques pratiquants sont eux-mêmes de cet avis. La formule traditionnelle : « *Hors de l'Eglise, pas de salut* » ne leur est pas naturelle. Ils n'ont pas une âme d'inquisiteur. Ils adhèrent spontanément aux leçons de ces théologiens qui affirment que si la plénitude de la grâce se trouve seulement à l'intérieur de l'Eglise catholique, ceci ne veut point dire qu'il soit impossible à un hérétique ou à un incroyant de bonne foi de faire son salut avec, si j'ose dire, les moyens du bord, c'est-à-dire avec la droiture, la charité et le goût naturel de la justice.

La majorité des jeunes Français, et je trouve là des perspectives encourageantes pour une véritable réconciliation nationale, ne considèrent point la religion en soi comme étant opposée au bonheur (53 %), ou comme étant opposée au progrès social (62 %). La presque totalité d'entre eux (88 %) pensent qu'ils doivent travailler à améliorer le sort de l'humanité. Ils ressentent pour la plupart (82 %) les souffrances des hommes éloignés. Ils ne pensent pas toujours par contre (39 % d'entre eux seulement sont d'un avis contraire) pouvoir contribuer personnellement à la justice humaine et sociale.

Il est intéressant d'examiner dans le détail ce comportement social et moral des jeunes. Voici donc quelques précisions supplémentaires. Les hommes sont plus nombreux que les femmes à vouloir contribuer personnellement à la justice. Cette attitude active se présente sous une forme plus soutenue en milieu urbain qu'en milieu rural, ce dernier enregistrant la plus forte proportion de sans réponse, alors que dans l'agglomération parisienne, 16 % seulement des jeunes interrogés n'ont pas d'opinion sur leur participation personnelle à la transformation du monde. On peut dire que presque la majorité des jeunes ruraux (soit 40 %) se révèle comme étant indifférente à ce problème.

LAVEE DE NOS VIEILLES QUERELLES

Les jeunes d'un niveau d'instruction primaire constituent le groupe le plus important de ceux qui manifestent leur impuissance dans une action sociale. En revanche, les jeunes ayant reçu une instruction supérieure sont les plus nombreux à vouloir aider individuellement à la réalisation de la justice. Par contre, les jeunes du primaire sont sans grande réaction ; ceux de l'enseignement technique également. Ces derniers réagissent même moins à la question posée, qui est une question essentiellement démocratique, que ne le font les élèves du primaire supérieur.

On peut donc dire, si l'on s'en tient à l'enracinement sociologique et à l'instruction, que, pour qu'il y ait sentiment chez les jeunes d'une possibilité de participer personnellement et activement à la réalisation d'un monde meilleur, il faut une certaine formation que l'on trouve seulement dans les grandes villes ou chez les élèves ayant fréquenté les facultés, plus particulièrement les facultés de type littéraire où la discussion des idées subsiste.

LE PÈLERINAGE DE CHARTRES (Rapho)
Une jeunesse sans préjugés et sans souvenirs.

Avec les attitudes religieuses, un élément nouveau d'explication intervient. Les catholiques pratiquants et les athées à conviction certaine constituent les deux groupes majoritaires en faveur d'un engagement personnel. Les déistes, à doctrine vague, sont les plus négatifs, c'est-à-dire qu'ils ne croient pas que la société puisse être transformée. Les athées à conviction incertaine, les catholiques non pratiquants et les croyants aux religions non catholiques sont les plus neutres du fait de leur « non-réponse ».

Si l'on veut donc refaire un esprit démocratique au sens où nous sommes un certain nombre à l'entendre, il est nécessaire d'envisager une éducation de la jeunesse qui comporte pour celle-ci l'acceptation d'une certaine conception générale du monde et qui entraînera un long travail de préparation et de maturation. Il est évident, dès maintenant, que les noyaux de départ se trouvent déjà parmi les jeunes chrétiens engagés dans une action militante. C'est là une constatation neuve qui, à elle seule, aurait justifié pour nous l'établissement de ce sondage.

Ces résultats viennent donc compléter sans les contredire ceux obtenus par l'enquête déjà faite sur la Nouvelle Vague. C'est la même jeunesse, pleine de bonne volonté, de sincérité, que nous avons retrouvée là. Elle reste dans sa majorité attachée à la religion et à la croyance en Dieu. Elle aborde ces graves problèmes sans parti pris. Elle se détache comme ses aînés l'avaient fait, mais point davantage qu'eux, de la pratique rigoureuse. Elle est disponible et parfois mal informée doctrinalement. Elle est, en tout cas, lavée de nos vieilles querelles. Elle n'est pas anticléricale. Elle est, me semble-t-il, très favorablement disposée à entendre quiconque lui parlera avec rigueur du problème religieux et qui, en outre, luttera pour mettre ses actes privés et publics en accord avec sa foi.

Je le répète, cette génération est dans l'attente. Je supplie qu'on ne la déçoive pas sur le plan religieux alors qu'on l'a tant déçue déjà sur le plan politique.

G. H.

[Georges Hourdin serait heureux que les lecteurs de « L'Express » appartenant à la Nouvelle Vague et intéressés par ces problèmes contribuent à son enquête en lui disant quelle est leur propre position à l'égard de la foi chrétienne, comment ils l'ont rencontrée ou abandonnée, ce qu'ils en attendent...]

Une religion nouvelle ?

● *Des étudiants catholiques se penchent également sur les problèmes de la jeunesse*

Le Centre Saint-Yves, groupe catholique de la Faculté de Droit de Paris, vient de consacrer son bulletin aux « Tricheurs ».

Il analyse d'abord les raisons pour lesquelles « le monde se débine », puis les réactions des jeunes gens qu'il classe en trois catégories : les faibles, les non-engagés, les forts.

Parmi les faibles :

— les purs techniciens « qui travaillent, mais sans se poser d'autres problèmes que ceux de leur spécialité »,

— la grande masse des chercheurs de sécurité et de confort,

— les affranchis.

Parmi les forts, qu'il ne faut pas confondre avec les « excités » : les « militants ».

Et le bulletin conclut :

1) *L'univers des « tricheurs » existe, même s'il ne représente qu'une petite minorité de notre génération.*

2) *Il exprime une réaction extrême de jeunes plus désarmés encore que les autres devant un monde trop difficile pour eux.*

3) *Il est révélateur de ce vide immense qu'a laissé chez les jeunes la mise en question des mythes traditionnels, mais aussi l'existence d'un malentendu entre elle et les fois susceptibles de donner un sens à son effort.*

Le problème de notre génération, nous semble-t-il, est de savoir si cela implique une « religion nouvelle » ou si notre vieux christianisme est encore capable de proposer aux jeunes d'aujourd'hui une explication du monde susceptible de mobiliser leurs énergies au service d'une tâche valable ; si Jésus-Christ est actuellement dépassé, ou s'il reste le grand vivant de l'histoire humaine, capable de donner son sens au travail, à l'amour, à toutes les tâches de la cité, de remplir ce vide et de combattre cet immobilisme qui nous paralyse.

PRESSE

Histoire d'un journaliste

● *Nous ne sommes plus en 1858. Mais dans le récit de la lutte entre Rochefort et Napoléon III, Raymond Manevy livre une histoire éternelle...*

Raymond Manevy est journaliste depuis plus de quarante ans. De « La France Libre », journal socialiste fondé en 1918 qu'il anima avec Weber, Compère-Morel, etc. — et où écrivait de brillants articles un jeune militant socialiste italien nommé Benito Mussolini — jusqu'à la rédaction en chef de « Paris-Soir » dont il « monta » le tirage jusqu'à plus de deux millions d'exemplaires, Raymond Manevy a parcouru toutes les étapes du journalisme et a occupé tous les postes. Le livre qu'il publie aujourd'hui — « La Presse française de Renaudot à Rochefort » — est le résultat de dix ans de recherches et de travaux. Nous publions ici de longs extraits des chapitres que l'auteur consacre à la Presse du Second Empire.

« QUE la première de nos lois consacre à jamais la liberté de la presse, la liberté la plus invincible, la plus illimitée, la liberté sans laquelle les autres ne seront jamais acquises. »

Qui parle ? C'est Mirabeau, en 1789, devant les représentants des Trois Ordres. Avant même que n'éclate la Révolution, avant même que ne soient prises les Bastilles, une première exigence est posée par les « représentants du peuple » : la liberté de la presse sans laquelle il n'est qu' « *obscurité et despotisme* ». Aussi, de 1789 à nos jours, l'histoire de la presse se confondra-t-elle avec celle de l'histoire de notre pays et, plus simplement, avec celle de nos libertés tout court.

« *C'est la faute à Voltaire* », chantait ironiquement Gavroche. A chaque fois qu'un gouvernement voudra jeter le voile sur ses crimes ou ses erreurs, « *ce sera la faute* », d'abord, aux « *écrivains de journaux* », comme on disait alors, avant que ne fût inventé le terme de « journaliste ».

AU FIL DU SABRE

Napoléon Ier résout le problème à sa manière habituelle : par un ordre :

« *La liberté de la presse*, dit-il, *non, sûrement, ils ne l'auront pas. Il vaudrait mieux monter en voiture tout de suite et aller vivre dans une ferme à cent lieues de Paris* ».

Ses successeurs retiendront cette leçon et, sous Louis XVIII comme sous Charles X ou Louis-Philippe, la presse ne cessera jamais d'être « *ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal...* ». Et, sous la Restauration, c'est Augustin Thierry qui écrit :

« *Tout est consommé et l'ignominie de la censure va peser de nouveau sur notre patrie. Quand les ministres créent une fonction infâme, Dieu crée toujours un lâche pour la remplir.* »

En 1830, pleuvent les « ordonnances » du ministère Polignac contre « *la presse qui, à toutes les époques, n'a été — et il est dans sa nature de n'être — qu'un instrument de désordre et de sédition* ». La presse se cabre et, en 1843, la Monarchie de Juillet compte à son actif *quatre cent onze* procès intentés à divers journaux !

Plus expéditif, le général Cavaignac — pour s'être distingué en Afrique et avoir été gouverneur de l'Algérie — se fit gloire, après les journées de juin 1848, d'avoir passé onze journaux parisiens « *au fil du sabre africain* ».

LA FAMILLE HUGO

Celui qui, le 10 décembre 1848, est élu Prince-Président de la République, rêve d'un plus haut destin : décemment, s'appeler Napoléon et n'être pas Empereur, est-il concevable ? Aussi bien Louis-Napoléon prépare-t-il son « coup », mais la presse le gêne.

L'ENTERREMENT DE VICTOR NOIR
Un Bonaparte avait perdu patience

Raymond Manevy écrit :

« Louis-Napoléon, d'après la Constitution, ne pouvait être réélu à l'expiration de son mandat ; son projet de révision avait été repoussé. Même si les résultats du scrutin étaient favorables aux bonapartistes, son maintien à la tête du gouvernement ne pouvait légalement être envisagé. Le Coup d'Etat devenait inévitable. Louis-Napoléon le préparait et par tous les moyens cherchait à se débarrasser des opposants. »

« Il révoquait les maires qui faisaient preuve d'indépendance, surveillait les journaux républicains, en particulier « L'Evénement », porte-parole de Victor-Hugo. Celui-ci, comme parlementaire, était inviolable. La feuille qui reflétait sa pensée ne l'était pas. »

« Le 1er septembre, le journal fut saisi pour la deuxième fois. Motif : excitation à la haine et au mépris du gouvernement de la République. Qu'avait-il donc publié ? Un article intitulé : « Enfin, on l'avoue donc » qui accusait les ministres d'être solidaires des gouvernements monarchistes européens et plaidait pour le respect du droit d'asile aux proscrits. »

« A l'annonce des poursuites, François Victor-Hugo répliqua :

« *Pour les ministres de M. Bonaparte, être Européen et vouloir pour l'Europe un autre équilibre que l'équilibre imposé et hors nature établi en 1815 par les vainqueurs de Waterloo, cela se nomme un crime contre la sûreté de l'Etat.* »

NEUF MOIS DE PRISON

« Cette fois, Victor Hugo ne plaida pas pour son fils aux Assises. Dans une lettre peu connue, adressée à sa femme, il dit pourquoi :

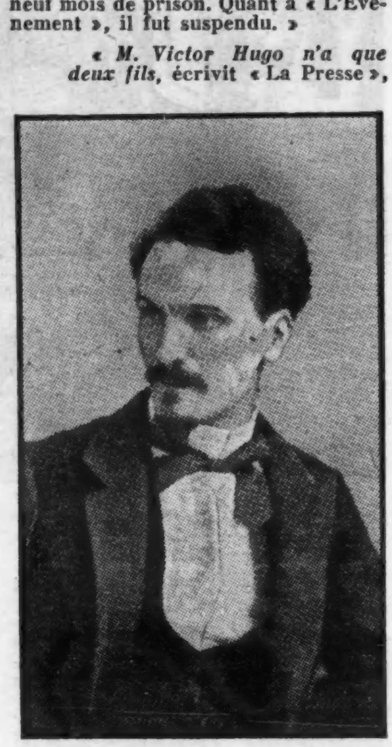
« *Paris, le 13 septembre 1851.*

« *Chère amie. Un mot à la hâte. On juge « L'Evénement » après-demain. Ils ont voulu brusquer la chose, se croyant sûrs du jury. C'est une guerre à outrance. Toute ma crainte, c'est que « L'Evénement » ne soit suspendu. Ce serait peut-être sa mort. Que ferait-on ?*

« *J'avais songé à défendre François. Tout bien considéré, il est sage d'y renoncer. J'irriterais le jury et la Cour qui me haïssent si profondément et cela retomberait sur le pauvre enfant sous la forme hideuse du maximum : quatre ans et cinq mille francs. Peut-être n'oseraient-ils pas quatre ans, et alors Poissy ou Belle-Isle. Les misérables qui gouvernent sont capables de tout...* »

« Le 15 septembre, François Victor-Hugo, comme auteur responsable, et Paul Meurice comme signataire du journal, furent condamnés chacun à neuf mois de prison. Quant à « L'Evénement », il fut suspendu. »

« *M. Victor Hugo n'a que deux fils*, écrivit « La Presse », *la justice les lui a pris tous les deux ; l'aîné aura précédé d'un mois son frère à la prison de la Conciergerie. Ils ont eu le même berceau ; ils partageront le même cachot.* »



HENRI ROCHEFORT
« Quel règne, mes amis, quel règne ! »

« Le 20 septembre, un nouveau journal, « L'Avènement du Peuple », paraissait à Paris. En tête, il publiait un article de Victor Hugo. C'était une lettre adressée à Auguste Vacquerie, le seul des quatre principaux collaborateurs de « L'Evénement » qui n'était pas en prison :

« *L'Evènement* », disait Victor Hugo, *est mort, mort de mort violente, mort criblé d'amendes et de mois de prison... Le journal est mort, mais le drapeau n'est pas à terre ; vous relevez le drapeau, je vous tends la main... Vous qui êtes resté debout, en avant. Quand vos compagnons seront libres, ils viendront vous rejoindre.* »

COMMENT MEURT UN JOURNAL

« Furieuse de voir « L'Evénement » reparaître sous un autre titre, la police exigea des poursuites. Victor Hugo bénéficiant de l'immunité parlementaire, ce fut Auguste Vacquerie, rédacteur en chef, qui comparut devant le juge d'instruction en compagnie de Henri Roux, rédacteur gérant de « La Presse » qui avait reproduit l'article. Renvoyés devant les Assises, Vacquerie et Roux furent condamnés chacun à six mois de prison. »

Néanmoins « L'Avènement » continua...

Son numéro du 1er décembre qui précédait de quelques heures le coup d'Etat rapportait certains bruits peu rassurants pour les républicains (...) Le lendemain, « L'Avènement du Peuple » et tous les journaux attachés à la cause démocratique avaient vécu.

Sous la conduite de policiers, l'armée arrêtait les représentants de l'opposition et occupait les imprimeries.

Désormais, voici l'ordre qui, pendant plus de vingt ans, va régner sur la France. Pour la presse qui, en 1848, avait goûté aux ivresses de la liberté pendant de brèves semaines, une longue lutte commence et c'est Taxile Delord, un journaliste de l'époque, qui écrira: « *Les journalistes qui ont traversé le Second Empire garderont de ce temps une tristesse poignante au souvenir de leurs humiliations* ».

Mais, de tous ces journalistes « humiliés » qui menèrent le combat contre l'Empire, sans doute le plus célèbre fut-il Henri Rochefort :

LE MARQUIS DE ROCHEFORT-LUÇAY

« Henri Rochefort — marquis Henri de Rochefort-Luçay — avait trente-sept ans et une belle réputation de journaliste qu'il s'était taillée au « Figaro » de Villemessant et au « Soleil » de Polydore Millaud quand, en 1867, il envisagea la publication d'un périodique, à la manière des « Guêpes » d'Alphonse Karr, qui éclaterait tous les samedis sur la tête du gouvernement... »

« Le premier numéro de « La Lanterne » parut donc le samedi 31 mai 1868...

« La Lanterne » commençait par cette phrase si souvent citée :

« *La France contient, dit l'Almanach impérial, trente-six mil-*

→

lions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. »

« Ce n'était qu'un mot, mais un bon mot. Il fit rire tout Paris...

« Veut-on connaître la manière de combattre de ce bretteur tant redouté? Voici un articulet qui la caractérise excellement :

« Moi qui vous parle, quand je suis allé au ministère de l'Intérieur m'informer de ma demande en autorisation de « La Lanterne », j'ai été accusé par l'employé supérieur qui m'a reçu, d'être un ennemi déclaré de l'état de choses actuel...

« Cette insinuation était d'ailleurs d'autant moins fondée que (je n'ai pas à m'en cacher ici) je suis profondément bonapartiste. On me permettra bien cependant de choisir mon héros dans la dynastie. Parmi les légitimistes, les uns préfèrent Louis XVIII, d'autres Louis XVI, d'autres enfin placent toutes leurs sympathies sur la tête de Charles X. Comme bonapartiste, je préfère Napoléon II, c'est mon droit.

« J'ajouterai même qu'il représente pour moi l'idéal du souverain. Personne ne niera qu'il ait occupé le trône, puisque son successeur s'appelle Napoléon III. Quel règne ! mes amis, quel règne ! Pas une contribution, pas de guerres inutiles avec les décimes qui s'ensuivent ; pas de ces expéditions lointaines dans lesquelles on dépense six cents millions pour aller réclamer quinze francs, pas de liste civile dévorante, pas de ministre cumulant cinq ou six fonctions à cent mille francs pièce ; voilà bien le Monarque tel que je le comprends. Oh ! oui. Napoléon II, je t'aime et je t'admire sans réserve... Qui donc osera prétendre maintenant que je ne suis pas bonapartiste ? »

« LE CZAR PREND DES LEÇONS »

« C'est dans le numéro 2, daté du 6 juin 1868, qu'on trouve le petit article fameux sur son opposition au régime :

« Mon opposition est systématique, je le reconnais ; mais il faut être juste, l'admiration du « Constitutionnel » (1) ne l'est pas moins.

Tant que plusieurs de nos dignitaires toucheront systématiquement 250 à 300.000 francs par an;

Tant que M. Rouher soutiendra systématiquement que l'expédition du Mexique est la plus grande pensée du règne (pas du règne de Maximilien, bien entendu) ;

Tant que les choses enfin me paraîtront marcher systématiquement mal, je répéterai systématiquement qu'elles ne vont pas bien. »

« Rochefort aimait rédiger de petites notes d'un raisonnement simple, apparemment logique, qui se terminaient par un mot caustique :

« La fête du 15 août sera, cette année, dit-on, d'une magnificence exceptionnelle. Le programme projeté dépasse toute attente : illuminations d'autant plus splendides que c'est le peuple qui éclaire ; théâtres en plein vent, joutes sur l'eau et emprunts de toute sorte : incorporation d'un nombre de citoyens dans la garde nationale mobile...

« On ajoute, mais je n'ose l'espérer, ce serait trop beau, que cette heureuse journée se terminerait par une déclaration de guerre. »

« Le czar vient d'adopter pour son empire notre système d'autorisation et d'interdiction de vente des journaux sur la voie publique.

« Voilà maintenant la France qui enseigne l'arbitraire à la Russie. »

« On annonce la mort de M. de Kervéguen. Pour un député à peu près sûr de n'être pas réélu, ce qu'il a fait là, ce n'est pas trop maladroit. »

175.000 EXEMPLAIRES

« Le public s'emballa dès le premier numéro. On avait prévu un tirage maximum de 15.000 exemplaires; il fallut en imprimer 40.000 puis 120.000, puis 175.000. Rochefort recevait 500 lettres de lecteurs par jour. Pour satisfaire sa clientèle, il força le ton, passa du sarcasme à l'injure :

« Napoléon III, écrivait-il, a été récemment mordu par un petit chien. Il faut le reconnaître, cette bête n'était pas dégoûtée. Quoi qu'il en soit, l'Empereur, toujours prompt à la réplique, se serait écrié : « C'est d'un mauvais augure ». C'est, en effet, d'un très mauvais augure pour le chien, qui a des chances de devenir enragé, au cas où il ne le serait déjà. »

(...) « Le gouvernement avait paru ignorer le premier numéro de « La Lanterne ». Au second, il se fâcha et fit saisir la publication.

« LA LANTERNE »
500 lettres de lecteurs par jour.

« Chaque numéro de « La Lanterne » va, maintenant, donner lieu à poursuites. Les condamnations pleuvent : un an d'emprisonnement, un an de privation des droits civils et politiques, 10.000 francs d'amende pour offense à la personne du souverain et excitation à la haine et au mépris du gouvernement ; treize mois de prison, 10.000 francs d'amende pour outrage à la religion.

« Rochefort s'est réfugié à Bruxelles où il continuera jusqu'à son soixante-quatorzième numéro la publication de « La Lanterne » que composera l'imprimeur Vanderauwers. L'exil ne fera qu'accroître la vogue du pamphlet qui franchira la frontière et circulera en France malgré douaniers et policiers. Par défaut, son auteur sera condamné à trois ans de prison et 10.000 francs d'amende. »

NAISSANCE DU « RAPPEL »

A Bruxelles, Rochefort retrouva Victor Hugo et c'est au cours d'un banquet de proscrits — qui totalisaient à eux tous deux cent cinquante années de prison — que la fondation d'un nouveau journal, « Le Rappel », fut décidée.

« Le journal, organe de la démocratie radicale, fut placé sous le patronage de Victor Hugo qui rédigea la lettre-programme qui parut en tête du premier numéro, le 4 mai 1869.

« Les élections approchaient. La candidature de Rochefort fut posée ainsi que celles de Gambetta et de Bancel. Rochefort envoya de Bruxelles sa profession de foi que publia « Le Rappel » : le treizième numéro du journal fut saisi; Rochefort battu.

« Le Rappel » disparu, Rochefort, amnistié et revenu d'exil, fonda « La Marseillaise » dont le premier numéro sortit le 19 décembre 1869. Sa rédaction se composait de Millière qui, dans la répression de la Commune, devait trouver la mort sur les marches du Panthéon, de Raoul Rigault qu'on fusilla, de Arthur Arnould, Paschal Grousset, Breuille qui furent condamnés à la déportation, de Gustave Flourens, tué à Rueil au cours d'une sortie des Fédérés.

« L'article que Rochefort écrivit pour présenter au public « La Marseillaise » présente, au point de vue politique, un vif intérêt. Il expose une partie des griefs des journalistes de l'extrême gauche contre leurs confrères démocrates-opportunistes qui s'accommodaient de l'Empire tout en le combattant.

« En présence d'une situation nouvelle, disait-il, il faut nécessairement des journaux nouveaux. « La Marseillaise » ne vient pas renforcer ceux qui existent, elle essaiera de remplacer ceux qui sont occupés à rendre l'âme. »

« Ainsi, l'Empire a évolué et, d'autoritaire, il est devenu « libéral ». Il est même sur le point de devenir « parlementaire », mais cette transformation ou ces changements de qualificatifs n'ont pas donné le change à ceux qui veulent édifier la République en France. »

De son côté, l'Empire sait que ses déguisements ne satisfont point la presse républicaine d'opposition et en manifeste de violentes impatiences. Celles-ci, parfois, comme ce fut le cas dans l'affaire de l'assassinat du journaliste Victor Noir par un membre de la famille impériale vont loin, trop loin... :

L'AFFAIRE VICTOR NOIR

« Le prince Pierre-Napoléon Bonaparte, curieuse figure d'aventurier, ancien député à la Constituante, qui vivait à Auteuil des subsides des Tuileries, adressait de temps en temps des articles à un petit journal bonapartiste corse : « L'Avenir de la Corse ». Ces articles étaient commentés sans ménagement par « La Revanche », journal démocratique de Bastia.

« Les attaques de « La Revanche » firent perdre patience à Pierre Bonaparte qui publia dans « L'Avenir » une lettre dans laquelle il traitait ses adversaires de « Judas traîtres à leur pays », de « nullités », de « sacrilèges ».

« La Marseillaise » prit fait et cause pour les rédacteurs de « La Revanche », d'où une provocation en duel, conçue en termes très violents, adressée par Pierre Bonaparte à Rochefort qui chargea Charles Millière et Arthur Arnould d'obtenir réparation. D'un autre côté, Paschal Grousset provoqua le prince et lui envoya ses témoins : Victor Noir et Ulric de Fonvielle.

« Comment les choses se passèrent-elles, au début de l'après-midi du 10 janvier 1870 ?

« Les témoins de Paschal Grousset avaient devancé ceux de Rochefort. Lorsque ces derniers descendirent de voiture devant le numéro 59 de la rue d'Auteuil, ils virent un homme, tête nue, livide, un revolver à la main, qui hurlait :

— N'entrez pas ! On assassine là-dedans !

« Puis un corps presque inanimé s'abattit sur le trottoir tandis que la porte se refermait avec fracas. Le premier homme était Ulric de Fonvielle, le second Victor Noir. »

LA DERNIERE PEINE

(...) « Le 11 janvier, « La Marseillaise » parut encadrée de noir, avec ce titre imprimé en gros caractères, en tête du journal : « *Assassinat commis par le prince Pierre-Napoléon Bonaparte sur le citoyen Victor Noir* ».

« Suivaient ces lignes :

« J'ai eu la faiblesse de croire qu'un Bonaparte pouvait être autre chose qu'un assassin !

« J'ai osé imaginer qu'un duel loyal était possible dans cette famille où le meurtre et le guet-apens sont de tradition et d'usage.

« Notre collaborateur Paschal Grousset a partagé mon erreur et aujourd'hui nous pleurons notre pauvre et cher ami Victor Noir, assassiné par le bandit Pierre-Napoléon Bonaparte.

« Voilà dix-huit ans que la France est entre les mains ensanglantées de ces coupe-jarrets qui, non contents de mitrailler les républicains dans les rues, les attirent dans des pièges immondes pour les égorger à domicile.

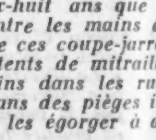
« Peuple français, est-ce que décidément tu ne trouveras pas qu'en voilà assez ? »

Henri ROCHEFORT.

« A midi, le journal fut saisi. On en avait déjà vendu 145.000 exemplaires. Le peuple de Paris fit à Victor Noir des funérailles émouvantes qui faillirent dégénérer en émeute.

« Arrêté et poursuivi, Rochefort fut condamné à six mois de prison et 3.000 francs d'amende. Il purgeait sa peine quand, le 4 septembre, les républicains vinrent le chercher pour le faire entrer dans le gouvernement de la Défense nationale. »

(1) « Journal Officiel » de l'Empire.

Martial le cadeau idéal !..

Modèle de poche à Transistors
Dimens. : 16×9×5 - Poids 800 gr. - P.O., G.O.
Six teintes au choix - Sacoche cuir
PRIX : 31.950 francs + t. l.
Autres portatifs à lampes ou transistors dont le POSTE SANS CHANGEMENT DE PILE. Commutation sur antenne auto. Postes coloniaux à gammes O. C. Electrophones à transistors (durée de la pile-ampli 200 heures) ou à lampes
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constructeurs :
C.E.R.T., 34, rue des Bourdonnais
PARIS (1er) LOU. 56-47

ESSAIS

● *Robert Kanters : « M. Mauriac n'est pas de ceux qui font tourner pieusement les tables ».*

Le Fils de l'Homme

Ed. Grasset, Cahiers Verts, 196 pages, 690 francs. Tirage limité.

ENTRE « Coco Bel-Œil », comme l'appelaient parfois ses camarades, ce collégien de onze ans qui fait sa première communion dans une chapelle de Caudéran, le 12 mai 1896, et l'académicien chargé d'honneurs qui est notre maître et notre ami, il y a tout l'espace d'une vie et très peu de différence : c'est avec la foi de son enfance que le prix Nobel, le très haut dignitaire de la Légion d'honneur a écrit les sept méditations qu'il publie aujourd'hui sous le titre « Le Fils de l'Homme ». « *Pour moi, durant toute ma vie,* dit M. François Mauriac, *j'aurai cheminé avec ces deux êtres exténués qui rentrent le soir à Emmaüs* » : mais sur ce chemin, à chaque pas, Quelqu'un l'a accompagné. Celui qui, en disant : Notre Père, apprit aux hommes la manière de demander à Dieu leur pain de chaque jour, il est lui-même pour beaucoup le pain quotidien de l'âme, nécessaire et à la fin suffisant, pour apaiser cet appétit d'amour et de bonheur que, sans lui, nous ressentons d'abord comme une angoisse.

CONTRE LES MEMES

C'est de lui qu'il est question dans ces pages. Le Christ de la crèche et le Christ de la croix, le Christ ressuscité surtout, et cette double présence du Seigneur dans notre monde contemporain : l'imitation des bourreaux de Jésus-Christ et le Prêtre. Ce n'est pas un livre de philosophe ou de théologien ; M. Mauriac n'est pas non plus de ceux qui font tourner pieusement les tables en rond ou l'univers en spirale. Un grand savant — Pascal — nous a appris à nous méfier des galimatias. Ce que l'on trouvera ici, ce sont des paraphrases et des commentaires de l'Evangile, écrits dans cette prose aux cadences profondes et à la ferveur retenue qui, pour tous ceux qui l'aiment, est comme la traduction immédiate de son chant intérieur. Il évoque les intercesseurs de toute sa vie : Pascal, Rembrandt, Maurice de Guérin, Lacordaire, et quelques-uns plus récents : Charles de Foucauld, l'abbé Huvelin, comme pour s'aider à souligner la présence quotidienne de la Parole et de la Grâce.

Le journaliste ne doit pas faire oublier le romancier et le poète, ni « le vieil auteur amer et moqueur », le chrétien. Tout au long de son œuvre d'ailleurs, il a tenu à s'expliquer sur ses rapports avec sa foi et on a republié l'an dernier quelques-unes des pages les plus brûlantes de sa quarantième année, brûlantes non seulement pour les chrétiens dont il y plaint les souffrances, mais pour toute âme sensible au christianisme (1). Ce grand bourgeois catholique a dû se défendre toute sa vie contre les bourgeois et contre les catholiques : ce romancier « *dont les ouvrages morbides ne pénètrent ni dans mon foyer, ni dans les foyers peuplés de mes enfants* », ainsi que disait le brave général de Castelnau, vers 1930, a dû défendre son droit de peindre les passions à peu près comme le journaliste d'aujourd'hui doit défendre sa passion de la vérité et de la justice, et presque contre les mêmes gens.

Dans cette suite d'ouvrages d'apologie et d'apologétique à la fois, ce « Fils de l'Homme » rend un son nouveau cependant. D'abord parce que les sourds roulements de l'orage semblent s'éloigner : « *Presque tous les récits inventés par les littérateurs sont l'histoire de la solitude humaine. Elle est au fond de tous les drames, et surtout de ceux de l'amour. Mais à l'homme attentif au secret de la Grâce dans le monde, ce qui se révèle, au contraire, c'est un univers indivisible d'interférences et d'échanges, un univers sans solitude où le péché même crée des liens entre les destinées...* ». Ainsi, le romancier du « Désert de l'amour », porté par la barque du Christ, aborde enfin aux rives heureuses de la solitude transcendée — ou bien il s'en approche.

Ensuite, si le gémissement de la chair piétinée s'élève moins haut, la protestation du cœur contre toutes les souffrances des hommes, au contraire, n'a jamais été aussi ardente. Avec le Fils de l'Homme, au nom du Fils de l'Homme, dans les salles de police, dans les prisons, ce livre descend aux lieux où l'Homme est humilié, frappé, massacré, pour stigmatiser les bourreaux et prêter une voix aux victimes. Ainsi, dans une âme chrétienne qui s'élève, les souffrances de l'amour font place aux tourments de la charité.

Au cours de l'année 1958, M. François Mauriac a publié deux livres nouveaux : notre « Bloc-Notes » et celui-ci, et la tentation est grande d'abord de les opposer. Le politique et le dévot, l'homme d'esprit et le spirituel, le polémiste dont la méchanceté et la verve font notre joie, et le lecteur de l'Evangile dont la charité fait notre édification, la part du Malin et la part du Bon Dieu. Mais il n'y a rien de plus artificiel : ce sont deux livres qui viennent du même homme, avec la même sincérité et la même foi, c'est le même amour du vrai qui s'exprime ici par la charité, là par le sarcasme le plus mordant. Dieu n'a vomi que les tièdes. N'en déplaise à certains, qui ne sont pas tous des adversaires politiques, « Le Fils de l'Homme » est la preuve que le « Bloc-Notes » est écrit « *par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après* ». Ce serait mal connaitre François Mauriac de l'opposer à lui-même, mal comprendre le « Bloc-Notes », d'ignorer ces pages souvent admirables dans la mesure où elles sont en prise directe sur la prière (2).

R. K.

(1) « Dieu et Mammon », « Souffrances et bonheur du chrétien ». Ed. Grasset.

(2) « L'Express » publiera la semaine prochaine un long extrait du « Fils de l'Homme ».

FRANÇOIS MAURIAC DEVANT SON PEINTRE PRÉFÉRÉ : SON PETIT-FILS PIERRE DESSINANT SON PORTRAIT
La Parole et la Grâce

ROMANS

● *Enquête autour d'un saint.*

Le Caillou blanc

par Carlo Coccioli. Ed. Plon. 343 pages, 990 francs.

DANS « Le Ciel et la Terre », paru en 1951, Carlo Coccioli avait raconté la vie et la mort d'un prêtre italien, Ardito Piccardi. Il passait pour un saint dans le village dont il était le curé et il finit, du moins apparemment, devant un peloton d'exécution en 1943 quand les Allemands perdirent l'Italie.

« Le Caillou blanc » est la suite de cette biographie. Il s'achève sur le récit de la mort véritable d'Ardito Piccardi en 1954. Que s'était-il passé? Kurt Rauch, le chef allemand, avait voulu épargner le prêtre et les coups furent tirés à blanc. Emmené dans un camp en Allemagne, Ardito Piccardi s'enfuit au début de 1945 et il se cacha dans une forêt près de la frontière polonaise. A ses compagnons de captivité, il avait tu sa qualité de prêtre, parce qu'il estimait avoir perdu la Foi. Mais, au camp et surtout dans la forêt, il constate avec gêne et étonnement que les autres devinent son secret. Ils le prennent, eux aussi, pour un saint et ils sollicitent presque un miracle. Après la guerre, il travaillera à Paris dans une imprimerie du quartier Montparnasse puis, en 1950, il se rendra au Mexique. Le problème de la perte de la Foi le préoccupe de plus en plus et, un jour, pour défendre contre des brutes un jeune homme qu'on allait tuer, il s'interposa en hurlant : « *Je suis prêtre de Dieu* ».

Tout se passe alors simplement : il se confesse et, bientôt, il redira la messe. Sa conviction est faite : la Foi ne l'avait pas quitté mais il ne la sentait plus.

« Le Caillou blanc » n'est donc pas un roman, même si la technique romanesque n'en est pas absente. Les progrès de l'enquête menée par M. Coccioli sont lents. Beaucoup de passages sont maladroits et sentent l'artifice. Les scènes étonnantes ou bouleversantes se succèdent. Les détails atroces, les réflexes de fous, on trouve tout cela dans « Le Caillou blanc ». Mais l'auteur écrit aussi :

> « *Pour moi, la littérature n'est pas un divertissement. Elle est trop au service de la vérité pour pouvoir se passer de sens.* »

Selon ses dispositions intérieures, le lecteur verra dans cette œuvre le récit d'une aventure spirituelle ou un énorme mélodrame.

MICHEL DESBRUERES.

ARAGON
la semaine sainte
"Vrai chef-d'œuvre par la force, le jet, la vitalité, la dimension supérieure." ÉMILE HENRIOT (Le Monde) de l'Académie Française
50.000 exemplaires
nrf

LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
REVUE THEORIQUE DES PARTIS COMMUNISTES ET OUVRIERS
Parmi les nombreuses études au sommaire du numéro 5
● La portée internationale du plan septennal de l'U.R.S.S.
● Le mouvement de libération en Amérique Latine
● La lutte contre les droitiers en Chine
● Le parti travailliste aujourd'hui
ainsi que de nombreux autres articles
PRINCIPAUX KIOSQUES - Le numéro : 200 francs - Abonnements à :
SOCIETE PARISIENNE D'EDITION ET D'INFORMATION
9, BOULEVARD DES ITALIENS - PARIS (9e) - C.C.P. PARIS 5449-47
6 mois : 1.100 francs - Etranger : 1.300 francs — 1 an : 2.100 francs - Etranger : 2.400 francs
La seule revue qui paraît en 18 langues et dont les 21 éditions sont lues dans 75 pays

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Jean LAMBERT
Gide familier

Jean Lambert fit la connaissance d'André Gide en 1936. Dix ans plus tard il épousait sa fille. Dans un récit qu'il vient de publier en librairie l'auteur nous fait pénétrer dans la vie du grand écrivain : c'est l'image d'un grand voyageur, d'un homme n'aimant que l'inconfort, toujours épris de soleil, toujours imprégné de ce classicisme méditerranéen qui donna à sa prose son accent incomparable, que Jean Lambert fait revivre devant nos yeux avec tendresse, sans indulgence inutile, en tenant compte des contradictions inhérentes à une nature aussi universellement ouverte à la vie. Tout récemment Claude Mauriac définissait cet ouvrage en ces termes dans « Le Figaro » : « Quelle surprise ! Nous avons pour la première fois le témoignage d'un écrivain qui ne se prévaut pas de l'amitié qu'André Gide lui portait pour outrager sa mémoire. »

J.-E. MALCOLM
Entretien avec des ombres

Traduit de l'anglais par Micheline Barrault
Collection « Capricorne »

Un jeune Allemand frappé tout jeune encore par la guerre, a dû abandonner son pays natal. Lorsqu'il revient en Allemagne, le pays lui paraît être sans passé, la nouvelle génération ne connaît plus l'ancienne, les survivants ne pensent qu'à se haïr et s'exterminer. Mais pourraient-ils encore s'aimer ? C'est la question que se pose un livre déchirant, exceptionnel qui vient de paraître en librairie et qui annonce en J.-E. Malcolm une nouvelle romancière anglaise dont on n'oubliera pas le nom.

JULLIARD

CONTRE-EXPERTISE

En relisant Gide

● ***Maurice Nadeau a relu pour vous « Les Faux Monnayeurs » et examine leur place dans l'évolution du roman moderne.***

« L'Express » inaugure cette semaine une nouvelle série d'articles, consacrés à des écrivains dont l'œuvre a été tour à tour admirée et critiquée. En les relisant aujourd'hui, que nous apportent-ils ? Nous commençons cette série avec l'appréciation de Maurice Nadeau sur André Gide, auquel il vient de consacrer une longue étude pour préfacer les « Romans, Récits et Soties » que vient de publier la collection de La Pléiade.

Voici sa contre-expertise sur « Les Faux Monnayeurs ».

SI, presque en dépit de lui-même, André Gide a malgré tout sacrifié au roman, c'est sans doute d'abord pour se prouver qu'il était capable d'en écrire un, souffrant de se voir reprocher son manque d'imagination, d'invention, son incapacité à sortir de soi tout en étant constamment absent de lui-même. La découverte de Dostoïevsky lui prouvait en outre qu'un grand romancier peut être un artiste et que ce qu'il appelait la « restitution de la vie » peut se présenter autrement qu'un spectacle.

Dans « Les Possédés » ou « Les Frères Karamazov », il voyait débattre des problèmes métaphysiques, religieux et moraux qui constituaient son propre gibier et il assistait à l'exploration d'abîmes psychologiques où lui-même s'était enfoncé avec plus de prudence. Les conceptions romanesques de Dostoïevsky l' «autorisaient» à briser le cadre étroit du récit (« un personnage, deux peut-être » saisis par la lumière qui rayonne d'un seul foyer) pour tenter d' « élargir le champ visuel et présenter non plus un, mais plusieurs foyers ». A côté du récit-théorème, il voit la possibilité du roman-polyphonie : plusieurs personnages faisant entendre leur voix en même temps et menant des vies fort différentes sans qu'ils soient forcément impliqués dans la même action (à l'origine, il envisage « Les Faux Monnayeurs » comme une suite de « récits séparés » qu'il articule ensuite, assez maladroitement d'ailleurs, sur les conseils de Roger Martin du Gard).

Cependant, il ne peut se résoudre à adopter le point de vue du romancier « objectif » « qui voit d'abord le geste d'autrui, l'événement et qui l'interprète ». Il ne se reconnaît pas davantage le droit de pénétrer dans les consciences qu'il veut libres et autonomes, s'exprimant par elles-mêmes. Entre l'objectivité du témoin privilégié et l'omniscience du romancier-démiurge, il imagine une troisième voie qui part de l'auteur pour aboutir aux personnages, de ses propres sensations, émotions ou pensées à l'expression des leurs, de ses propres tentations ou possibilités à leur réalisation par eux. Alors, il peut s'effacer en les laissant libres de s'exprimer et d'agir à leur guise, sachant que *« c'est de lui que tout émane : il est le seul garant de la vérité qu'il révèle, le seul juge »*.

Tout l'enfer et le ciel de ses personnages est en lui. Ce n'est pas lui qu'il peint, mais ce qu'il peint, il aurait pu le devenir, s'il n'était pas devenu tout lui-même. Par ce biais, il revient à sa préoccupation essentielle : assumer par l'écriture une découverte et une expérience.

LE PARADOXE D'OSCAR WILDE

Ses personnages sont autant de projections de lui-même dont pourtant aucune ne lui ressemble ; les rapports qu'ils nouent entre eux, les événements qu'ils traversent sont autant d' « épreuves » ou de tests destinés à les manifester ; leurs existences, si librement qu'elles paraissent se dérouler, obéissent à une logique et portent signification. Si André Walter péchait par idéalisme philosophique en déclarant :

« Les choses deviennent vraies ; il suffit qu'on les pense »,

André Gide romancier rejoint le paradoxe d'Oscar Wilde : les choses deviennent vraies ; il suffit qu'on leur donne vie par l'écriture, par l'art. Le roman cesse du même coup de figurer un compte rendu, voire une exploration du réel ; il est découverte, marche vers l'inconnu, expérimentation du possible, source d'enrichissement psychologique pour l'auteur et son lecteur, ouverture sur un monde sans limite.

Selon cette conception novatrice du roman, « Les Faux Monnayeurs » auraient dû être non seulement un grand roman mais marquer le début d'une révolution dans le genre. Or, en dépit de toutes les qualités qu'on lui trouve, et assez visibles, c'est un roman manqué : la trame d'un roman, son épure, peut-être moins encore : les étapes juxtaposées ou entremêlées de plusieurs romans possibles dont les héros pourraient être pour chacun Bernard, Olivier, Edouard, Rachel, le petit Boris. Sans doute ces personnages ne sont-ils pas sans rapports entre eux, mais il est curieux de voir comment, se refusant à privilégier l'un aux dépens des autres, répartissant sur tous une lumière égale, l'auteur les isole chacun dans leur monde propre, crée autour d'eux autant de petites constellations qui, rassemblées, ne forment pas un ciel.

Ce qu'André Gide échoue à rendre sensible, c'est précisément ce monde des rapports humains dans lequel il évoluait en aveugle et qui, s'il procède de chaque personnage, existe en dehors de lui, colore ses pensées et ses gestes, fait d'un rassemblement une communauté romanesque. Si l'auteur ne nous avait pas dit qu'Edouard avait été amoureux de Laura, nous ne nous en serions pas aperçus, de même que c'est par un coup de force qu'il rend le jeune Bernard amoureux de cette même Laura ou amant de Sarah. Là où nous attendions des points de fusion de la matière romanesque, nous sommes jetés sur des îlots de glace : auprès de Laura, Bernard paraît gentiment ridicule et, dans ses ébats d'une nuit avec Sarah, presque obscène. L'auteur trop visiblement expérimente ; il ne croit pas à la nécessité de ce qu'il dit.

C'est là le revers de la médaille pour un romancier qui pense que *« ce qu'il peint, il aurait pu le devenir s'il n'était pas devenu tout lui-même »* et que *« c'est de lui que tout émane »*. Si loin qu'il pousse la dépersonnalisation et le mimétisme, si profondément qu'il se coule en ses personnages, si ouvertement qu'il veuille agrandir son horizon, il ne peut s'identifier à ses créatures au point de leur faire accomplir des actes, éprouver des passions pour lesquels il n'a aucun goût et qui même lui répugnent.

Dans « L'Immoraliste », l'amour de Michel pour Marceline est à base de dévouement, de charité, de scrupules tandis que la sensualité le porte ailleurs ; dans « La Porte étroite », Jérôme et Alissa sont liés par le cœur et la tête, nullement par les sens. Dans « Les Caves », la sensualité féminine est représentée par une catin, ce qu'est tout près de figurer la jeune Sarah dans « Les Faux Monnayeurs ». Le vaste domaine que constitue la passion amoureuse dite normale échappe à André Gide qui ne peut cependant l'ignorer en tant que romancier et qui refuse d'opérer la géniale transposition de Marcel Proust, « *ce grand maître en dissimulation* ».

LE MONDE DE L'ADOLESCENCE

Refusant de « dissimuler », ne cherchant point à cacher ce qu'il appelait, à propos d'Oscar Wilde, « *le secret du profond de la chair qui dicte, inspire et décide, parfois à l'insu même de l'artiste* », André Gide, dans « Les Faux Monnayeurs », s'établit comme romancier lorsque, délaissant les « expériences » trop visibles, il laisse s'exprimer les tendances fondamentales d'une nature fort complexe certes, et difficile à saisir, mais que certains grands thèmes, quelques grandes directions d'un tempérament et d'une philosophie de la vie, manifestent.

D'abord, il est hanté par la jeunesse, cet âge de la vie apparemment le plus libre, le plus dénué de responsabilités, le plus rempli de promesses riches et contradictoires. Monde de l'enfance, à demi visionnaire, du petit Boris qui trouve en Bronja une sœur selon son cœur avant de tomber victime d'une communauté d'enfants à laquelle il a cherché désespérément à s'agréger, et qui, par bravade, joue son suicide. Monde de l'adolescence, dont Bernard, Olivier, Armand, Sarah, figurent des exemplaires divers, typés dans leur indécision même et avant que s'effectuent pour eux des choix fondamentaux.

Ils sont capables de toutes les générosités, de toutes les perversités, de tous les sacrifices et de toutes les folies. Gide, qui aurait voulu préserver en lui cet état d'éternelle jeunesse, peut légitimement passer pour le peintre par excellence de cette saison printanière où tout est promesse pour le meilleur et pour le pire dans une universelle disponibilité, une malléabilité de tous les instants, la fraîcheur exaltante et tragique de l'être en sa fleur. Ils représentent dans leur diversité autant de choix possibles qu'eût pu effectuer André Walter s'il ne s'était pas décidé à devenir un artiste pour qui, précisément, tous les choix à tout instant demeurent possibles.

Romancier, Gide l'est encore dans « Les Faux Monnayeurs » par l'aveu de ce « *secret du profond de sa chair* » qui le porte sensuellement vers les jeunes gens. Il les peint bien parce qu'ils figurent son objet amoureux dont on sait que, dans la vie, rien — ni le souci des convenances, ni la crainte du scandale, ni le simple bon sens — ne pouvait le détourner quand il l'avait rencontré. De façon moins téméraire et plus artiste que dans « Corydon », il livre dans « Les Faux Monnayeurs » ses goûts, consciemment ou non, mais sans autocensure et au point que l'ouvrage, surtout dans sa deuxième partie, a pu être tenu à bon droit pour une apologie de la pédérastie. Rien n'approche du bonheur qu'Olivier rencontre dans les bras d'Edouard si ce n'est l'exaltation grave, la félicité inquiète, la plénitude quasi maternelle qu'éprouve au même moment l'amant quadragénaire. L'amour les justifie tous deux, et supplémentairement pour l'auteur qui ne peut tout à fait s'empêcher de prêcher la conception, toute grecque, qu'il se fait de l'amant tuteur, éveilleur, éducateur.

Au mépris de la vraisemblance, mais ce mépris dénonce ici le romancier en proie à ses phantasmes, on voit même la mère d'Olivier résigner ses droits entre les mains du singulier oncle Edouard, autoriser non seulement l'amour qu'il porte à son fils mais s'en féliciter. L'auteur, généralement si concerté et par là même éloigné de l'abandon du romancier, ne se contrôle plus : il réalise en imagination cette autorisation que lui refusaient à la fois Emmanuèle et la

Les Nouveautés DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

Henry Vallotton
PIERRE LE GRAND
Après Catherine II, voici le géant qui fonda la Russie.

Edmond Giscard d'Estaing
LES FINANCES, TERRE INCONNUE
Le bilan à partir duquel nos vrais redressements peuvent se faire.

Henri Amouroux
J'AI VU VIVRE ISRAËL
Un reportage sur un pays prodigieusement courageux.

Jean Rogissart
PASSANTES D'OCTOBRE
Un plaidoyer passionné pour la vie sauvage et libre.

Henri Queffélec
COMBAT CONTRE L'INVISIBLE
Jusqu'à quel point l'homme a-t-il le droit de modifier le visage de l'univers ?

Robert de La Croix
MYSTÈRE DES ILES
Les aventures de vrais " robinsons " racontées avec précision et talent.

Douglas Hyde
BANDIT POUR LE CHRIST
L'histoire d'un grand apôtre et d'un homme au caractère fougueux.

Yves Salgues
L'OR NOIR DU SAHARA
L'aventure pathétique de Conrad Kilian présentée dans une nouvelle collection "CEUX DE LA UNE"

société ; c'est son propre monde qu'il exprime.

UNE GRANDE ESPERANCE

Qu'il se trouve également un « héros » dans « Les Faux Monnayeurs », en dépit de la volonté de l'auteur, on s'en aperçoit assez vite. Et que ce héros lui ressemble comme un frère, malgré ses dénégations subséquentes, c'est aussi ce qui saute aux yeux. En l'absence du romancier qui ne se voulait ni témoin privilégié ni dieu omniscient, Edouard figure son assez bon substitut, romancier lui-même et par surcroit en train d'écrire un ouvrage qui s'appellera « Les Faux Monnayeurs ».

De la part d'André Gide, c'est là en achevant le roman qu'Edouard ne fait qu'élaborer, ensuite et surtout en se laissant submerger, lui-même et son projet didactique, par le hasard (fût-il un hasard ordonné) des événements qu'il rapporte. « *Montrer la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons* » constitue un excellent projet de romancier que ne parviennent pourtant à réaliser ni Edouard ni André Gide, pour des raisons contradictoires : Edouard préfère l'élaboration du roman au roman lui-même ; André Gide s'abandonne à ses personnages qui le portent loin du projet exprimé par Edouard. Cet abandon fait précisément le romancier. On regrette seulement que cet abandon chez Gide soit encore trop conscient, trop surveillé et que, larguant les amarres, il regarde un peu trop souvent la rive.

ANDRÉ GIDE ET SA FILLE CATHERINE (1)
Les choses deviennent vraies ; il suffit qu'on les pense.

sans doute une ruse et par laquelle il entendait donner de la profondeur à son récit. Toutefois, cette ruse lui échappe dans la mesure où son personnage exprime des opinions, éprouve des sentiments, manifeste un comportement qui sont ceux d'André Gide; ou, pour parler avec plus de prudence, ceux d'un certain André Gide. Dans la mesure également où le projet des « Faux Monnayeurs » exposé par Edouard ne serait pas indigne de figurer le projet d'André Gide lui-même et marche en tout cas dans son sens : présenter d'une part la réalité, d'autre part l'effort pour la styliser, montrer la rivalité d'un monde réel et de la représentation que nous nous en faisons, avoir «*plus de regard pour ce qui pourrait être, infiniment plus que pour ce qui a été* », ces ambitions d'Edouard peuvent être portées au compte d'André Gide qui se montre précisément romancier, premièrement

C'est pourtant par là qu'Edouard figure un personnage de roman, le vrai héros des « Faux Monnayeurs », et non parce que l'auteur l'a voulu tel (il l'a bien voulu tel en effet) mais parce que, représentant une des possibilités de l'auteur, et une possibilité qui voudrait annuler toutes les autres, il déborde son créateur. Il ne peut se borner à son rôle de deus ex machina, de témoin, de conscience en laquelle se réfléchit toute l'action et qui fait de lui un témoin privilégié : il intervient dans le destin des personnages, l'infléchit et finalement le mène, disposant du petit Boris, de Bernard, d'Olivier, du vieux Lapérouse, suscitant situations et événements, ménageant rapprochements et fuites, prenant la parole pour le compte de l'auteur, directement ou par son journal, tirant lui-même la philosophie de l'histoire. Dans la galerie des personnages inventés par Gide, il est un de ceux qui suscitent le plus d'intérêt : il figure la projection romanesque de Gide la plus approchée et la plus vivante. Il est Gide lui-même tel qu'il se voulait voir en romancier.

Toute l'œuvre d'André Gide renvoie à son auteur, et il n'est peut-être pas d'auteur qui ramène si constamment à une œuvre. Il est impossible de les imaginer l'un en dehors de l'autre, l'un sans l'autre. Ils forment une seule réalité, d'existence à travers un langage, de langage à travers un vécu à son tour générateur de vie. Cette synthèse, dont l'art constitue le moyen et la médiation, se fige moins en réponse donnée une fois pour toutes selon les lieux, l'histoire et les circonstances, qu'elle n'ouvre le vaste éventail d'une question éternellement pendante: comment devenir un homme ? Posée par un écrivain des plus personnels, par un artiste scrupuleux, et vécue par lui sur un mode généralement pathétique, elle donne forme et signification à l'inquiétude anonyme de la conscience qui s'éveille. Elle figure la voix même de cette conscience à partir de laquelle tout doit être remis en doute pour qu'un jour, enfin, un homme nouveau puisse prendre pied dans un monde construit à neuf. Elle postule une grande espérance.

M. N.

(1) Catherine Gide est la femme de Jean Lambert qui vient de publier chez Julliard un « Gide familier ». Cette photo est extraite de « La Vie de André Gide » par Claude Mahias (Ed. Gallimard).

VU, LU, SU

DANS LES REVUES...

● En abandonnant la littérature de parti et en se consacrant à Géricault, à Louis XVIII et aux maréchaux de l'Empire, Louis Aragon, depuis longtemps ignoré par la presse « bourgeoise », a eu une critique enthousiaste allant de Kléber Haedens à Emile Henriot. Un seul dissident : Maurice Nadeau qui, dans « LES LETTRES NOUVELLES » traite « La Semaine Sainte » de « roman-feuilleton... bien inférieur, hélas, aux productions d'Alexandre Dumas ».

● E.-M. Cioran consacre dans la N.N.R.F., à « Mes amis les Tyrans », une étude brillante et contestable. Il prévoit l'avènement d'un monde qui comporte « le sacrifice de nos libertés », car pour lui « si les continents doivent être soudés, unifiés » seule « y pourvoira la force ». Aux yeux de Cioran nous avons dépassé un certain stade de la démocratie : « Et le peuple ? dira-t-on. Le penseur ou l'historien qui emploie ce mot sans ironie se disqualifie ».

● François Bondy constate dans « PREUVES » que les héritiers de Brecht ne publient qu'avec une extrême parcimonie ses œuvres posthumes. Plusieurs lettres et poèmes qui ont quand même franchi la censure confirment que Brecht n'était pas toujours d'accord avec la politique des dirigeants de l'Allemagne orientale. Peu de temps avant sa mort il a déclaré : « *N'écrivez pas que vous avez perdu un ami admiré. Ecrivez plutôt que j'étais incommode et que je veux le rester. Même après ma mort, ce n'est pas exclu.* »

● L'étude des sciences sociales aux Etats-Unis fait l'objet d'un remarquable numéro spécial d' « ESPRIT ».

... ET AILLEURS

● Un nouveau roman « léger et scintillant » (selon « Time ») de ROMAIN GARY (auteur des « Racines du ciel »), « Lady L... », directement écrit en anglais, vient de paraître en Amérique.

● En même temps, fin février, que « Roses à crédit », roman d'Elsa Triolet (Mme Aragon), LOUIS ARAGON publiera un long poème intitulé « Elsa ». En exergue : une phrase tirée du livre de sa femme.

● On annonce aux éditions Grasset un livre d'ANDRÉ SIEGFRIED « De la IVe à la Ve République ». Il s'agit d'une étude d'ensemble sur la IVe République, les raisons de sa mort et le commentaire des événements du 13 mai au 30 septembre.

● En cours de fabrication aux éditions Gallimard le journal de MICHELET. Le premier volume comprend les notes de Michelet de 1829 à 1848. Le second volume ira jusqu'en 1873.

● Les éditions Denoël vont faire paraître prochainement un roman inédit de MAURICE SACHS « Le Voile de Véronique ».

● Le chiffre (162.000 exemplaires) indiqué pour le tirage de « LA QUESTION », d'Henri Alleg, dans notre liste des succès de 1958, comprend, outre l'édition ordinaire de 72.000 exemplaires aux Editions de Minuit, qui n'a été mise en vente que durant cinq semaines, le tirage de 90.000 exemplaires effectué après la saisie du livre par les soins de « Défense des libertés et de la paix ».

2 grandes romancières américaines
collection "TRADUIT DE"
PATRICIA HIGHSMITH
Eaux profondes
L'auteur de l'Inconnu du Nord-Express porté à l'écran par HITCHCOK, et de Monsieur Ripley (Grand Prix de Littérature Policière), met, dans ce grand roman psychologique, son art du "suspense" au service des plus hautes qualités littéraires.
EILEEN BASSING
Retour avant la nuit
Un sujet si émouvant que l'écran s'en est déjà emparé en Amérique où le film connait le même succès que le roman : une très jeune femme sortant d'un asile d'aliénés où l'a conduite une sensibilité excessive, lutte désespérément pour rebâtir son foyer détruit et finit par triompher des ténèbres qui veulent la reprendre.
2 romans pathétiques
CALMANN-LEVY
PL.

lisez: la veuve de MODANE
le roman de PAUL CHALAND

Jeanne Moreau l'a aimé :
" Cette femme a des choses assez extraordinaires et, en même temps, elle est quotidienne. Il est facile de s'identifier à elle et on peut se demander si parfois on n'aimerait pas lui ressembler totalement... Je suis sûre que les femmes le sentiront; quant aux hommes qui liront ce livre, ils seront bien inquiets."
Toute la critique l'a salué comme :
" un petit chef d'œuvre d'humour, de tendresse et de fantaisie "
un vol. 570 frs ROBERT LAFFONT

MISS

La bataille de Reims

● ***Le sacre de Miss France est plus délicat que celui de Charles VII. Jean Cau vous explique pourquoi.***

(Dalmas.)

SOPHIE DESTRADE, UNE DES « MISS FRANCE » (1)
« A partir de là, c'est la pagaïe. »

REIMS. Revêtue d'une armure blanche et l'oriflamme fleurdelisée au poing, Jeanne d'Arc fit sacrer roi le doux et pieux Charles VII. Vêtu d'une veste à carreaux multicolores et micro en main, M. Guy Rinaldo, quelque cinq siècles plus tard — c'est-à-dire en ce mois de janvier de l'an de grâce 1959 — y contesta violemment l'élection comme reine de beauté de la douce et timide Monique Chiron (1,74 m., 57 cm. de tour de taille et 93 cm. de tour de poitrine), coiffeuse de son état. Pétards, hurlements, pannes d'électricité, protestations du public... : la légitimité de « Miss France 59 » serait, dit-on, des plus suspectes, d'autant qu'à Aix-les-Bains, ce même mois de cette même année (ainsi Henri VI de Lancastre disputa-t-il la couronne au bon roi Charles VII et l'historien ne peut qu'être troublé par cette vérification des théories cycliques de l'Histoire...), Mlle Nicole Perrin (1,56 m., 89 cm. de tour de hanches et 88 cm. de tour de poitrine) ceignit également une couronne de carton doré qui la sacra « Miss France 59 ». Alors ? Qui va régner ?

— *Peuh ! Personne !* me répond M. Rinaldo, président-directeur de la « Société (à responsabilité limitée) Miss France » à qui j'ai demandé audience.

— *Personne ?* dis-je, effrayé.

— *Je vais vous expliquer,* me dit M. Rinaldo. *Asseyez-vous, c'est compliqué.*

UNE FORMIDABLE « IDEE »

M. Rinaldo a quarante-deux ans et du génie. A dix-huit ans, il était journaliste. Un an plus tard, il couvrait en vingt-quatre heures — une idée parmi d'autres — 740,800 km. à vélo et s'adjugeait ainsi un record du monde tout à fait saugrenu. Un an plus tard, il animait un orchestre qui comprenait Django Reinhardt, Eddie Warner et Henri Salvador. Un an plus tard, il fondait le Swing Club de France. Immédiatement après la guerre, il dirigeait une centrale électrique, ou plus exactement, le cabaret « L'Aiglon ».

— *Le préfet de police me dit: « En raison des restrictions de courant, vous n'aurez pas d'électricité ! » Alors, moi, je fais monter dans la salle un home-trainer, équipé de douze dynamos. Chaque nuit, je pédalais mes deux cent cinquante kilomètres et j'éclairais la salle. Succès fou !*

Veste à carreaux multicolores, pantalon noir qui moule la jambe et enserre la cheville, M. Rinaldo marche de long en large dans son bureau montmartrois où traînent des couronnes de carton et d'innombrables photos de jeunes beautés. En 1946, le génie le visita une fois de plus. Cette fois, il tenait la grande, la formidable « idée », celle qui fait qu'une vie d'homme, jusque-là composée de brouillons et d'esquisses, devient un chef-d'œuvre. *« Il est terrible, l'homme d'une seule idée »* a écrit Saint Augustin. Celle de M. Rinaldo, aux alentours de 1946, fut de fonder « la Société (à responsabilité limitée) Miss France ». J'ose hasarder :

— *Un certain Maurice de Waleffe n'avait-il pas eu — déjà — cette idée ?*

— *Erreur !* tranche M. Rinaldo. *De Waleffe s'est contenté d'organiser des concours de beauté, comme vous, comme n'importe qui...* (Pour M. Rinaldo, il semble que l'unique occupation des humains soit d'organiser des concours de beauté). *C'est lui, par exemple, qui a découvert celle qui allait devenir la Bégum. Mais l'idée de commercialiser la chose, de fonder une Société, c'est moi qui l'ai eue. Le premier !*

Et, en 1946, premier concours. M. Rinaldo remonte le passé, égrène des noms de demoiselles avec le mélange d'enthousiasme et de lassitude d'un turfiste énumérant des noms de chevaux. J'apprendrai que Martine Carol a concouru, mais qu'elle était « grassouillette » en ces temps révolus. Que Danielle Goddet était belle, mais que sa mère pleurait ; que le squelette de Colette Dereal, photographié, se révéla admirable de proportions.

UN DEPLORABLE SCHISME

La « Société Miss France » comprenait quatre porteurs de parts : M. Bert, ex-philatéliste, M. Zeller, qui travaillait « dans l'Import-Export », la sœur de M. Rinaldo et M. Rinaldo lui-même, président-gérant.

— *Et tout en règle, hein ! impeccable: registre de commerce, patentes, etc.*

La Société prend un départ foudroyant. Plages, casinos, stations de sports d'hiver, villes grandes, moyennes ou petites, voient débarquer les actionnaires qui, le temps de coller des affiches, de louer une salle, de faire défiler sur une passerelle les beautés du cru et d'empocher la recette, fabriquent des Miss Dunkerque, Perpignan, Brest ou Strasbourg, toutes « sélectionnées » pour le titre de Miss France.

— *Les Italiens, les Allemands, les Suédois, tout le monde nous imite. Je prends des contacts avec M. Pifferi, un Italien, un noble. Je conseille, je dirige parce que, sûr, c'est Miss France qui tient tout: c'est la plus commerciale.*

Ça marche si bien qu'en 1950 MM. Bert et Zeller se séparent pour voler de leurs propres ailes et ce n'est pas sans émotion que M. Rinaldo me parle de cette époque, de cette année noire, de ce déplorable schisme.

— *A partir de là, c'est la pagaïe. On n'y comprend plus rien. Bert et Zeller fondent un « Comité Français de l'Elégance ». Ensuite il y a des Miss n'importe quoi. Et Miss Cinémonde par-ci et Miss France-Europe par-là. Et des contacts incroyables avec les Américains... En 1954, on se retrouve avec une dizaine de Miss France et deux Miss Europe, la mienne élue à Istanbul et celle de Bert et Zeller, élue en Italie. La pagaïe, je vous dis. Et tout ça nous a fait du tort.*

TALLEYRAND DE LA BEAUTE

Comme toute doctrine, dès ses origines, subit l'assaut des casuistes, de même la fameuse « idée » rinaldienne est détournée de son sens premier. Parfois, les tendances ou s'équilibrent ou se réconcilient et c'est ainsi que, toujours en 1954, MM. Bert, Zeller et Rinaldo signent un concordat et fondent avec M. Louis de Fontenay (*« En réalité il s'appelle Poirot. Vous pouvez le dire, ça lui fera les pieds...* me dit M. Rinaldo) un « Comité Miss France ». Hélas ! de nouveau les luttes de tendances recommencent et les associés de la veille, le lendemain, se passent mutuellement sur le corps et se mettent à sillonner la France en distribuant au petit bonheur des profusions de titres et de couronnes. Les populations sont invitées à voter une, deux, trois fois et les bonnes villes de France se demandent avec inquiétude laquelle des trois ou quatre reines couronnées au cours de la même année est leur souveraine légitime. En 1957, à Lyon, le sacrilège est consommé : Mlle Zanetti est nommée « Miss France » par M. Rinaldo alors qu'au même instant, dans une autre salle, M. de Fontenay sacre Mlle Nunez. D'où pluie de procès, de référés, d'excommunications réciproques... Talleyrand de la Beauté, M. Rinaldo négocie alors avec MM. Bert et Zeller une nouvelle alliance dirigée contre M. Poirot de Fontenay. La nouvelle ligue s'adjoint aussitôt un allié de taille en la personne de M. Véran, ex-organisateur de strip-tease marseillais. Et c'est la bataille de Reims :

— *Voici donc ce qui s'est passé à Reims, cette année, ce mois-ci,* raconte le preux M. Rinaldo. *A la fin, deux concurrentes seulement restaient en piste, la mienne et celle de de Fontenay. Le public était excité, des gars avaient un peu bu et criaient d'autant plus fort que les pannes d'électricité se multipliaient. Tout d'un coup, nouvelle panne et commencement d'incendie. Alors, profitant de ce que Véran et moi étions absents, Fontenay pousse notre Miss dans les coulisses et fait aussi sec élire la sienne. Aussitôt, il la couronne et appelle les photographes. Quand nous rappliquons, Véran et moi, c'était trop tard ! Immédiatement à Paris, je procède à une autre élection et je présente ma « Miss France » à l'hôtel Napoléon, pendant que Fontenay présentait la sienne à l'Hôtel-de-Ville.*

— *Et celle d'Aix-les-Bains ?*

— *Oh ! celle-là, elle est tout à fait fausse !...*

Reste que cette année, qui a si mal commencé, verra — m'assure M. Ri-

(1) Le décolleté de Sophie Destrade a été « diminué » sur notre photo à la demande et par les soins des services artistiques de « L'Express ».

naldo — l'unification des tendances Bert-Zeller et Rinaldo-Véran.

— *Alors, plus de sept ou huit « Miss France » ?*

— *Nous ferons des procès,* menace M. Rinaldo.

— *Comment en arrivez-vous aux éliminatoires pour désigner la dernière élue ?*

— *C'est simple. En octobre, nous nous trouvons devant une sélection de trois cents jeunes filles environ, résultat d'un écrémage portant sur cinq et — peut-être — sur dix mille filles. Là, nous écrémons encore au cours d'éliminatoires qui se déroulent dans telle ou telle ville* (d'où nouvelles entrées et nouvelles recettes) *jusqu'à l'élection finale qui ne groupe qu'une vingtaine de concurrentes.*

— *Et c'est le public qui vote?*

M. Rinaldo a son idée bien personnelle du suffrage universel et pense que l'élection de Miss France n'est pas l'affaire du public mais son « affaire » à lui. « *Miss France, c'est un capital* ». Or, qu'arriverait-il si l'élue patoisait quelque dialecte bas-breton ou haut-alsacien, marchait comme un canard, était suivie pas à pas par un fiancé jaloux ou un papa despotique et pouffait dans ses mains chaque fois qu'on la photographie ? Et déclarait, par exemple, à M. Rinaldo qu'elle ne peut pas abandonner son travail au cours des trois mois qui suivent son élection ? Une telle Miss mettrait en déroute la publicité et pour M. Rinaldo mieux vaudrait semer du blé place de la Concorde ou appliquer des lotions capillaires sur une boule de billard plutôt que de continuer à s'occuper de la S.A.R.L. Miss France ».

Ainsi une sélection s'oriente-t-elle. Si le public vocifère tant pis ! C'est comme au catch : il proteste mais il revient toujours. Il aime « ça ».

MADAME FRANCE ?

— *Du doigté ! De la sélection ! Du flair ! Vous avez de bonnes et de mauvaises « misses ». Tenez, j'en ai eu une de fameuse : Véronique Zuber, élue « Miss France » en 1955. Evidemment, elle ne s'appelait ni Véronique ni Zuber. D'abord, je lui ai changé son nom, ensuite je lui ai fait faire de la culture physique, enfin je me suis entendu, côté publicité, avec une fabrique de balances et je lui ai promis 100.000 francs si elle maigrissait de six kilos en un mois. Le résultat, vous le connaissez : « Souriez Gibbs ! » c'est elle !*

— *Peste !* dis-je.

— *Je vais vous révéler un secret,* me dit M. Rinaldo, qui se lance dans un flot de paroles (« *Moi, j'aime parler,* avoue-t-il, *je parle énormément* »), dont j'extrais le miel que voici :

Des milliers de jeunes filles (« du peuple » en majorité), chaque année, vivent dans l'espoir d'être couronnées Miss ceci, cela ou autre chose et rêvent de robes, de bijoux, de voitures qui vrombissent, de caméras qui ronronnent et de beaux, riches et jeunes soupirants à leurs pieds. La couronne de carton doré qui se posera peut-être sur leur tête, leur permettra de s'évader de la banlieue lugubre ou de la province maussade où leur beauté se fane et se morfond. Du moins le croient-elles, ces dix mille jeunes filles qui se pressent à la porte étroite de la gloire qu'on claquera impitoyablement au nez de 9.999 d'entre elles.

— *Alors,* dit M. Rinaldo, *est-ce qu'une femme mariée n'a plus le droit de se croire belle ?*

Adieu l'espérance? Adieu les rêves? Non, M. Rinaldo a eu une idée. Désormais la « Société Miss France » procédera chaque année à l'élection d'une « Madame France ». Et mariée ! Et — pourquoi pas ? — mère de quatre enfants !

Epouses, mères et (peut-être) grand-mères, ne désespérez plus. Cette année, l'une d'entre vous sera élue « Madame France ». La S.A.R.L. Miss France » s'agrandit et ne vous a pas oubliées : elle a pensé qu'il était trop injuste qu'à vous aussi on ne vendît pas beaucoup de vent et un peu de rêve.

J. C.

(R.T.F.)

BRIGITTE BARDOT, PIERRE LAZAREFF ET SA FEMME.
Enthousiasmés et effondrés...

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***Un mélodrame où l'on essaie de nous faire prendre de la carpe pour du poulet.***

COMME le mélodrame serait drôle s'il était constamment ridicule ! Il est de bon ton de rire des fameuses larmes que versait la naïve Margot, et Marie-Chantal feint de s'attendrir à « La Tour de Nesle » ou à « La Dame de Monsoreau », un peu comme Marie-Antoinette à Trianon jouait à la bergère.

Le malheur, c'est qu'il y a de longs tunnels dans la plupart des mélodrames qui ne sont pas si ridicules que cela, qui sont simplement ennuyeux. Pour quelques répliques énormes, pour quelques situations d'une involontaire cocasserie, il faut traverser de mornes plaines, comme au cinéma dans les films de second ordre, où il y a de loin en loin un effet spécial ou un gag. Et plus on pousse la représentation à la parodie, plus le décalage est pénible entre les gros effets de pitié et de terreur qui font rire, et le reste qui fait bâiller. C'est à se demander s'il ne vaut pas mieux effacer le décalage, prendre le mélodrame au sérieux, jouer la pièce comme elle est écrite : ce que Jean Vilar et Maria Casarès avaient réussi, en somme, pour « Marie Tudor ».

« La Dame de Monsoreau » (1), de Dumas et Maquet, est un drame historique en onze tableaux comme les autres, peut-être un peu moins bon parce que ces histoires de conspiration sous Henri III sont compliquées et obscures pour beaucoup de spectateurs, et parce que les grands rôles, la dame persécutée, Bussy le vaillant chevalier, Anjou le traître, sont exagérément pâles et conventionnels. La Comédie-Française a fait un travail honnête, mais qui reste un peu à mi-chemin : les décors de M. André Delfau sont très jolis et très spirituels, mais ils ne sont pas meublés ; les comédiens jouent large, mais les rôles sont minces et la plupart hésitent un peu avant d'aller franchement trop loin, même M. Destoop en Chicot, le bouffon-justicier, même M. Michel Le Royer, en vaillant jeune premier de cape et d'épée. Nous restons à mi-chemin aussi, tantôt riants, tantôt déconfits. C'est dans « La Dame de Monsoreau » que se trouve la scène fameuse où le moine Gorenflot baptise carpe un poulet pour pouvoir le manger un jour maigre. Est-ce que le mélodrame ce ne serait pas une carpe réduite à l'arête que nous nous efforçons de prendre pour du poulet ?

R. K.

(1) Comédie - Française, salle Luxembourg.

CINÉMA

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***L'extraordinaire histoire de deux hommes qui font fortune parce qu'ils font peur.***

L'EVENEMENT, cette semaine, a eu lieu à la T.V.

Cinq équipes d'envoyés spéciaux en Algérie, en Allemagne, sur l'Acropole, au Vatican, à Etel et chez Alain Bombard ; une liaison internationale en « triplex » avec l'Italie et l'Allemagne, jamais réalisée, jusqu'à présent, par aucune télévision du monde; trois semaines de tournages divers ; deux semaines de montage et de sonorisation ; le grand studio des Buttes-Chaumont immobilisé durant 48 heures et une demi-heure de dépassement sur l'horaire prévu... tels sont les moyens exceptionnels que Pierre Lazareff, directeur de « France-Soir », a réunis vendredi dernier pour ses débuts de producteur à la T.V. (« Cinq colonnes à la une »).

Mais en dehors de ce que l'on a pu voir sur l'écran, il y eut aussi ce qui n'y parut point, faute de place : un entretien avec Coco Chanel, un cas social extraordinaire découvert à Alençon, un reportage à Bonn dans l'entourage du chancelier Adenauer qui, malade, n'avait pu participer lui-même à l'émission, un colloque Louise de Vilmorin-Auguste Le Breton, les plus extraordinaires images de 1958 et celles qui nous étonneront en 1959, etc.

Lorsque tout fut terminé, dans la salle de régie où il avait suivi seconde par seconde le déroulement de son émission, Pierre Lazareff était à la fois enthousiasmé et effondré... les téléspectateurs aussi (*voir la critique d'Emmanuel Berl, page 35*).

QUINZE FESTIVALS

En revanche, au cinéma, peu d'imprévu. Une semaine plate, sinistrement égayée par les grimaces de Fernand Raynaud à Tahiti dans « Houla-Houla ». Seuls les amateurs de western ne s'ennuieront pas une minute en voyant « Le Trésor du pendu », bien que John Sturges n'ait guère renouvelé les règles du genre. Cavalcades à travers les somptueux paysages d'une Amérique infestée d'Indiens, crapules au grand cœur et à l'arme leste, belle enfant qu'aucune péripétie ne saurait décoiffer...

Mais le charme de Richard Widmark est irrésistible. Et puis les fauteuils sont si confortables au Marbeuf...

Les trente-sept principaux cinémas parisiens d'exclusivité ont connu, pendant la semaine des fêtes, le plus haut indice de fréquentation depuis deux ans (50,8 %). Cependant le coût moyen des films est passé de 115 millions en 1957 à 140 millions en 1958, et les producteurs s'alarment. Ils viennent de créer une « Union des Producteurs ». Soixante-quinze sociétés y adhèrent déjà. Premier objectif : faire baisser les cachets des vedettes et des techniciens en leur proposant une participation aux bénéfices.

Les producteurs doivent avoir quand même plus d'un tour dans leur sac, puisqu'il ne faudra pas moins de quinze festivals prévus cette année à travers le monde (Madrid, Moscou, Cannes, Mannheim, Berlin, Locarno, San Sebastian, Vancouver, Stratford, Venise, Bergame, Edimbourg, Cork, San Francisco et le « festival des festivals » à Londres) pour exhiber leurs productions.

● ***La Créature est parmi nous.***

Reste cette semaine un film dont l'aventure est singulière : « La Créature est parmi nous », sorti au Midi-Minuit, cinéma des boulevards spécialisé dans les programmes sexy ou « science-fiction » (10 films de science

→

2 DERNIERES
Lorenzaccio
TNP

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 19	20 h.	FAUST	*Mercr. 21*	20 h. 30	MIREILLE
Mercr. 21	21 h.	LES MIRAGES - PHEDRE LE PALAIS DE CRISTAL	*Jeudi 22*	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Vendr. 23	20 h. 45	LA TRAVIATA	*Vendr. 23*	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 24	20 h. 15	DON JUAN	*Samedi 24*	21 h.	ISOLINE
Dim. 25	20 h.	FAUST	*Dim. 25*	14 h.	CARMEN
			Dim. 25	21 h.	LA BOHEME

fiction projetés en 1958) qui recueillent la chaleureuse adhésion d'un public régulier (8.000 à 10.000 entrées par semaine). « La Créature est parmi nous » n'est pas un film exceptionnel. C'est même un film de série, un épisode des multiples aventures de la « Créature », sorte d'homme-poisson, qui a commencé à barboter il y a quatre ans dans « Le Lac noir ».

Cette fois, la créature est capturée en Floride, par une équipe de savants toqués, équipés d'appareils sous-marins, à faire rêver le commandant Cousteau lui-même.

On ne frémit guère à la vue de ce monstre mal déguisé en faux poisson, et lorsque les savants essayent de le transformer, il ne suffit pas de l'habiller d'un anorak bourré de coton et d'un mauvais grimage pour le rendre terrifiant. Même si le résultat n'est pas atteint, tout est mis en œuvre pour faire peur. La peur paye.

« A-VOUS-GLACER-LE-SANG »

On a produit 25 films de science-fiction en Amérique en 1955, 30 en 1956, 27 dans les six premiers mois de 1957, et le commerce des monstres, d'après la revue « Variety », est en plein essor. Les téléspectateurs ne se lassent pas de revoir les vieux « Frankenstein », les vampires, les zombis et autres loups-garous. Deux cent mille exemplaires de « Frankenstein » (écrit en 1816 par Mary Shelley, la seconde femme du poète, alors qu'elle passait avec son mari et Byron de paisibles vacances dans les Alpes), ont été récemment vendus en l'espace de deux mois. En face des grandes super-productions, on sait à Hollywood que les seuls films à budget réduit qui peuvent être des affaires commerciales sont les films d'horreur et même les films à grand budget, comme « Les Vikings » semblent devenir de plus en plus sanglants. Douze firmes sont actuellement spécialisées dans les productions « à-vous-glacer-le-sang ». Les maîtres de ce genre d'opération sont deux hommes astucieux et optimistes : James Nicholson et Samuel Arkoff. (Ceux-là mêmes qui ont produit « La Créature est parmi nous ».)

Nicholson était propriétaire de salle et Arkoff avocat. Nicholson avait remarqué combien les vieux films d'horreur qui passaient dans sa salle attiraient les enfants. Il en parla à Arkoff. Ils mirent en participation 3.000 dollars et créèrent l'« American International ». Leur enthousiasme était en partie fondé sur le fait que les deux noms au succès assuré, Dracula et Frankenstein, n'étaient grevés d'aucun copyright aux Etats-Unis. Ils pensèrent à deux titres : « Le sang de Dracula » et pour le marché des jeunes, « J'étais un Frankenstein de moins de vingt ans ».

« DOS A DOS »

En possession seulement des titres, ils firent appel à un distributeur du Texas qui possédait 75 salles et qui donna son accord pour financer les deux films s'il pouvait les avoir pour la semaine de la Toussaint. On était alors au début de septembre. Les partenaires engagèrent Herman Cohen, un producteur connu pour être capable de tourner un film entier avant le petit déjeuner. Cohen commença avec rien, sauf les titres et les campagnes publicitaires menées par les deux partenaires. Il tourna les deux films simultanément, et peu après la Toussaint, les films sortirent non seulement dans les 75 salles du Texas, mais dans tout le pays. Ce « Frankenstein » a coûté environ 70.000 dollars à réaliser. Il en a rapporté plus de 2 millions.

Cette première tentative servit de modèle. Arkoff et Nicholson, qui traitent leurs affaires dans de petits bureaux et uniquement sur les avances des exploitants de salles, se lancèrent avec zèle dans leur nouveau commerce, louant les plateaux, les décors, les caméras, les costumes et les autos, engageant des acteurs inconnus pour des sommes dérisoires. Leur astuce était de tourner deux films en même temps (ils appellent leur méthode « dos à dos »), utilisant ainsi les mêmes figurants, le même équipement et, dans certains cas, les mêmes cris enregistrés sur les pistes de son. La durée moyenne de tournage est de cinq jours.

Arkoff admet candidement que l'intrigue de la moyenne des productions de l'« American International » est à peine plus compliquée que celle du « Petit Chaperon Rouge ».

LA PREMIÈRE PAGE DU JOURNAL « SUNDAY GRAPHIC » LE 11 JANVIER.
Trafic d'épouvante pour adolescents. Arrêtez tout de suite.

Au début de l'année 1958, Buddy Adler, directeur de production à la « Twentieth Century Fox », estima que si les gens se précipitaient pour voir des films d'horreur qui étaient de vraies horreurs, ils se précipiteraient encore plus pour voir des horreurs bien faites. Il acheta « La Mouche » de George Langelaan, et chargea Kurt Neumann (mort récemment) d'en être le producteur-réalisateur.

Kurt Neumann décida que ses personnages seraient — avant tout — vraisemblables. Le héros de « La Mouche » est un jeune savant qui décide de se prendre comme cobaye. Mais une mouche s'introduit avec lui dans le transformateur. Ses atomes et ceux de la mouche se mélangent — il ressort avec la tête de la mouche et une patte de mouche à la place du bras. La mouche a la tête et le bras du savant.

Le difficile fut de trouver un acteur pour jouer le savant. Tous les acteurs, même les débutants, croient que si l'on ne voit pas leur visage constamment sur l'écran, le monde est frustré d'un grand bienfait. Or, le protagoniste de « La Mouche » ne montre son vrai visage que pendant vingt-quatre minutes. Le reste du temps, il doit porter une tête de mouche et une cagoule noire. Des dizaines d'acteurs refusèrent le rôle. Finalement, un jeune acteur appelé Al Hedison accepta. Hedison est maintenant demandé partout. « La Mouche » est un des films les plus lucratifs de l'année.

POLITIQUEMENT CALME

En Angleterre, le « Sunday Graphic » publie cette semaine à la « une », une photo de spectateurs terrorisés avec cette légende : « *Quelques-unes des milliers de victimes volontaires — la plupart très jeunes — qui vont au cinéma à Birkenhead pour être réduites en une masse névrosée* » et le journal anglais poursuit en imprimant en énormes caractères : « *Arrêtez cela tout de suite.* »

Prévoyant ces attaques, les producteurs ont rassemblé un imposant bataillon de psychiatres et de psychologues qui affirment que ces films, non seulement ne sont pas nuisibles pour les enfants, mais constituent une distraction saine. Le Dr Zelda Wolpe, conférencier à l'Université de Californie, déclare : « Les films d'épouvante créent d'abord une tension et la soulagent ensuite, et cela peut aider les enfants à surmonter les angoisses réelles de la vie, de la même façon qu'ils surmontent celle créée par le film ». Le Dr Luther Cloud, un psychiatre new-yorkais, déclare : « Ces films sont du défoulement pur ».

Tous les médecins sont formels : les films d'épouvante ne sont appréciés que dans les périodes politiquement calmes, sans danger menaçant.

En France, on ne signale depuis quinze ans qu'une seule tentative de science-fiction : « Un amour de poche » de Pierre Kast, encore que ce film se situât plutôt dans le domaine de la comédie sentimentale.

M.M.

N.B. — Un intéressant essai sur la science-fiction vient de sortir aux Editions du Cerf : « Images de la science-fiction » de J. Siclier et A.S. Labarthe.

Les Sentiers de la Gloire

● ***Le film que les Français n'ont pas le droit de voir et que les Suisses ont interdit, est couronné par les Belges. Pourquoi ?***

L'UNION belge de la critique de cinéma vient de décerner son grand prix aux « Sentiers de la Gloire » de Stanley Kubrick, réalisateur américain de trente ans, à qui l'on devait déjà « The Killing » (*Ultime Razzia*). Il s'agit pourtant d'un film contre lequel les anciens combattants français ont vigoureusement protesté, à Bruxelles même, au printemps 1958. D'une œuvre que l'on évite soigneusement de montrer chez nous, même en privé, bien qu'elle date déjà de l'été 1957. D'une bande enfin, que les Suisses viennent de bannir de leurs écrans sur ordre du Conseil fédéral.

Pourquoi cet honneur et ces indignités ? J'ai vu « Les Sentiers de la Gloire ». C'était à Molenbeck, faubourg de Bruxelles. Le « complément de choix » que donnait le Kinox de la rue du Prado était un burlesque américain d'une grande vulgarité : il était joyeusement accueilli. Puis, la projection des « Sentiers de la Gloire » commença : dès lors, et jusqu'à la fin, le Kinox fut habité par le « merveilleux silence » des salles où le public marche à fond. En sortant, les gens étouffaient leur voix et leurs pas.

N'IMPORTE QUELLE ARMEE

L'armée nommément désignée dans ce film par « La Marseillaise », et par les uniformes, est l'armée française. L'anecdote — un ordre d'attaque absurde — dont s'inspire l'histoire, s'est effectivement déroulée au Chemin des Dames en 1916. Cela signifie-t-il que Kubrick a, de propos délibéré, cherché à souiller l'armée française dans sa totalité ? D'avance, il avait répondu à ce procès d'intention.

« *La situation historique* (des « Sentiers de la Gloire ») a-t-il déclaré (1) *s'est produite dans l'armée française pendant la première guerre mondiale. Mais elle pourrait s'être passée dans n'importe quelle armée du monde. En fait, j'avais même songé à la faire se dérouler dans une armée dénationalisée... Mais*

(1) Les Cahiers du Cinéma, Juillet 1957.

Cabarets Dancings

MIAMI DANCING
Orchestre JOSE SICCO - 3, impasse Bonne-Nouvelle

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P. Louis-Guérin & Frédéry

MOCAMBO ★★★★ 12, rue Marignan ELY. 58-64 Dîner-Spectacle
SILVAN

comment intéresser fortement le spectateur à une armée inventée de toutes pièces ? »

Mieux, Kubrick se défend d'avoir fait œuvre antimilitariste.

« Le film, dit-il, ne délivre pas de message. Ce n'est en aucun cas un film pour ni contre l'armée. Au maximum, c'est un film contre la guerre, qui peut placer des hommes dans de telles situations de conscience ».

PROPAGANDE SUBVERSIVE

Mais, dira-t-on, si pures qu'aient été les intentions de Kubrick, le film a pu se charger depuis, malgré son réalisateur, d'un sens antimilitariste et d'un sens « antifrançais ». Il peut être *devenu*, comme l'ont pensé les Suisses, un bon matériel de « propagande subversive ». N'y voit-on pas un général français ordonner à son artillerie de tirer sur ses propres troupes, et plus tard, faire pincer les joues, devant le peloton d'exécution, à un des condamnés à mort dans le coma, pour qu'il meure avec toute sa lucidité ?

Un tel argument est juste. Dans l'esprit de Sartre, « Les Mains Sales » n'étaient pas une pièce anticommuniste : l'opinion l'a transformée. « Les Sentiers de la Gloire » sont un film antifrançais puisque certains en ont décidé ainsi.

En Belgique, cependant, où la cinémathèque est l'une des plus actives du monde et où il existe un public « cinéphile », on a vu plus loin que « La Marseillaise » et les uniformes bleu horizon. Les Belges ont noté que les acteurs des « Sentiers de la Gloire » ne parlent pas français mais anglais, et que le colonel qui défend les trois soldats devant le conseil de guerre répond au président du tribunal militaire « Votre Honneur » en bon américain. Ils se sont aperçus que le Chemin des Dames n'est que l'accessoire : une simple condition de vraisemblance et que la vérité des « Sentiers de la Gloire » est ailleurs.

UN PALMARES SIGNIFICATIF

Il est donc permis de penser que si les Belges ont choisi « Les Sentiers de la Gloire » comme le meilleur film présenté chez eux en 1958, c'est en vertu d'une certaine conception du cinéma, et non pour blesser la susceptibilité française, qui est à vif, comme on le sait, dès qu'apparaît un uniforme.

Les choix antérieurs des critiques belges éclairent d'ailleurs celui-ci. En 1957, l'Union de la Critique belge a attribué son grand prix à « Picnic » devant « Le Sel de la Terre », en 1958 à « Douze Hommes en colère » devant « La Nuit des Forains ». Cette année, « Les Sentiers de la Gloire » l'ont emporté de justesse (une voix) sur « Le Septième Sceau ». La signification d'un tel palmarès est nette. Le règlement du Grand Prix des Critiques belges prévoit qu'ils doivent récompenser les « qualités esthétiques ou éthiques » de l'un des films de l'année précédente.

Les « qualités éthiques » qui ont valu leur récompense aux « Sentiers de la Gloire » et à « Douze Hommes en Colère » sont les mêmes : les deux films défendent une certaine justice humaniste contre les aveuglements individuels et les impératifs collectifs.

RENE GUYONNET.

RICHARD WIDMARK
DANS « LA MAISON DU PENDU ».
Crapule au grand cœur.

KIRK DOUGLAS
DANS « LES SENTIERS DE LA GLOIRE ».
Susceptibilité à vif.

TÉLÉVISION

L'opinion de René Clair

● ***Emmanuel Berl a discuté pour vous avec René Clair de l'avenir de la T.V.***

PIERRE LAZAREFF a prouvé que la T.V. est capable d'égaler, de surpasser le meilleur des magazines. Il a prouvé aussi qu'une émission n'est pas un magazine, qu'elle en différera toujours.

C'est que le lecteur peut feuilleter, passer, qu'il peut laisser un journal et le reprendre, au lieu que le télé-spectateur doit suivre, à moins qu'il ne lâche : « Marche ! Marche ! »

Aussi, un magazine n'est-il jamais trop copieux. Mais une émission, elle, a vite fait de paraître trop longue. L'excès de biens peut lui nuire, elle lui nuit. Je m'abstiens de critiquer rubrique par rubrique. « Cinq colonnes à la une » deviendra, j'en suis sûr, une excellente émission, quand la maquette aura été relue et abrégée du quart au moins, de la moitié peut-être.

Un vent de réformes souffle sur la T.V. C'est le moment de remonter aux principes.

A la fois un mode de transmission et un moyen d'expression, la T.V. n'est ni le cinéma ni la radio : son privilège le plus précieux est de rendre le spectateur témoin de l'événement à la seconde même où il se produit.

Elle s'adresse aux individus, isolément ; le film, lui, au « gros animal » qu'est le public assemblé. Mais la Télévision ressemble beaucoup plus au cinéma qu'à tout autre moyen d'expression. Ce fut un malheur pour elle de se trouver d'abord en concurrence puis en conflit avec le cinéma, son appui naturel. Il n'a pu la voir sans rancune parce qu'elle diminuait, menaçait ses recettes et sans quelque dédain aussi, parce qu'elle produisait à des prix plus bas des œuvres moins subtilement exécutées.

J'ai voulu parler de ce problème avec René Clair. Il réfléchit beaucoup à la Télévision. Au printemps dernier, il a averti les Français des tendances nouvelles de la T.V. américaine qui cherche à monter un système de télévision à péage, lequel propose au public, moyennant une redevance, des « spectacles à domicile » diffusés à l'écran, soit par ondes, soit par câbles, tel, jadis, le « théâtrophone » cher à Marcel Proust.

Mais c'est là une autre histoire. La Télévision à péage suppose une deuxième chaîne et la France n'a pas encore terminé la mise en place de la première ; la publicité et le spectacle se la disputent avant qu'elle n'existe.

Ce qui, aujourd'hui, m'importe, c'est que le cinéma et la télévision non seulement coexistent, mais collaborent, de bon cœur.

En vérité, l'ordre dans lequel les inventions se succèdent ne semble pas toujours le plus naturel, le plus logique et le plus avantageux.

J'entends aujourd'hui René Clair déplorer que la Télévision n'ait pas précédé le cinéma au lieu de le suivre. Il pense que les frères Lumière sont nés trop tôt et que beaucoup de nos difficultés viennent de là. On aurait pu, on aurait dû apprendre à diffuser les images avant d'apprendre à les enregistrer.

Supposez qu'on désire enregistrer sur film ma conversation avec René Clair, comment pensez-vous qu'on doive s'y prendre ? La plupart me répondront probablement : « On placera, près de vous, une caméra et un opérateur la fera fonctionner, tout comme les cinéastes amateurs qui filment ainsi leurs familles pendant les vacances ».

Pas du tout ! On nous projettera, René Clair et moi, sur l'écran de télévision, tout comme pour une émission en direct, et l'opérateur filmera l'écran, au lieu de nous filmer, nous. On veut faire de la télévision en conserve, pas du cinéma. On photographie, non pas les personnes, mais leur image, d'ailleurs déformée. Reproduire des photos photographiées, les journaux le font souvent ; mais c'est qu'ils y sont obligés, ils le regrettent toujours.

C'est ainsi que la T.V. semble vouloir éviter le cinéma, fût-ce au prix de détours épuisants. Tel un enfant buté qui tient pour nulle l'expérience de son père, elle refait à ses dépens, celles des erreurs que le cinéma a depuis longtemps corrigées. René Clair l'a avertie, noir sur blanc, qu'il faut toujours laisser de l'air au-dessus des personnages qu'on projette. Le conseil de Clair était bon : il n'est pas suivi.

Il avait demandé de même qu'on abrège les génériques.

Je comprends bien qu'on désire flatter l'amour-propre des techniciens de la Télévision, lesquels travaillent, en général, beaucoup mieux qu'ils ne sont payés. Est-il bien nécessaire qu'on me répète trois fois par jour, vingt et une fois par semaine les noms des personnes qui ont participé au montage, à la sonorisation du Journal télévisé ?

Assurément, la Télévision n'est pas le Cinéma, j'en conviens volontiers, je l'ai toujours dit. Mais le progrès technique périmera de plus en plus leurs rivalités ; déjà, il les périme, leur coopération est inscrite dans la nature des choses. L'intérêt de chacun serait de l'organiser, non de la chicaner ; de la hâter, non de la retarder.

E. B.

CONCERTS

De Sibelius à Beethoven

● ***Connaissez-vous la musique scandinave ? Ce n'est pas indispensable.***

DANS le cadre de l'Exposition des Formes Scandinaves, une manifestation consacrée à cinq compositeurs s'est déroulée à la salle Gaveau. Cette salle, parfaitement conçue pour de petits ensembles de chambre, avait reçu un traitement approprié afin d'accueillir l'orchestre « hypertrophié » utilisé par les compositeurs nordiques en dignes héritiers du post-romantisme allemand. Mais on avait visiblement oublié de prévoir un antidote contre le vacarme assourdissant qui s'est abattu sur les pauvres auditeurs.

Le « vacarme » était-il de qualité ? Certes, nous connaissons de longue date le « Concerto pour piano et orchestre » de Grieg dont Jeanne-Marie Darré nous a offert une interprétation à la fois brillante et inspirée. Par contre, les noms du Danois Carl Nielsen, de l'Islandais Jon Leifs et du Suédois Hilding Rosenberg, nous sont moins familiers. Il ne semble pas que notre culture musicale en ait subi un grave dommage. L'Ouverture « Hélios » de Nielsen est sauvée par sa vitalité expressive, « Orphée » de Rosenberg peut séduire par ses surprises rythmiques empruntées au jazz, quant à l'Ouverture « Island » de Jon Leifs, elle relève, avec son orchestre éclatant, d'un pompiérisme défiant toute concurrence.

L'Orchestre Radio-Symphonique de Paris, dirigé par Pierre-Michel Le Conte, a également interprété le premier poème symphonique de Sibelius, « En Saga ». Il y a, paraît-il, des cohortes d'admirateurs de Sibelius, même en France ; nous préférons, afin de les épargner, ne pas dévoiler notre sentiment sur cet « En Saga ».

LE GERME DE LA IX^e

Certaines œuvres connaissent d'étranges destins : on en parle souvent, mais on ne les joue jamais. Tel est le cas de la « Fantaisie pour piano, chœurs et orchestre » de Beethoven. Les commentateurs se sont attachés à définir la signification de cette partition qui, dès 1808, contenait le germe de la « IX^e Symphonie », mais la « Symphonie avec Chœurs » de 1823 a éclipsé sa sœur cadette qui n'a eu droit qu'au titre de Fantaisie.

L'exécution de l'ouvrage par la pianiste Margrit Weber, l'Orchestre Lamoureux et l'Oratorienchor de Karlsruhe placés sous la direction d'Alexander Krannhals précédait celle de la « IX^e Symphonie » au cours du concert dominical à la salle Pleyel. Elle nous a révélé une partition profondément romantique, étonnant alliage de tous les styles de Beethoven, où le piano se taille la part du lion. Pour Beethoven, la Fantaisie n'était qu'une expérience extraordinaire ; grâce au génie du compositeur, elle a conservé toute sa puissance expressive.

CLAUDE SAMUEL.

3 DERNIERES
Le Carrosse
Œdipe
TNP

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

8 JANVIER.

CETTE journée historique, je l'appréhendais, je l'avoue. Des lecteurs me reprochent d'être comme perclus quand je parle de de Gaulle. Mais moi, je sais que je garde ma tête froide, qu'aucune inclination dans aucun ordre n'est jamais parvenue à museler chez moi l'esprit critique. Si l'amour est aveugle, c'est donc que je n'ai jamais aimé, car je ne me serai attaché à rien ni à personne, au cours de ma vie, sans qu'une lucidité cruelle ne ramène à ces proportions strictes l'objet de mon attachement.

A mon âge, d'ailleurs, comment croire au bonheur en politique ? Je n'y crois pas. Je n'y ai jamais cru. L'Histoire est cet interminable et sanglant enfantement dont parle l'apôtre — et l'humanité gémira et saignera jusqu'au retour du Fils de l'homme. Ce n'est pas de bonheur qu'il s'agit : ce que Saint-Just appelait une idée neuve en Europe est une idée fausse. Ceci seul importe : une certaine direction qu'il faut choisir à une certaine heure — quelqu'un qu'il faut suivre ou ne pas suivre.

Eh bien ! aujourd'hui, nous en avons reçu confirmation ; et même s'il ne nous l'avait pas dit, le président Coty l'eût attesté par sa seule présence : nous ne pouvions pas prendre une autre route que celle que nous avons prise ; même si les choses ne tournaient pas au mieux, nous ne devrions rien regretter ; mais qui sait si de Gaulle n'est pas en passe de tout restaurer ? A son idée, bien sûr, et dans son style.

Que certains ne puissent souffrir ce style et cette idée, ou qu'ils s'y résignent à contrecœur, je le conçois et, loin de m'en indigner, je m'inquiéterais plutôt de leur ressembler si peu en cela et de céder, comme je le fais, à la délectation de l'Etat renaissant. Mais pourquoi en rougir ? Nous sommes payés pour savoir ce qu'il en coûte à un peuple de voir l'Etat qui se défait : c'est être frappé à la tête. D'ailleurs, l'Etat ne sera pas restauré chez nous par la force d'un nationalisme aveugle et buté, mais dans l'intelligence de ce qui est réellement. La politique du général de Gaulle c'est, en Algérie, un effort d'accommodement à la nature des choses. De la lettre au général Salan à l'installation de M. Delouvrier et à la libération annoncée de Ben Bella, il avance pied à pied vers de nouveaux rapports entre le peuple algérien et le peuple français, vers un nouveau statut, vers une nouvelle et indéfectible alliance. Et ces milliers de jeunes morts n'auront pas été immolés en vain, si la paix se fonde un jour dans la justice. Verrons-nous ce jour ? L'homme seul l'emportera-t-il finalement sur tant d'intérêts et de passions à qui le sang répandu coûte si peu, et qui se sont installés dans le massacre à la petite semaine et qui n'en veulent pas démordre ?

LA Télévision, un jour comme aujourd'hui, met à la portée de notre regard l'histoire au moment où elle naît et devient image. Nous développons nous-même le film de Dieu. Si jamais les Français reprennent la Bastille, nous serons aux premières loges, les pieds dans nos pantoufles. Quand Paris est le théâtre d'une « journée », tout se compose sur le petit écran, à l'instant même, comme si un artiste souverain disposait, pour un éphémère chef-d'œuvre, des arbres et de l'Arc de Triomphe, et de ce soleil d'hiver qui rayonne sur les Champs-Elysées du fond des années et des siècles. Dans cette lumière glacée, les gardes républicains dont les chevaux dansaient autour de l'auto présidentielle, devenaient tout à coup ces cavaliers d'argent de notre enfance...

9 JANVIER.

LU enfin le roman couronné par le jury de « la Nouvelle Vague ». Il me déplaît de jouer les pères-la-vertu et je m'en garderai. Mais je pose la question : en quoi l'histoire du sexe de cette dame intéresse-t-elle spécialement la nouvelle vague ? Toutes les vagues, depuis qu'il y a des hommes et des femmes qui se pourchassent, ont subi la loi qui est celle de toutes les marées. Pourquoi faire à la nouvelle vague l'honneur de la croire plus « sexuelle » que les autres ? Ce « Repos du guerrier » la ramène à ce qui ne lui appartient pas en propre, à ce qui la différencie le moins. L'immonde mot de trois lettres finit, dans la bouche des personnages de ce livre, par servir à tous les jugements. Ce qu'il signifie devient l'étalon des choses et des êtres. Soit! Mais en quoi cela concerne-t-il plus spécialement notre jeunesse ? Ses élites, pareilles en cela aux élites de tous les temps, n'existeront que dans la mesure où elles ne se laisseront pas dévorer par la bête, comme l'ont été les deux héros de ce livre. Je ne fais pas ici de morale. Il s'agit pour chacun de nous de n'être pas dévoré. Sauver son âme, cela a un sens, même au temporel.

Voilà ce qui aurait pu inspirer le choix de ce jury et lui donner un caractère particulier... Mais on est conformiste aujourd'hui comme jamais, il me semble, on ne le fut. Hors la sexualité, point de salut. C'eût été en y échappant que vous auriez découvert un livre écrit pour cette génération, s'adressant à elle seule, touchant aux problèmes qui sont sa vie et qui seront peut-être sa mort. Quel livre ? Eh bien ! par exemple, « Portrait d'un officier », de Pierre-Henri Simon (c'est « Servitude et grandeur militaires » à l'échelle d'un combattant d'Indochine et d'Algérie). Ou « l'Affaire des officiers algériens », d'Abdelkader Rahmani, qui en est la tragique confirmation.

10 JANVIER.

LE numéro d' « Hommage à Roger Martin du Gard» de la N.N.R.F. me rend évident une fois de plus que ce qui, devant la mort, importe à un homme de lettres agnostique, ce n'est pas de savoir s'il existe une réponse à la question de Pilate : « Qu'est-ce que la Vérité ?... », mais de ne rien faire et de ne rien dire qui ne soit dans la ligne de ce qu'il a toujours dit ou fait. Il se prémunit contre le risque, à la fin de sa vie, d'une diminution physique, et des influences qui pourraient alors en tirer avantage. Une seule hypothèse est écartée : qu'il y ait, à ce moment-là, non pas obscurcissement mais surcroît de lumière, que sur ces confins une voix se fasse entendre, un appel. Hausser les épaules n'est pas répondre. Ce n'est pas aimer la vérité que de décider d'avance qu'elle est sans visage et sans voix et qu'elle n'a rien à nous révéler d'elle-même.

Si nous nous sommes trompés toute notre vie, nous ne méritons pas qu'on nous loue de mourir comme nous avons vécu...

11 JANVIER.

DANS la dernière N.N.R.F., Jacques Chardonne note : « Ma vie est un voyage dont le trajet prolongé devient si dégoûtant et si désert, écrit Mauriac. » Ai-je écrit cela ? Où et quand ? Nous ne pouvons nous souvenir de tout ce papier noirci, depuis cinquante ans que nous en noircissons. Mais il y a un certain son qui ne trompe pas mon oreille. Je ne retrouve pas ici la vibration de ma phrase : mon style a eu ses quatre saisons et je les reconnais à leur odeur. Cette phrase ne sent pas mon automne, et mon hiver encore moins. Je demande la référence à Chardonne. Il me répond qu'il a un cahier de citations « prises toujours dans mes articles où il y a plus d'abandon », qu'il n'a pas noté d'où cela vient. C'est dommage. Tant qu'il ne m'aura pas mis le nez sur mon écriture, je jurerai que cela n'est pas de moi.

Nouvelle épître de Chardonne : la phrase est décidément de Chateaubriand !

Cela n'est rien, cher Chardonne, mais me fait rêver de ces textes qui remonteront de partout, quand nous ne serons plus là pour nous défendre — tous faux parce que détachés du contexte de notre vraie vie — toutes ces lettres livrées, tous ces mensonges sur nous-mêmes par nous-mêmes. La gloire, c'est d'être haï encore, cent trente ans après sa mort, comme Benjamin Constant l'est d'Henri Guillemin. Le meilleur que nous puissions attendre des hommes, c'est l'oubli. Il y fallait penser plus tôt.

14 JANVIER.

« EN politique, je ne crois pas au bonheur... » j'écrivais cela, il y a deux jours, homme de peu de foi que j'étais. Ah ! le nouveau président de la République n'aura pas lésiné avec son droit de grâce, à peine l'avait-il reçu. C'est sans exemple, il me semble. Quelle prodigalité dans la clémence ! Ce que les hommes de la gauche avaient la volonté mais n'avaient pas le pouvoir de faire Charles de Gaulle l'accomplit. Il sait que le vrai nom de la justice est Charité, mais que la charité, au sens profond du mot, est aussi la vraie politique. Puissions-nous tous, en Algérie et en France, le comprendre enfin.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Press ».)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.63
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : **5.000 francs.**
Etudiants, militaires : **4.000 francs.**
Etranger : **6.000 francs** (Etudiants : **5.000 francs**).

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit à utiliser les services de Madame Express.)

LA CHINE
contre la montre...

TELLE QUE VIENT DE LA VOIR
L'ENVOYE SPECIAL DE « LIBERATION »

Armand GATTI (Prix Albert Londres)

Ce grand reportage vécu commence jeudi dans

Libération
Le Quotidien républicain de Paris